

Gor Ur - La posca, ou je fais un malheur !

Gor Ur - La posca, ou je fais un malheur !

LE GORILLE URINANT

chez Le chasseur abstrait

collection polar

Le dieu que vous aimerez haïr
Si vous saviez ce que je m'en fous
En cas de blème avec le fric
Confliteor mais je pardonne pas !
Avec ça en moins, t'es de trop !
Sans amour, sans études et sans haine
La posca, ou je fais un malheur !
Gueulez pas ! Je suis mort !

oOo

Le chasseur abstrait

www.patrickcintas.fr

pcintas@lechasseurabstrait.com

© Patrick Cintas 2024

ISBN 9782491782306

Dépôt légal juillet 2024

Patrick Cintas

La posca, ou je fais un malheur !

Intrusion de la tragédie racinienne dans le roman policier...

« Le premier acte correspond à l'exposition de la situation des personnages ; le deuxième voit apparaître l'élément perturbateur/déclencheur (rupture entre Titus et Bérénice dans Bérénice, décision du sacrifice d'Iphigénie dans Iphigénie...) ; dans le troisième acte, les protagonistes cherchent une solution au drame, tout paraît encore possible ; dans le quatrième acte, l'action se noue définitivement, les personnages n'ont plus aucune chance d'échapper à leur destin ; au cinquième acte, l'action se dénoue, entraînant la mort d'un ou de plusieurs personnages. »

Leçon nationale.

SOMMAIRE

1	7
2	13
3	18
4	25
5	30
6	36
7	43
8	48
9	55
10	61
11	66
12	71
13	77
14	81
15	88
16	94
17	95
18	101
19	106
20	114
21	118
22	126
23	128
24	129
25	134
26	140
27	147
28	156
29	160
30	162
31	165
32	168
33	173
34	179
35	189
36	191

1

Roger Russel ? Connais pas plus que ça. On a travaillé ensemble, ça oui. Oui, j'appelle ça travailler. On est toujours le larbin de quelqu'un. Vous, c'est l'État, le plus grand criminel de la Nation. Moi, c'est moi. Non, je ne travaillais pas pour Russel. Je travaillais AVEC Russel. Dans la bagnole. La pièce détachée. La bricole genre échange standard. Et on faisait des voyages, oui. Parce que de nos jours, il faut aller le chercher le travail. Les vacances, c'est pour les ouvriers et les fonctionnaires. Nous, les pauvres, on se repose à la maison. Et je n'ai pas de jardin pour m'occuper l'esprit. Je préfère la télé. Et j'emmerde le gouvernement.

Bref, voilà que Rog me propose de me reposer un peu. Des années que j'y pense. Tout de suite je lui dis que j'ai pas les moyens. À part un slip de bain et de quoi faire 500 bornes sans m'arrêter (à cause du démarreur), je n'ai pas grand-chose à mettre sous la dent de mes rêves. Je voyagerai la nuit. Ya moins de flics et puis j'aime me sentir seul quand je me déplace. Ça me fera une nuit en moins. Non, je rattrape jamais le sommeil perdu. J'ai autre chose à faire.

Je suis arrivé à M* avant le soleil. Les rues étaient désertes mais les chalutiers rentraient sous la lune. Je pouvais pas m'arrêter à cause, je l'ai dit, de ce maudit démarreur. J'ai sans doute raté un beau spectacle sur le port, mais j'avais quelques jours devant moi pour revenir, à pied ou en vélo. Je savais même pas combien de jours je pourrais rester. J'étais complètement à sec, lessivé,

presque fini. Un mec de quarante balais sans personne pour s'en servir.

Après il a fallu monter au-dessus de la côte. Cette fois, le soleil miroitait à l'horizon et j'ai aimé les reflets de sel sur le sable, à 300 mètres plus bas, au moins. Heureusement, le portail de La Plata était ouvert. Rog laisse toujours tout ouvert, mais il vaut mieux s'annoncer. Là, j'ai stoppé, mis le frein et je suis descendu de la bagnole. Aucun chien n'est venu m'inviter à entrer ou à passer mon chemin. J'avais bien placé la bagnole dans le sens de la descente. Avec Rog, on sait jamais. Il est lunatique.

Comme je ne trouvais pas de quoi appeler et qu'il était sans doute trop tôt pour gueuler, j'ai attendu sur un bout de murette à l'abri d'un olivier. Il était six heures et des minutes que j'ai pas comptées. En principe, dans ces endroits-là, les habitants ne sont pas disponibles avant 9 ou 10 heures du mat'. Je me suis dit que j'avais roulé trop vite. Je suis toujours trop pressé. Et ensuite j'attends. J'attends un cul, du fric, de quoi bouffer ou pieuter. J'attends. C'est comme ça qu'on devrait m'appeler. Et je viens.

À 7 heures bien sonnées, j'en ai marre d'attendre. Je m'appelle autrement. Personne n'est passé sur la route pour me renseigner. Ici, les habitants ne bouffent pas de pain. Ou alors ils enfournent eux-mêmes. Avec le paquet de cadavres que Rog a sur la conscience, c'est l'endroit idéal. C'est peut-être le genre de boulot qu'il va me confier : boulanger. D'habitude (et je dis pas que j'en ai une grande), j'enterre. On peut aussi m'appeler jardinier. Je n'ai pas de nom de baptême. Je suis ce qu'on veut que je sois.

Comme je ne vois rien arriver, j'entre. Je marche sur un sentier encore chaud de la veille. Ça promet. C'est sans doute par là qu'on descend pour aller à la plage. J'espère que le démarreur de Rog est au poil, parce que je compte pas remonter tout seul à la force du

poignet après la baignade. La mer est à la verticale. J'ai le vertige. Mais on m'a jamais appelé comme ça, Vertige.

Au bout de cinq bonnes minutes d'une marche modérée par la prudence, j'aperçois les cyprès et la toiture. On dirait même que ça sent la piscine. Pas un aboiement. Rien. Les oiseaux n'habitent pas ici. Je sais bien que cette terre est remplie d'animaux aussi prudents que moi. Puis la bagnole de Rog m'envoie des signaux. Je suis chez les riches.

J'ai attendu d'arriver sous les arbres pour appeler. Et j'entends la voix de Rog, rocailleuse et claire :

« Je t'ai vu arriver. Je suis là. Amène-toi. Tu as déjeuné ? »

Et comme ça un tas de paroles de bienvenue et de conseils. Je suis assis quand il arrête de me bassiner avec ses coups de soleil et le cancer qui le guette. Il est seul. À part moi et un chat perché sur la branche molle d'un figuier.

« Avec moi, me dit Rog, tu seras jamais dans la merde. Je sais ce que c'est. Et je ne souhaite pas ça à un ami.

— Je suis pas vraiment dans la merde...

— Mais ça sent ! Tu vas pas te remettre à trafiquer dans la rue, mec ! Elle est où, ta bagnole ? »

Et il m'a posé un tas de questions sans vraiment écouter mes réponses. Je m'étonnais de ne pas avoir besoin de mentir. Je ne disais pas tout, mais pour le coup, j'étais moi-même, décidé et malchanceux. Je n'ai jamais su pourquoi il y a un mur entre le bonheur et ma tronche de déjà vu au cinoche les jours de pluie et d'occupation ennemie. J'avais envie de bosser parce que j'en avais besoin, une situation anormale en temps de crise. Mais ai-je jamais bossé pour le plaisir ? Plus je vais et plus je ressemble à mes

semblables. Encore un de ces satanés paradoxes qui me foutent la vie en l'air, un peu comme une nuit d'amour qui doit obligatoirement se terminer par le retour à la réalité des autres.

« Je suis pas encore rouillé, Rog, dis-je à propos de je me rappelle plus quoi.

— Je vais changer ta bagnole, dit Rog d'un air savant. Le temps qu'il faut. Me l'abîme pas. Je veux que tu aies l'air d'un héritier.

— Tu te sers de moi comme tu l'entends, Rog.

— Tu vas te servir toi aussi, mec. Crois-moi.

— Je te crois, Rog.

— Je t'aime aussi. »

Et à peine m'a-t-il déclaré son amour qu'une gonzesse en peignoir jaune caca ramène ses plumes pour l'engueuler. Je me suis levé pour saluer, mais elle m'a même pas regardé. Elle gueulait et il la laissait gueuler, ce qui m'étonnait de la part de Rog qui laisse jamais gueuler personne si c'est à lui qu'on s'adresse. C'est une blonde bien roulée qui fait à peu près la moitié de son âge à Rog. Il ne s'est pas levé et j'ai l'air d'un con qui s'attendait pas à participer à une dispute ne le concernant pas. Elle ne me prend même pas à témoin. Elle gueule et puis c'est tout. Et Rog se tait, touillant son café froid avec une petite cuillère qui vaut bien un mois de loyer là où je loge quand je suis pas en vacances. Et ce paragraphe se termine comme il a commencé. La fille disparaît. Rog est au même endroit, dans la même position. Il n'y a que moi qui aie apporté un changement notable au décor. J'arrive même plus à m'asseoir.

Puis Rog dit :

« Tu connais pas Gloria. Je l'ai épousée ya plus de dix ans. Elle a pas beaucoup changé depuis. Physiquement je veux dire. Mais maintenant, elle m'emmerde. »

Il fait un geste avec la main comme s'il allait s'essuyer le front, mais son cerveau lui dit qu'il ne sue pas, que ce serait inutile de perdre du temps de cette manière. Il est comme ça, Rog. Il réfléchit. C'est peut-être pour ça qu'il est riche. Mais je savais pas qu'il était marié. C'est peut-être pour ça qu'il est riche.

« Elle prend des médicaments pour se calmer les nerfs, dit-il. J'ai jamais pris ce genre de merde. Je sais bien comment que je me les calme, moi, les nerfs ! »

Comment qu'il avait dit ça ! On se serait cru au théâtre avec Shakespeare aux commandes. Je savais plus qui j'étais. Caliban peut-être.

« J'y dis jamais rien, continue Rog. Sinon il faut doubler la dose et elle dort toute la journée et se réveille quand j'ai envie de dormir moi aussi. Je sais pas comment on a fait pour se compliquer la vie. Il paraît, d'après le docteur, que c'est toujours comme ça que ça arrive. On sait pas pourquoi ce qui était simple est devenu compliqué. Et ni l'un ni l'autre ne veut reconnaître sa part de responsabilité...

— Si je suis en trop, Rog, je reviendrai plus tard... Ou on se voit ailleurs. Je crèche nulle part, mais j'ai ma bagnole dans le bon sens. »

Rog me regarde sans comprendre que j'ai pas cherché à compliquer. Je lui explique pour le démarreur et la position de mes poches. Il devient rouge.

« Tu déconnes, non ! Tu es mon invité. Que ça lui plaise ou non ! Et d'ailleurs je sais même pas si ça lui déplaît ! »

Je suis presque soulagé de savoir que je ne suis pas forcément le problème. Je ne sais pas pourquoi elle a gueulé. J'ai pas eu le cran d'écouter.

« Et t'iras à la plage avec ma bagnole, mec. Qu'elle le veuille ou non. D'ailleurs t'as rien à voir avec ça. Elle te connaît même pas. Tu la connais, toi ?

— Comment que je la connaîtrais, Rog ? Tu charries !

— Elle traînait pas mal il y a dix ans. Autant que je me souviene, t'étais en âge de voir traîner, non ? Et même plus ! »

Il riait maintenant. J'ai attendu qu'il se calme. Ça lui faisait trop de bien de rire. On est tous comme ça. Puis il est redevenu sérieux. Pas sérieux. Grave. Presque digne.

« Et non seulement j'y dis jamais rien, dit-il comme s'il continuait la conversation en amont, mais je l'ai jamais cognée. Tu me crois, mec ?

— Sûr !

— J'y arrive pas. Et c'est pas faute qu'elle le mérite. Tu es témoin. »

Il hocha la tête comme un âne, mais sans braire.

« Ya rien qu'elle mérite plus ! Et je la gâte pour avoir la paix quand elle se regarde dans un miroir. Ensuite, elle recommence. Et j'appelle le toubib. J'en ai marre ! »

Ce jour-là, j'ai pas su ce qu'il me voulait, Rog. Le fait est que quand je suis retourné à la voiture, elle n'avait plus de roues. J'ai pas pu m'empêcher de lui foutre la raclée qu'elle méritait.

2

Ça faisait une semaine que je profitais des vacances chez Rog. Et j'avancerais pas. Il me disait rien. Il savait ce qu'il faisait. Quant à Gloria, elle me traitait en ami. Au début, j'ai eu un peu peur de tomber dans un de ces traquenards que les femmes savent mettre en place si on est d'abord tombé sous leur charme. Et j'étais tombé. Sans aller plus loin. Rog m'aurait arraché tout ce qui dépasse avant de m'envoyer au diable. Après tout, c'était l'été. Et elle était chez elle. À moitié à poil, mais chez elle et par beau temps.

Bon. C'était pas désagréable, quoi. Comme je bandais de plus en plus et de plus en plus souvent, au lieu de me palucher je suis allé voir un peu plus loin si je pouvais pas satisfaire mon envie d'être comme tout le monde. Et ne vous en faites pas, j'ai trouvé exactement ce qu'il me fallait. J'y allais avec la bagnole de Rog, parce que la mienne pourrissait dans un cimetière au frais de Rog qui me promettait une meilleure affaire si je posais pas de questions. Et c'est ce que je n'ai pas posé. Je n'avais plus un rond en poche.

Dès le premier rendez-vous, j'ai dû voler préalablement un vieillard pas beaucoup plus riche que moi, mais il avait pas l'air du genre à brailler pour amener les poulets et j'ai comme qui dirait jeté mon dévolu sur cette chance. J'ai tellement peur de la laisser passer, la chance, que je me précipite toujours un peu. C'est

comme ça que j'ai tiré le premier coup des vacances. Mais dès le lendemain, alors que j'avais rendez-vous avec ma couillarde, je me retrouvais sans le sou. Et la mine abattue comme si j'avais été un chien et qu'on m'avait battu à la place d'un autre. Pas moyen de trouver le cran de demander l'aumône à Rog qui savait peut-être pas que j'étais vraiment fauché. De temps en temps, sa Gloria lui passait un savon pour des prétextes que je n'avais aucune envie de comprendre. Je me contentais d'écouter ses cris. C'était déjà beaucoup demander à mon sens de la tranquillité.

C'est comme ça que j'ai vendu la roue de secours. Je savais pas combien ça pouvait valoir, une roue de secours de Rolls Royce, mais le type à qui je l'ai proposée a conclu le marché sans discuter, ce qui m'a fait regretter d'être con plus souvent qu'à mon tour. Mais j'ai tiré mon second coup. Et un troisième. Je crois qu'on en était au huitième quand les choses se sont gâtées.

Et bien ça n'avait rien à voir avec ma situation. Ça s'est passé dans l'après-midi. Rog et moi on digérait sous un parasol, complètement étendus sur des serviettes qui sentaient la lavande, à même le gazon. J'étais sur le point de m'endormir, pensant conclure ainsi le passage difficile d'un morceau de barbaque pas assez mâchouillé, quand cette furie de Gloria est revenue à l'attaque. Ah ça m'a mis un coup que j'en ai encore le cœur en valseuse. J'ai pas ouvert un seul œil. J'avais les mains croisées sur le bide, comme un mort. Je crois que j'ai réussi à maîtriser tous mes poils.

Elle était là, en slip façon fil tendu entre deux trous, beuglant comme la sirène d'un poids lourd en perdition, agitant tout ce qui pouvait être agité, et son parfum me pénétrait par tous les pores. Je me doutais que Rog s'appliquait à ne pas bouger un cil. Je l'entendais plus respirer. Il se grattait pas non plus. Il était encore plus mort que moi. Et elle gueulait tellement que j'ai pas pu m'empêcher de comprendre ce qu'elle reprochait à mon ami. Des

conneries qu'on peut pas faire tout seul. Je dis pas que c'était nouveau pour moi. Le fait de n'avoir jamais été marié à une femme m'interdit pas d'être renseigné sur les avantages et les inconvénients de ce type de contrat. C'est alors que j'ai entendu un bruit sec.

Arrivé à cet endroit de mon récit, vous vous imaginez que Rog vient de la flinguer. Certes, j'entends le corps tomber sur le gazon. Et même un petit cri que si j'avais pas su que c'était un cri je l'aurais pris pour autre chose. Mais c'était un cri, un cri interrompu. Et vous savez par quoi ? Par la surprise. Et par l'étonnement, que c'est pas la même chose en français moyen. Et bien vous vous trompez. Il l'avait pas flinguée, le Rog. Que ça m'aurait placé dans une situation difficile à négocier avec la Justice. Tant qu'il n'y a pas mort d'homme, on s'arrange. Mais sitôt qu'on peut plus revenir sur les faits sans passer pour un idiot, ça se complique et c'est le moins riche qui en prend plein les miches en attendant une fracture de l'anus qui est au fond de tous les problèmes qu'on n'a pas fait exprès d'avoir.

Quand je rouvre les yeux, elle est plus là. Par contre, Rog est debout. Je l'ai pas entendu se lever. Et c'était pourtant ce qu'il avait fait. Je me redresse mollement et me pose sur un coude, prêt à tout entendre pourvu qu'on me le dise clairement. Rog a l'air satisfait. Il ne l'a pas tuée. Jamais il n'aurait fait ça à sa propre femme. Ce n'est pas ce genre d'homme. Il me dit :

« Tu peux pas savoir le bien que ça fait ! »

Mon regard égaré lui demande de quoi il parle et s'il pense que je suis vraiment en mesure de comprendre.

« Je lui en ai balancé une ! » dit-il.

Et en même temps, il en balance une dans le vide. On voit qu'il s'applique à la balancer exactement de la même façon. Il pivote sur un talon et se reçoit sur l'autre. Un vrai sportif de la claqué dans la gueule. J'en reviens pas. Et elle est plus là pour le constater. Je me remets debout, titubant pendant quelques secondes comme si cette démonstration m'avait appris quelque chose sur la relation conjugale.

« Jamais je l'ai touchée ! clame Rog en me flattant le dos. Sauf pour la caresser. Et jamais un mot plus haut que l'autre. Tu peux me croire ! »

Il a toujours envie qu'on le croie, Rog.

« Ya un début à tout ! continue-t-il. Dix ans ! J'ai attendu dix ans, merde ! Et je vais peut-être attendre dix ans de plus avant de lui dire ce que je pense d'elle. »

En effet, il ne lui avait rien dit. Il lui avait foutu sa grosse main sur la gueule et il s'était tu. En réponse, elle s'était étalée sur le gazon en poussant un cri. On voyait la trace là où ses mains avaient arraché des touffes. Rog aussi les regardait.

« Je sais pas si tu comprends, mec, dit-il en m'entraînant sous les arbres. Tu devrais te marier. Rien que pour comprendre. Tu arriveras peut-être à savoir pourquoi elle t'a épousé. »

C'était le truc qui lui échappait depuis dix ans. Bien sûr, je savais pas tout. Et j'étais loin de comprendre. Et puis je m'en foutais de savoir, de comprendre et de finir par crever sans héritier. J'avais un rencard ce soir-là. Et pas un rond pour me faire lever la queue dans de bonnes conditions. Je me demandais si le moment était bien choisi pour en taper un peu à Rog qui parlait à un arbre maintenant. C'était ce que j'étais pour lui, au fond. Un arbre. Ou n'importe quoi d'autre qui bouge pas de l'endroit où on l'a planté

Gor Ur - La posca, ou je fais un malheur !

pour qu'il fasse le beau et serve à quelque chose. Il ne manquait plus qu'il me pisse dessus.

3

Quand je suis revenu à la surface, que j'avais dû plonger profond vu la douleur de tronche, j'étais menotté et relié à un tuyau qui passait par là, sous la fenêtre. Je ne me souvenais pas de la fenêtre, mais je l'avais forcément vue avant puisque ça faisait près de trois semaines que je créchais en vacances chez l'ami Roger Russel. Vous allez me dire que je viens de sauter des lignes, rapport au temps qui s'est passé entre, et vous pouvez même dire des pages et pourquoi pas les écrire à ma place que ça ne changerait rien à ce que je suis en train de vous raconter. Un mal au crâne que j'en avais eu des salés mais jamais comme celui-là. Quelqu'un, que je connaissais ou pas, m'avait assommé j'ignorais avec quoi et ça n'avait sans doute aucune importance. Le sujet, c'était ces menottes, que c'était pas les miennes, mais qu'elles ressemblaient à celles qu'ils ont en usage les flics, à Parigi comme ailleurs. Pour le tuyau, c'était pas prévu. Quelqu'un avait improvisé, sans doute le même personnage et je me demandais si j'allais devoir répondre aux questions pertinentes d'un flic qui ignorait que je n'en savais pas plus que lui et qu'il était inutile d'appeler un docteur. Je ne saignais pas. J'avais mal, c'est tout ! Est-ce que quelqu'un peut comprendre ça ?

« Moi, par exemple, » dit une voix que je ne reconnaissais pas.

Quelqu'un, peut-être lui, avait tiré les rideaux pour les fermer et la lumière me manquait comme si on me l'avait supprimée pour me punir d'une faute que j'en savais rien si c'en était une.

« Comment que vous vous appelez, petit ? »

D'abord je n'étais pas petit et :

« Vous ne le saurez pas, mec ! » m'écriai-je comme si on m'avait privé de dessert.

Une bouffée de fumée verte s'interposa, gluante et malodorante, comme si la fumée d'un puro venait me visiter sans oublier l'haleine de son fumeur. J'avais l'autre main pour épousseter vu que je ne trouvais pas le mot exact, preuve que je n'allais pas bien. D'habitude, je trouve toujours le mot et ça en a cloué des becs !

« On finira par le savoir, ton blaze, » dit le type qui méritait d'être traité de petit.

Il avait les jambes courtes et sans rien pour les plier et ses poignées d'amour ne devait pas lui servir à autre chose qu'à se faire enculer. Il fumait un Kolipanglazo, comme je venais de le dire, et je ne pouvais pas savoir à ce moment précis de mon existence que j'étais en présence du célèbre commissaire Kol Panglas. Je l'ai su plus tard, mais si ça ne vous dérange pas de le savoir maintenant, je vous l'apprends. Il tenait son cigare entre le pouce et l'index, à la hauteur de son regard, et la fumée tourbillonnait comme en automne. Il se situait à 4-5 mètres de moi et de la fenêtre aux rideaux tirés. J'étais toujours chez Roger. Je reconnaissais les meubles. Ils n'avaient pas bougé, malgré le manque de lumière. Et le type se tenait debout devant le canapé en cuir de zébu, au lieu de s'asseoir et de tendre la main pour se servir un scotch. J'en avais envie, moi ! Que s'était il passé ? Avais-je lutté avant de m'en prendre un (ou une, c'est selon) ? Impossible de savoir si on était

le matin ou autre chose. Et je ne savais pas si je toussais à cause de la fumée, que d'ordinaire les puros ne me font pas cet effet, ou parce que ce type puait de la gueule tellement que La Havane n'y pouvait rien. J'ai vu passer l'ombre de Fidel. Ou son spectre. Allez savoir comment se porte votre cerveau après tout ça ! Que ça en fait des choses qu'on a envie de savoir avant de poser la première question, celle qui me brûlait la langue, une de compliquée que je vous dis pas !

« Qu'est-ce que tu fous là, petit ? »

Il ne voulait pas seulement savoir comment je m'appelais, mais aussi comment j'expliquais ma présence (en maillot de bain) dans la maison de Roger Russel qui était peut-être mort, en y réfléchissant bien...

« Il est pas mort, dit le type. Il s'est barré. Tu sais où ?

— J'en sais rien où ni comment !

— Mais tu sais pourquoi...

— Vaguement... »

Mes yeux clignotaient. Y avait qu'un verre sur la table basse où un Chiva ne demandait qu'à me rendre service. Le type (vous savez maintenant à qui on a affaire vous et moi alors appelons-le par son nom) Kol Panglas ne regardait pas le flacon. Je sais même pas ce qu'il regardait. Je ne voyais pas ses yeux. Il avait le sourcil épais et le crâne ras, un nez entre les lèvres ou alors je voyais pas bien. Ses mollets appliquaient de petites touches au coussin du canapé, mais il ne s'asseyait pas. Il n'avait pas l'air non plus de se préparer à me sauter dessus. Le cliquetis des menottes commençait à me porter sur les nerfs. Si j'avais été seul, j'aurais crié. Puis j'entendis le souffle éreinté du coussin, sauf que c'était pas lui qui était assis, c'était une gonzesse aux cheveux roux comme le démontrait sans

nuance le rayon de soleil qui mettait ainsi à profit l'interstice des rideaux. Pas belle, mais souriante. Et la cuisse en l'air, juste au moment où j'ai vu qu'elle était mouillée, sans considération pour les coussins de Roger et de Gloria. Elle s'était barrée elle aussi, Gloria ? Est-ce que j'étais seul ? Et que fabriquait le commissaire Kol Panglas en compagnie d'une gonzesse en bikini et sans poils qui dépassent ?

« Il s'appelle Patrice de la Rubanière, » dit-elle.

Elle consultait un écran qui illuminait ses éphélides. Comment la contredire dans ces conditions ?

« Pas un inconnu, continua-t-elle, mais pas non plus une star... »

Son regard de vipère fouillait le mien jusqu'à la rétine que j'ai déjà pas comme il faudrait que je l'aie si c'est comprendre le regard des femmes sur ma personne que je désire comme de les tomber.

« On a trouvé sa bagnole au cimetière, dit-elle sans le secours de son écran.

— Vous allez vite en besogne, Cagnasse ! » grogna le flic.

Elle s'appelait Cagnasse (je reprécise au cas où vous ne lisez pas les lignes). Je ne la connaissais pas. Y avait rien sur elle dans les journaux qui relataient les exploits du commissaire Kol Panglas. Ces slips de bain ne sont pas faits pour bander. Ma seule main disponible n'allait plus servir qu'à ça. En tout bien tout honneur.

« Donc, poursuivit le commissaire, vous vous appelez Patrice de la Rubanière et vous êtes une petite frappe. Je me trompe... ?

— Vous vous tromperez jamais avec moi, Kol ! » s'écria la rouquine qui s'appelait Cagnasse (on va finir par le savoir).

Elle l'appelait par son prénom, celui qui était en usage dans la Presse. Et lui la nommait Cagnasse alors qu'elle devait avoir un prénom comme tout le monde. J'avais tellement mal au crâne que ça me tenait éveillé, cette différence de traitement.

« De la Rubanière... roucoulait le flic comme si je venais de me transformer en pigeon. C'est aristocratique, ça... Non... ?

— Un baron comme un autre, fit-elle en secouant ses pouces sur l'écran. De baron, il en faut un. Depuis qu'on n'écrit plus à la main... »

Elle devenait obscure comme les prémisses d'un roman policier. Mais le flacon de scotch ne la laissait pas indifférente. Un seul verre. Le mien. J'y avais collé mes acides. Je voyais bien qu'elle n'avait pas l'intention d'y ajouter les siens et ses yeux cherchaient la vitrine que la demi-obscure cachait quelque part. Sa tête pivotait sans arrêt. Des éclats jaillissaient de sa chevelure.

« Peut-être que monsieur a besoin d'un petit remontant avant de se mettre à table, dit-elle sans lâcher son écran. C'est votre verre... ? »

Qu'est-ce que je foutais là ? Impossible de me rappeler ce que j'y foutais avant de perdre connaissance à cause d'un sacré coup sur le crâne. Je ne me souvenais même pas d'avoir bu dans ce verre. Il était vide. Et le flacon à peine entamé. Le flic se posa enfin sur le canapé. Le coussin gémit. Il croisa des jambes nues. Il pouvait les plier. Je me disais ça parce que j'avais pensé le contraire, qu'il ne pouvait pas les plier, qu'il n'avait pas de genoux comme vous et moi, mais c'était l'effet du coup que j'avais encaissé et peut-être aussi du scotch. Elle se leva pour saisir le flacon et en examina longuement l'étiquette. Le flic demeura silencieux pendant ce temps. Et je gémissais à peine, évitant de me frotter le crâne parce que je n'avais aucune envie d'exhiber mon érection.

« Des fois, expliqua soudain le flic comme s'il venait de lire dans mes intentions, les coups sur le crâne provoquent des réactions là où ça ne fait pas mal... »

Ce disant il tapota du coude la hanche de la rouquine qui s'ébroua comme si elle avait compris, que c'était pas difficile à comprendre mais que je la prenais pour plus conne qu'elle était en réalité. Au moins m'avait-elle épargné d'autres coups tout aussi ébranlants en trouvant je ne sais pas où mon nom, mon matricule et mes exploits. Puis elle déboucha le flacon et remplit le verre jusqu'au bord qu'elle caressa d'un doigt qui acheva sa trajectoire de comète entre ses lèvres. Le clignotement de ses paupières confirma que c'était du bon, comme on n'en trouve pas chez Monoprix. Enfin, elle vida la moitié du contenu ainsi exploré et aussi sec brandit le verre sous le nez du flic qui, au lieu de le repousser ou de s'en emparer, y trempa son auriculaire, le pouce et l'index étant utilisés pour pincer le puro, les autres je sais pas, j'ai pas regardé. La tête me tournait.

« Il a peut-être besoin d'un docteur... fit-elle en croisant d'improbables guiboles.

— Vous avez reçu un sacré coup, dit le flic qui buvait maintenant, à petites lampées. Je ne sais pas si c'est une bonne idée de vous proposer un verre... Il n'y a que celui-là...

— *Ouvrez... ouvrez le... rideau... »*

Et la lumière fut. La batterie de verres apparut comme en lever de rideau, illuminée par un soleil qui ne se tenait plus de joie. C'était ma joie, bien sûr. Un doigt humectait mes lèvres. Je ne savais pas si c'était le mien ou celui de Cagnasse, mais je sentais à quel point mes lèvres avaient gercé. Ça gerce, les lèvres, après qu'on a reçu un coup sur la tête. Pendant ce temps, le flic examinait mon cuir

chevelu. Il tâtait d'étranges douleurs, comme je n'en avais jamais connu avant que ça m'arrive.

« Vous allez pas clamser, dit-il d'un ton doctoral. C'est en surface. Ça a dû ébranler vos méninges, mais rien de grave. Pas d'embarrures selon moi. Alors je vous repose la question : Que faites-vous ici, monsieur le baron ? Autrement dit, où est passé cette vieille crapule de Russel ? Vous devez bien savoir quelque chose. Un rien me ferait plaisir.

— Il a peut-être besoin d'un docteur...

— Il en aura besoin s'il se souvient pas !

— Vous croyez qu'il est devenu amné... amné...

— Sique ! Je ne le pense pas. Il se fout de nous. Il ne sortira pas d'ici avant d'avoir parlé comme je veux qu'il en parle, nom de Dieu !

— *Et Gloria ? Elle s'est barrée... ?*

— C'est qui, Gloria ? Parle, nom de Dieu ! Ou je te... ! »

4

Elle s'était pas barrée, Gloria. Je me souvenais de l'avoir vue s'éloigner dans l'allée, en tongs et robe d'été de la même couleur (laquelle ?) et en direction de l'auvent sous lequel y avait plus la Jaguar de Roger puisqu'il s'était barré. Y avait pas non plus la Rolls. Y avait pourtant la petite Fiat 500 de Gloria. Non mais attends... Ça voulait dire que Roger s'était barré avant que j'en prenne un sur le cigare... Et il s'était barré à deux bagnoles ! Y avait de quoi s'étonner ou au moins se poser des questions. Pourtant Gloria n'avait pas hésité une seconde. Je dis ça bien que je la visse de derrière, dos nu jusqu'aux reins et le slip visible entre chaque pas, pour dire qu'on ne pouvait pas ne pas le voir et en penser ce qu'on avait envie de penser sans que ça se sache, vu que Roger m'avait parlé, sans doute pour me prévenir, de la jalousie qui le rongait depuis l'enfance à propos de tout et de rien. Surtout de rien. Mais Gloria n'était pas rien. Il y tenait comme s'il l'avait inventée et le désir de mesurer le génie de cette trouvaille m'avait quitté aussitôt qu'il m'en avait parlé à mots couverts, comment qu'il fait quand il cesse d'être obscur, ce qui ne change rien à la menace. Bref, Gloria ne s'était pas barrée et j'avais eu le temps de noter au passage que Roger était parti avec sa Jaguar et que la Rolls Royce avait dû être conduite par quelqu'un que je savais pas qui c'était et que je commençais à m'en foutre pour les mêmes raisons qui m'interdisaient de complimenter autrement qu'en silence le côté charnel de mon hôtesse. Elle eut vite fait de disparaître dans le portail au volant de sa petite italienne.

Mais je n'ai pas raconté les choses comme je viens de vous les dire et Kol Panglas s'efforçait de remplir les trous de mon récit, agitant ses sourcils comme des sémaphores alors que j'en ignorais le langage. Gloria avait rendez-vous avec sa pédicure. Il était deux heures de l'après midi. Je n'avais pas déjeuné, sinon je m'en souviendrais. De quoi je me souviens encore : Roger exigeait des ongles parfaitement taillés et vernis, sinon il se mettait en rogne et pouvait plus bander sans que ça l'embête. Aussi Gloria se rendait-elle une fois par mois chez sa pédicure qui est Chinoise et qui donc s'y connaît en ongles. Pour le vernis je sais pas.

« Taillés ! grogna Roger je ne sais plus quand. Comme mes rosiers ! »

Et il me montra ses rosiers, un massif comme je n'en avais encore jamais observé, les jardins ne m'inspirant pas des vers dignes de ce nom. Y en avait avec des épines et d'autres non. Et des couleurs qu'il appelait nuances, j'ignorais pourquoi mais j'ai pas demandé et la Fiat de Gloria a passé le portail qui s'est aussitôt refermé sans que ça s'entende. Il était conçu lui aussi pour respecter le silence en vigueur dans ces lieux tranquilles d'une villégiature qui demeurerait pour moi aussi secrète que secrètement conçue.

« Tu t'en occuperas, dit Roger.

— Mais enfin, Rog ! J'suis pas jardinier ! J'ai pas appris. Et puis moi, les jardins, tu sais...

— Non, je sais pas. Mais va pas te figurer que je t'ai fait venir pour rien.

— Pour tailler des rosiers !

— C'est écrit dans un bouquin, Pat. Mais je n'en sais pas plus que toi. Amène-toi. On va potasser. J'ai déjà les outils. »

Tailler ! Les ongles, je dis pas. Mais des rosiers ! Ils poussaient pas sur les pieds de Gloria. Alors on est allé dans le salon qui lui sert de bureau mais où un hamac prend plus de place que le bureau lui-même. Il se balançait mollement en me lisant le premier chapitre qui parle de la terre et de ce qu'il faut mettre dedans si on veut que ça pousse. Je sirotais un scotch en attendant, pas dans un hamac, car il y en avait qu'un, que c'était un à deux places mais que c'était pas la mienne. J'étais sur un pouf qui sentait le lait de chamelle et le crin de dromadaire. On a passé comme ça tout le temps que Gloria se faisait faire les ongles par la Chinoise. Ce que je peux vous dire, c'est que la Jaguar et la Rolls étaient sous l'auvent et que l'autan soufflait faiblement sur ces carrosseries d'un autre temps. On entendait même la mer, c'est dire si la voix de Roger connaissait les lieux. Et je commençais à en savoir plus, pas encore sur les roses, mais sur la terre. Ya un début à tout, je le reconnais. Mais je n'étais pas en train de tailler les rosiers quand j'ai pris ce grand coup sur le crâne. Je crois même que j'en étais encore au premier chapitre, celui sur la terre et ce qu'on met dedans. Je savais même pas biner. Je sais toujours pas, mais je connais le verbe. Roger le lisait clairement chaque fois qu'il le rencontrait : bi-ner. Et Gloria est revenue ou revenait alors que la leçon n'était pas achevée. Combien de fois ça s'est produit, monsieur le commissaire ? Mais qu'est-ce que j'en sais, moi !

« Ça fait combien de temps que vous êtes ici, Pat... heu... monsieur le baron (cela dit avec une nuance d'ironie) ?

— J'crois bien que trois.

— Trois quoi ? Jours ? Semaines ? Mois... ?

— Il est ici depuis trois semaines exactement, dit la Cagnasse, les yeux injectés de lumière LCD.

— Attends voir... fit le commissaire. Vous dites, monsieur le baron, qu'elle est allée chez sa pédicure pendant ces trois semaines... ?

— Je l'ai dit...

— Foi d'animal ! Elle n'y est donc allée qu'une fois, précisa Cagnasse toujours environnée par les clignotements de son écran.

— En effet, dit Panglas. L'IA est formelle : elle y va tous les mois. Or, mon cher baron, dans trois semaines il n'y a qu'un mois... heu... si je puis-je le dire ainsi...

— Pourtant... couinai-je. Il m'avait bien semblé qu'elle y avait été deux ou trois fois...

— Impossible ! gicla la Cagnasse. L'IA est formelle. Il est ici depuis trois semaines. Elle n'y est donc allée qu'une fois...

— Et si donc on s'en tient à cette logique indiscutable, poursuivit le commissaire en agitant son puro dans ses ronds de fumée, quand bien même elle y serait allée dès le premier jour de ces trois semaines, depuis il ne s'est pas passé un mois...

— Conclusion, achève la Cagnasse : elle n'est pas chez sa pédicure. Et si on revient à la question de savoir qui conduisait la Rolls, sachant que Roger Russel ne laisse personne conduire sa Jaguar...

— C'est bien vrai, ça ! m'écriai-je.

— Ne l'interrompez pas, monsieur le baron. Elle connaît son métier. Continuez, Cagnasse...

— On en vient à penser qu'une troisième personne s'est barrée à bord de la Fiat.

— Impossible ! m'écriai-je. Je l'ai vue s'en aller avec. Mais vous dire où elle allait, j'en sais rien. (*réfléchissant*) C'est vrai que ça ne peut

pas être chez la Chinoise puisqu'il ne s'est pas passé un mois depuis que...

— Russel était très strict là-dessus, on sait... »

Trois bagnoles qui disparaissent ensemble et seulement deux personnages pour les conduire, sans pédicure à la clé et moi encore dans les vaps, c'était compliqué, faut le reconnaître. Panglas s'approcha de moi. Il se posa sur une petite table basse qui jouxtait ma personne. Je pouvais voir ses genoux. Un de chaque côté. Ses cuissettes ne me menaçaient pas. Dans le genre étau, j'ai connu mieux. Et seulement en amour. J'ai cru qu'il allait aussi poser sa tête sur la mienne. Il fouillait dans mes cheveux, nerveusement, comme s'il était certain d'y trouver quelque chose d'intéressant mais que ça ne l'était pas. Ses yeux se vissèrent ensuite dans les miens. Le gauche dans le droit et vice et versa.

« Ne me dites pas, cher baron, que ce troisième homme a échappé à votre sens de l'observation...

— Si j'avais vu quelqu'un, je vous le dirais peut-être pas. Voilà un plaisir que j'en jouirai pas ! Ne vous déplaie, monsieur le commissaire...

— Il y a forcément un troisième homme, siffla la Cagnasse comme dans un verre.

— C'est peut-être lui qui m'a arrangé le citron... » proposai-je sans insister ni convaincre.

5

« Elle s'est pas barrée, je vous dis ! » Et en effet, Gloria Russel revenait d'en ville, non pas de chez la pédicure, elle avait posté une lettre qui avait nécessité la manipulation d'une machine et elle ne s'en était pas sortie trop mal. Le portail était ouvert, ce qui constituait une anomalie. Le portail s'ouvrait, vous laissait passer et ensuite il se refermait. Il n'était pas conçu pour rester ouvert. Sauf en cas de panne bien sûr. C'était la seule explication. Il n'y en avait pas d'autres. Et Roger qui s'en était allé elle ne savait pas où mais il lui avait promis de lui téléphoner une fois arrivé. Arrivé où, il ne l'avait pas précisé. Cette fois, elle avait pris le rond-point dans le bon sens. La fois où elle l'avait pris dans le mauvais sens, un flic se trouvait là. Par hasard sans doute. Roger n'avait rien à se reprocher. Cela devait concerner un des voisins. Il y en avait deux ou trois autour du rond-point. Elle les connaissait mal. Le flic avait ri de bon cœur. Il lui avait même demandé si le portail était sécurisé. Elle pensait que oui. Comment et pourquoi, elle l'ignorait. Et le flic avait ri de bon cœur. Il lui avait montré comment on fait pour prendre le rond-point dans le bon sens. Depuis, elle ne s'était trompée qu'une fois et heureusement le flic n'était plus là. Il n'aurait peut-être pas ri de si bon cœur cette fois. Qui sait ? Elle était si jolie pourtant. Toujours bien fringuée. Le maquillage discret. Les bijoux comme il faut. Bref, le portail n'était jamais resté ouvert. Elle fit craquer la première et s'engagea dans l'allée. La 500 cahota jusqu'à l'auvent. Il y avait une bagnole dessous. Ni Jaguar ni Rolls Royce. Une Crevault, lut-elle en passant.

Avec un gyrophare sur le toit. Et une drôle d'immatriculation. Il y avait peut-être un rapport entre ce véhicule inconnu et la panne qui maintenait obstinément le portail ouvert. Comment on appelle ce genre de technicien ? La 500 fit un bond sur le dallage et s'immobilisa. Gloria descendit. Elle corrigea quelques défauts de coiffure dans le rétroviseur. La lettre contenait un objet de la taille, mettons, d'un poudrier. On le sentait bien en palpant l'enveloppe. Mais impossible de savoir ce que c'était. L'affranchissement était bien supérieur à ce qu'on attend d'une lettre de cette dimension. Le préposé à l'assistance de la clientèle troublée par les machines à affranchir avait palpé lui aussi l'enveloppe et il avait dit que si ça se mangeait c'était pas autorisé. Elle avait réfléchi tout en se rappelant le numéro de code de sa Visa et elle avait répondu que ça ne se mangeait pas. Cela avait suffi à clore le bec de ce petit curieux. Elle s'était cependant inquiétée car il était possible d'ouvrir l'enveloppe avec un cutter et ainsi de savoir ce qu'était cet objet et s'il avait quelque valeur il n'y avait pas de postier au monde capable de résister. Roger avait dû prévoir cela. Si ça ne se mangeait pas, ça ne pouvait pas non plus avoir une valeur telle que le vol était possible. Elle acheva de peigner une mèche, ajusta une barrette et pivota comme la danseuse qu'elle était. Enfin, elle l'avait été. Elle ne dansait plus depuis qu'elle était mariée à Roger Russel. Ça ne lui manquait pas. Roger n'aimait pas danser, ce qui ne l'empêchait pas de regarder les autres danser, surtout s'il s'agissait de filles aussi belles et désirables qu'elle l'avait été elle-même. L'air était chaud à cause de l'autan. Elle avait hâte de s'entretenir avec le technicien à propos du portail. C'était ce baron qui l'avait appelé. Ça ne pouvait être que lui. Roger lui avait confié les clés de la maison. Il avait placé aussi Gloria sous sa protection. Sa première mission aurait donc consisté à appeler un technicien pour réparer le portail. Heureusement, ils n'avaient pas de chiens. Ni de chat, ni aucun animal d'ailleurs, excepté les oiseaux et tous ces trucs qui volent partout. Ses talons aiguilles creusaient le gravier mou de l'allée. Elle marchait lentement à l'ombre des pins

qui saturaient l'air de leur odeur de vernis à peinture. On arrivait ainsi à la piscine dont une partie était à découvert. Ah ! Dis donc ! Y avait quelqu'un dans l'eau ! Et c'était pas le baron. Un type qu'elle connaissait pas et qui ne pouvait pas être le technicien en portail. Il était debout dans la partie réservée aux gosses. Gloria n'avait pas d'enfant, mais Roger avait insisté pour que la piscine puisse amuser les enfants aussi bien que les grands. Le type avait de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Et il n'était pas en tenue de bain. Au lieu du slip, il était couvert d'une combinaison de plongée. Il soufflait dans un tuba et on entendait la balle s'agiter dans sa cage. Son masque lançait des éclairs de soleil. Il le portait sur le crâne. Elle interrogea vaguement sa mémoire, mais non : elle ne le connaissait pas et il n'était certainement pas technicien en portail automatique et sécurisé. Enfin, leurs regards se croisèrent. Sans doute que le type ne s'attendait pas à l'apparition d'une femme aussi jolie et aussi soignée, car le tuba sauta de ses mains et il ne fit aucun effort pour le rattraper tellement il était occupé à se rincer l'œil. Il sortit toutes ses dents de devant et émit comme un râle ou en tout cas un son qui avait l'air d'être un cri retenu mais elle ne savait pas pour quelle raison il se retenait de crier. Il avait les lèvres gercées, sans doute à cause d'une station prolongée dans l'eau (elle s'était absentée au moins trois heures, temps qui lui parut compatible avec la gerçure que les dents mordillaient).

« Qu'est-ce que vous foutez là ? dit-elle en retenant un cri qui l'empêchait de penser dans l'ordre. Vous n'êtes pas le technicien du portail... »

On voyait bien qu'il ne comprenait pas de quoi elle parlait. Ses épaules tressautaient comme celles d'un enfant qui ne sait pas non plus.

« C'est votre bagnole ? continua-t-elle sur le fil rompu de sa pensée.

— C'est celle du commissaire, m'dame...

— Du commissaire ? »

Cette fois, il haussa les épaules. Elle poursuivit, toujours tentant de renouer les morceaux de sa pensée :

« Vous avez fait comment pour empêcher le portail de se refermer, si on peut savoir... ? »

Il n'hésita pas :

« Cagnasse a mis un petit caillou...

— Un caillou ?

— Voire.

— Vous n'expliquez rien. Où est le baron ?

— Je sais pas si le commissaire a fini de l'interroger...

— Je me doutais bien qu'il n'était pas clair, ce type ! Un baron. Tu parles ! »

Et comme elle s'élançait en direction de la terrasse qui jouxte le salon, une femme en jupette et chemisier, hirsute de la chevelure et les lunettes sautillant sur un nez aquilin, surgit de derrière un ibiscus aux fleurs blanches veinées de rose. Gloria faillit perdre l'équilibre et s'accrocha à une branche opportune. La femme, rouquine et bien en chair à en juger par ses guiboles, se planta devant elle comme si la maison lui appartenait.

« Vous êtes madame Russel ?

— Heu... Je l'ai déjà dit à monsieur... là... »

Elle désignait d'un doigt incertain le type qui s'enfonçait maintenant dans l'eau, rejoignant le côté adulte de la piscine.

« Vous tombez bien, madame. On vous cherchait justement...

— Mais je suis chez moi, enfin !

— J'ai pas dit le contraire. Veuillez me suivre.

— Mais où ?

— Chez vous, là. »

Le baron n'était pas en forme. Il n'était même pas assis sur quelque chose. Par terre peut-être. Le bras en l'air et la main retenue au tuyau par des menottes que Roger il avait les mêmes mais en or. Gloria s'avança dans cette demi-obscurité. Un homme de sa taille, et même un peu moins, s'approchait, un cigare entre les dents, le cheveux gras et l'âge d'être grand-père. L'invitait-il à prendre place sur le canapé ?

« Je suis le commissaire Nicolas Panglas... commença-t-il.

— Kol Panglas ! s'écria-t-elle.

— Lui-même, fit la voix de la rouquine qui se tenait derrière. On vous a dit de vous asseoir. Faites pas la têtue. Je vous assure que c'est pas le moment.

— Où est Roger ? »

Kol Panglas fit un rond, pas avec les jambes. Elle suivit des yeux cet envol vers le plafond, puis la fenêtre avala cette création éphémère et le temps sembla s'arrêter. Elle se laissa tomber dans le canapé, montrant sa petite culotte et ses accessoires.

« Vous me connaissez ? dit le commissaire. Sans doute de réputation. Roger vous a parlé de moi ?

— Il... Il ne me tient pas au... au courant...

— Mais vous vous en doutez, n'est-ce pas... ?

— Un peu.

— En voilà des bijoux de valeur. Un raffinement qui n'est pas dans les manières de Roger. Je le connais bien. Où est-il ? Répondez ! »

Hélas, le baron avait les yeux fermés. Il avait l'air mort. Mais pas de sang sur sa chemise déchiré. Il était mort les yeux fermés. Gloria ne savait pas qu'en penser. Elle s'était toujours imaginé que la mort vous surprenait les yeux ouverts et qu'une fois mort vous n'aviez évidemment pas la force de les fermer. Et elle songeait maintenant à le faire. Pourtant, ceux du baron étaient fermés. Que des fois on en ouvre un pour voir si le mort est bien mort. Où était Roger maintenant ? Il n'était pas ici. Et Kol Panglas répétait sa question. Il y avait un petit caillou sous la glissière du portail. Donc pas de technicien. Qui était ce type dans la piscine ? En combinaison de plongée. Alors que l'eau était claire et bleu comme Roger l'aimait, et presque tiède, des fois qu'un enfant apparaîtrait dans ce rêve étrange et douloureux. Et ce truc dans l'enveloppe, c'était quoi ? Elle avait retenu l'adresse. Elle avait envie de pleurer au lieu de trouver l'énergie nécessaire pour ne pas se mettre à table.

« C'est votre amant ?

— Non mais dites donc ! »

6

Mort je n'étais pas. Les yeux fermés, oui, parce que j'en avais marre de regarder ce que je n'avais pas envie de voir. Le commissaire Kol Panglas était adossé à un arrangement anarchique de coussins qui sentaient la brousse et la savane et sa secrétaire particulière prenait des notes à propos du silence, car elle était la seule à parler. Panglas me voyait à travers son verre. Je ne sais pas si je l'amusais, mais il ricanait, ce qui ne l'empêchait de dissimuler sa nervosité de limier aux prises avec l'inconnu. Yen avait deux, d'inconnues : 1) Où était allé Roger ? 2) Qui conduisait la Rolls ? La question de savoir si Gloria était chez sa pédicure ne se posait pas aussi clairement. Je l'avais vue partir avec cette enveloppe que Roger lui avait remise. À mon avis, elle était en route pour le bureau de poste ou elle en revenait après avoir expédié cette lettre. À qui ? Cette question, sans doute la plus pertinente du moment, le commissaire ne pouvait pas se la poser. Et moi je ne pouvais y répondre. On était à égalité lui et moi, mais pas sur le même plan. Au fond, j'en savais plus que lui, bien que je ne fusse pas capable de relationner cette lettre avec la fuite ou le voyage de Roger, sans compter qu'il était accompagné. Mais pourquoi n'avoir pas embarqué ce compagnon, ou cette compagne, ne soyons pas sexiste, dans sa Jaguar, d'autant que d'habitude, c'était moi qui utilisais la Rolls Royce, même sans roue de secours. Je haletais comme un qui s'en vient de Marathon ou qui y retourne. Est-ce que ça faisait de moi un mort ? Les yeux fermés ou à peine entrouverts histoire de ne pas tout perdre,

quitte à me passer des détails. On ne sait jamais tout quand il faudrait tout savoir. Cagnasse dressa ses oreilles, interrompant sa saisie dans le carnet qui reposait sur un genou tandis que l'autre se laissait gratter :

« C'est-y pas la voix d'Arto que j'entends ? » roucoula-t-elle sans que je sache qui était Arto et pourquoi il était dehors.

Panglas remua sa queue et pointa son nez dans la direction de la baie vitrée à demi-obstruée par les rideaux. On entendait une voix. Et même deux. Je reconnus celle de Gloria. Elle parlait à Arto. J'ouvris les yeux, en apnée mais je ne savais pas pour combien de temps.

« Allez jeter un œil, Cagnasse. Je ne veux pas être dérangé, » commanda le commissaire en secouant sa cendre sur le tapis que c'en est un qui vient vraiment d'Afrique, origine garantie par Roger lui-même.

Elle décroisa lentement ses guiboles et le carnet se posa sur l'accoudoir avec le stylo planté dedans comme dans du beurre. La culotte passa, avec maints détails car plus j'entendais la voix de Gloria et plus j'ouvrais les yeux. Je respirais entre les dents maintenant, façon Harpo en noir et blanc. Le rideau s'entrouvrit comme s'il y en avait deux. La lumière balaya brièvement les meubles et les tapis, les murs et les trophées, comme si je doutais de la réalité et que mon inconscient me rappelait à l'ordre. La voix de Cagnasse ne tarda pas à interrompre la conversation en cours. Une minute encore et elle entra avec Gloria qu'elle poussait pour lui donner de l'élan. Il s'agissait de lui impliquer suffisamment d'énergie pour qu'elle se retrouve à quatre pattes entre celles de Panglas qui avait prévu le coup et qui les avait écartées dans cette perspective. Je fermai aussitôt les yeux. Panglas ne perdit pas de temps en présentation. J'entendis les deux torgnoles, une de chaque côté sans doute. Gloria n'émit pas de plainte.

« Je vous présente madame Russel, triompha la Cagnasse. Faisait du gringue à mon amant de toujours. Et ce connard n'arrivait pas à sortir sa queue de cette maudite combinaison dont il n'arrive pas à sortir. Mais madame ignore ce genre de détail. Peut-être sait-elle où est passé sa crapule de mari...

— Qui conduit la Rolls Royce, madame Russel ?

— Elle s'appelle Gloria...

— Pas vraiment... susurra celle-ci.

— Expliquez-vous ou je...

— C'est Roger qui m'appelle comme ça. Sinon je suis Arlette et si vous voulez je peux vous révéler mon nom de jeune fille, car ne vous en déplaise, je l'ai été, jeune fille ! »

Peut-être, mais une série de baffes mirent fin à ce débat. On en parlerait une autre fois peut-être, si jamais on en avait l'occasion. Panglas voulait être clair et il l'était :

« J'ai pas le temps de m'occuper de vous, ma petite. C'est pas difficile de me dire où qu'il est allé le Roger et s'il va revenir, auquel cas on se contentera de l'attendre. Mais reviendra-t-il avec celui ou celle qui conduit la Rolls et pourquoi iel la conduit ? Une fois répondu à ces questions préliminaires, on augmentera le champ de nos investigations et il n'est pas dit, Arlette, que vous n'en serez pas le sujet. Répondez !

— Mais je sais rien, moi ! »

Elle mentait. Elle savait pour la lettre, aussi bien que moi, et même plus si on considère qu'elle en connaissait le destinataire. Mais le commissaire ne pouvait pas capter ces ondes. Il était obsédé par cette histoire de bagnoles de luxe et de destination qu'il savait pas

si elle comprenait le billet de retour. La voix d'Arto interrompit mes réflexions :

« Keskidi ? s'emporta le commissaire.

— J'en sais rien, patron ! Il a dû parler dans le tuba...

— De la musique maintenant ! »

Cagnasse cavala vers les rideaux (je savais maintenant qu'il y en avait deux et mon cerveau était assez encombré pour penser que sinon elle l'aurait soulevé...)

« Il a ouvert les yeux ! s'écria Gloria que je savais pas qu'elle s'appelait Arlette, comme si c'était pas assez compliqué de donner raison à Roger quand il a tort.

— Je ne suis pas mort, Arl... Gloria. »

Je ne dis pas que j'aurais voulu l'être, au moins le temps que cette histoire s'achève sans moi, mais j'avais besoin de m'oxygéner. On aurait dit qu'elle m'aimait, ce qui n'échappa pas point à l'esprit polytechnicien de Panglas qui n'hésita pas à allumer un autre cigare, le précédent ayant voltigé suite à un mouvement destiné à appliquer une mandale sur la joue démaquillée de Gloria qui ne parvenait pas à pleurer, signe qu'elle avait maintenant l'habitude de recevoir du pain. Ce qu'elle apprenait vite, la courtisane !

« Ça va mieux, baron ? m'envoya le flic comme une carte postale en vacances.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait, salaud ?

— J'y ai fait comme je te fais et j'suis pas prêt de le regretter ! Prends ! »

Elle reçut toujours sans réponse. Sa tête se contenta de gigoter d'un côté de l'autre. Le commissaire devenait plus obscur qu'un troubadour au sommet de son art.

« Qu'est-ce qu'il veut, Arto ? beugla-t-il comme s'il voulait se calmer les nerfs, que des fois ça marche qu'on change le sujet de la conversation, mais juste le temps que ça passe, parce qu'une fois revenu avec des nerfs tranquilles, on devient dangereux. Je connais ça, allez !

— Il veut qu'il veut pas ! aboya Cagnasse de dehors.

— Il veut pas quoi, merde !

— Il a peur que sa combinaison se déshydrate et lui avec si jamais il sort de l'eau...

— Qu'il en sorte pas ! J'ai pas besoin de ses lumières. Dire que j'avais trois bravamos et qu'il m'en reste plus qu'un (lire *Sans études, sans amour et sans haine* et pourquoi pas les précédents à savoir, dans l'ordre : *Le dieu que vous aimerez haïr* - *Si vous saviez ce que je m'en fous* - *En cas de blème avec le fric* - *Confliteor mais je pardonne pas !* - *Avec ça en moins, t'es de trop !* — ça vous donnera une idée de quoi je parle) — Des fois je me demande si je suis né pour succéder à Jésus Christ !

— Rô gneu foune foune breu la la ! » répondit la voix qu'on me disait clairement, si j'avais bien compris, que c'était celle d'Arto, un type qui habitait dans une combinaison de plongée et qui parlait dans un tuba avec une balle de pingpong dans la cagette.

Gloria cherchait mon regard, comme si j'étais le seul à pleurer sur mon sort et qu'elle en voulait quelques larmes pour expliquer ce qu'elle ressentait, mais les psychotropes lui interdisaient de ressentir trop précisément les émotions causées par les événements extérieurs, comme Roger me l'avait expliqué en

détail. Moi j'avais rien pour me cacher la vérité et les larmes commençaient à me picoter les paupières. Sortez-moi de là, bordel !

« Comment ça que vous avez pas besoin de lui, patron ? glouglota la Cagnasse en revenant de la piscine. J'suis en congé, moi. Payés peut-être, mais j'y suis plus si vous me compliquez l'existence, patron ! Arto y peut plus arquer sans moi à cause de cette merde de combinaison que je sais que c'est que j'en ai eu l'idée et que je m'en veux pas à mort mais je veux bien qu'on me pince ! Je sais pas ce que je vais retrouver en me réveillant, mais ce sera toujours mieux que de pas pouvoir profiter de mes congés !

— Calmez-vous, Cagnasse ! Calmez-vous. Et reprenons, sans Arto, vous et moi, comme si on s'aimait et que c'est pas un film de Cassavetes. On va tranquillement reprendre. Vous avez vos menottes sur vous... ?

— C'est celles qu'Arto y s'en sert pour que je me serve de lui...

— En combinaison de plongée ? Vous m'étonnez...

— Pas sûr que j'accepte d'y retourner... (lire l'épisode précédent ou l'antéprécédent, je me rappelle plus)

— Le plus dur est d'en ressortir, je sais...

— Vous savez... ?

— J'ai eu une jeunesse moi aussi ! »

Mais de nous proposer de trinquer, zobi ! Ils choquèrent plusieurs fois leurs verres avant de les vider et de les remplir de nouveau. L'Arto devait entendre ces tintements significatifs d'un partage auquel il n'était pas invité et on l'entendait rouspéter, l'eau clapotant comme s'il ne s'en sortait pas plus que de sa

combinaison. Un personnage prisonnier d'une combinaison de plongée ! On aura tout vu !

« Je ne dis pas j'ai eu et bien profité d'une jeunesse exemplaire, non... Il n'y a que les nouvelles de Cervantès qui le sont. Je n'ai pas toujours joui comme j'aurais dû, car on en apprend tous les jours. Il faut bien grandir, même après avoir atteint sa taille d'adulte. Mais j'ai vécu, ma chère. Au point que maintenant j'en sais trop, ce qui me complique l'usage du quotidien. Vous ne pouvez pas savoir à quel point... Je n'ai pas fini d'éclairer la lanterne de la Justice que la nuit tombe de nouveau, sans promesse de lever du jour. Des nuits seul à me demander si je ne me suis pas trompé de monde en en sortant... Vous voyez à peu près de quoi je parle, hein, Cagnasse... ?

— Comme moi que j'ai jamais trompé Arto et que pour l'heure je n'ai aucune raison de le cocufier comme des fois j'en rêve...

— Vous voyez que vous rêvez, Cagnasse ! Je me disais aussi... Elle si maniaque en matière de réalité. Elle doit bien avoir un point faible. Tout le monde en a un. Et c'est souvent dans les rêves qu'on le trouve. Et même souvent sans le chercher... »

Un vrai troubadour ce commissaire. Gloria, qui ne buvait pas d'alcool à cause de sa consommation de psychotropes, lorgnait pourtant le flacon de Chivas. Y avait longtemps qu'elle était plus âgée que lui et je m'en rendais compte maintenant qu'on était sur le point de se mettre à table dans le même chœur et sans coryphée, lequel voyageait on ne savait vers où ni avec qui. Sans compter que quelqu'un, une troisième possibilité de personnage, attendait de recevoir sa lettre ou ne s'y attendait pas et ça allait changer le cours de cette histoire aussi bien que le mien.

7

J'ai fréquenté Russel au cours de deux étés successifs. Roger était le Français typique : radin, grosse gueule, chauvin, arrogant. Mais c'était aussi un type de bonne compagnie : une conversation légère et agréable, une attention jamais prise en défaut et une érudition spécialisée dans le domaine de l'utile et de l'agréable. Je ne sais pas si tous les Français ont ces qualités, mais je peux vous dire que Roger ne déplaisait pas à ma clientèle. Je tiens un bar sur la plage. Mon établissement est un bar côté plage, mais côté rue, c'est une boîte ouverte de minuit à cinq heures du matin. Donc, mes amis, je dors l'après-midi, parce que le matin, je suis dans mon bureau pour régler les factures, passer les commandes et négocier avec les autorités à propos du bruit, des dégâts et des trafics divers, sans compter les disputes et autres règlements de compte. Voilà où j'en suis. En tout cas c'est comme ça que ça se passe pour moi du 1^{er} juillet au 15 septembre. Et je ne vous dirai pas ce que je fais entre-temps.

Je vous parlais de Roger Russel... Il a débarqué dans mon bar il y a trois ans, pieds nus et pas peu fier de me présenter, alors qu'on ne se connaissait pas encore, une poupée qu'un rien déshabillait. Il a commandé deux gin-tonics et s'est mis à parler de ses affaires, celles qu'il entretenait ici, à Soli-Playa. La fille écoutait avec attention. Il n'y avait personne d'autre sur la terrasse parce que tout le monde était en train de déjeuner. Dans une demi-heure, je mettrais en route le percolateur et mes deux serveuses se

livreraient à un ballet qu'elles connaissaient bien. L'odeur de la marée laisserait la place à celle du café et des liqueurs, le tout dans un nuage de fumée de tabac et autres principes régulateurs du bien-être. Roger Russel disposait de ce temps pour me convaincre. Mais me convaincre de quoi ?

Ensuite, on s'est vu tous les jours, à la même heure et pour un temps toujours égal. Seule la fille changeait. Il parlait des mêmes choses, du même monde. Et je l'écoutais en me demandant ce qu'il me voulait. Le soir, à minuit, il amenait des amis à la boîte et ça lui coûtait trois bouteilles de Vat. Il ne dansait pas. Il parlait. Mais il ne semblait pas fatiguer ses amis. De temps en temps, il leur faisait signe d'aller s'amuser sur la piste. Et ils obéissaient. C'était en tout cas ce que je ressentais.

On est arrivé comme ça à la fin juillet, au moment où les touristes changent de couleur. Il ne m'avait jamais adressé la parole autrement que pour commander et me féliciter de la bonne tenue de mes affaires. Il avait même vanté l'enseigne côté boîte. Je l'avais conçue et peinte moi-même. Il n'avait pas commenté ce talent. Je me souviens que la fille qui l'accompagnait ce jour-là m'avait jeté un regard de connaisseuse. J'en avais éprouvé un étrange frisson.

À la mi-août, on a regardé passer une vierge juchée sur les épaules de pénitents. Roger Russel avait alors pris un air de grande douleur. La fille l'avait même embrassé sur la joue. C'était peut-être sa sœur.

Enfin, le 15 septembre est arrivé et j'ai fermé boutique. Dans l'après-midi, tandis que je chargeais le camion, il est arrivé seul, sans fille je veux dire. Il m'a lancé un sourire charmeur et s'est mis à contempler le chantier. Le bar avait disparu. Par contre, la boîte, qui est en dur, exhibait ses deux portes en acier double épaisseur. Et c'était ces portes qui l'intéressaient, pas le plancher que j'étais

en train de charger dans le camion avec l'aide de mes deux serveuses fidèles.

« J'ai plus rien à vous offrir, lui dis-je du haut du chargement.

— Ce n'est pas ce que je suis venu chercher, dit-il. Vous allez loin, comme ça ?

— À deux pas d'ici. On remise jusqu'à l'année prochaine. Et la boîte restera fermée.

— J'ai bien envie de vous la louer jusque-là...

— Impossible, monsieur Russel. J'ai pas le droit. Ma licence...

— Mais qui vous parle de licence ! Elle restera fermée si je vous la loue.

— Ah ouais... ? »

J'ai remis mes pieds sur la terre ferme. La perspective d'une location respectueuse de la licence qui me liait à la municipalité ne me déplaisait pas.

« Ça fait combien de mois ? dis-je en levant les yeux au ciel pour réfléchir et compter. Faudra que vous libériez les lieux au plus tard le 15 juin...

— Ça fait 9 mois pleins...

— C'est pas négligeable... Et qu'est-ce que vous allez y faire ? Je suppose que vous n'avez pas de licence. On ne peut pas travailler sans licence.

— Mais je ne vais pas travailler.

— Si vous cherchez un local pour stocker, je peux vous proposer mieux que cette foutue boîte. Et pour moins cher, monsieur Russel.

— Appelez-moi Roger. »

Après tout, qu'est-ce que j'en avais à fiche de l'usage qu'il prétendait faire de ma boîte vide ? J'espérais seulement que je n'aurais pas à faire appel à la Justice pour le virer le 15 juin. Il fallait deux semaines pour tout réinstaller. Mes deux serveuses écoutaient. Je leur ai fait signe d'amener le camion à la remise. Elles pouvaient très bien se débrouiller sans moi. Et puis j'avais envie d'être seul avec Roger. La bigamie me pèse des fois. Le camion s'éloigna.

« Rentrons pour en parler, » dis-je en m'approchant de la porte qui donne dans le bar quand il n'est pas démonté.

Roger en tapota soigneusement l'acier pendant je tournais la clé dans la serrure. Il avait l'air satisfait. Mais maintenant, c'était moi qui devais en avoir l'air. Cette petite affaire inattendue devait me rapporter au moins ça. Heureusement, le compteur électrique était encore en fonction. J'informais mon client que l'employé de l'électricité m'avait donné rendez-vous le lendemain pour couper l'abonnement. Il ne viendrait pas pour rien de toute façon. On était d'accord là-dessus. Ça me fait toujours un bien fou d'être en phase avec mon interlocuteur, surtout en matière de négoce. J'allumai.

« Vous avez démonté la sono... fit Roger que ces fils dénudés semblaient décevoir.

— Je peux la remonter si ça vous fait plaisir. Et pour pas plus cher.

— Non, non ! Je n'en ai pas besoin. Je pousserai les meubles si ça ne vous dérange pas.

— N'esquintez rien surtout ! »

Il avait déjà le fric dans la main. On ferait ça sans contrat. C'était une jolie somme. Plus que ce que j'avais espéré. Je l'ai remise dans la poche à outils de mon bleu de travail. En plus, j'arrêtais pas de sourire en bavant un peu. L'affaire était conclue. Et comme je n'avais plus rien à emporter, je me suis proposé de rejoindre mes femmes.

« Je vous accompagne, » dit Roger.

Je n'avais plus qu'à lui obéir. Il a lui-même fermé la porte. En passant, il a jeté un œil sur l'autre porte, celle qui donne sur la rue. Je lui ai montré la clé dans le trousseau, mais il ne l'a pas ouverte. Et on a marché en direction de la remise. Je ne me souviens pas de quoi on a parlé, mais quand on est arrivé à la remise, mes deux serveuses suaient à grande eau en déchargeant les dernières solives. Il les a trouvées très belles. Et ça m'a un peu gêné qu'un homme à femmes me dise ça de celles que j'aimais.

Le lendemain, après la visite de l'employé de l'électricité, on a laissé Roger Russel sur le seuil de la boîte, sous l'enseigne que j'avais conçue et peinte moi-même. Et on est allé se faire voir ailleurs.

8

L'année suivante (c'était il y a deux ans), un type que je ne connaissais pas nous attendait devant la remise. On était le 15 juin pile. C'était un de ces types basanés qui porte un chapeau pour avoir l'air plus grand. Il n'avait pas de nom, mais il était là au nom de « monsieur Roger » et il me remettait les clés de la boîte.

« Si vous voulez, me dit-il, on peut aller y jeter un œil, histoire de vous rendre compte qu'on n'a rien abîmé...

— OK. Allons-y. »

Et j'ai laissé mes deux amours s'occuper de notre petit nid estival. Le type marchait devant moi. Et il me parlait. Mais rien sur ce que Roger Russel avait fait de ma boîte pendant neuf mois. Il n'avait pas eu d'ennuis avec la police municipale. Et je n'avais eu vent d'aucun bruit douteux. On est passé par la plage. Le type a lui-même ouvert la porte. À l'intérieur, tout était à sa place, exactement comme je l'avais laissé entre les mains de mon mystérieux locataire. Même les fils de la sono n'avaient subi aucun changement. À croire que ces lieux chèrement loués n'avaient servi à rien. Mais ça ne me regardait pas. Aussi me suis-je passé de commentaires. Je me suis contenté de secouer ma grosse tête de type incrédule en toutes circonstances et le type m'a remis les clés avant de quitter les lieux. J'ai eu juste le temps de lui demander si monsieur Russel renouvellerait sa location après l'été. Le type s'est à peine immobilisé pour me dire qu'il n'en savait rien et il a disparu

au volant d'une BM décapotée. J'ai refermé la porte. Sur le chemin, je n'ai pas pu m'empêcher de me frotter les mains. Après tout, j'avais encaissé une assez belle somme et je n'avais à me plaindre d'aucun emmerdement, à la grande satisfaction et jouissance de mes deux chères compagnes. C'est comme ça que je me suis couché ce soir-là.

Le lendemain (on était le 16 exactement comme l'année passée et toutes les années qui la précédaient), on s'est remis au travail pour remonter le bar et requinquer la boîte. Ça nous a pris trois jours, comme d'habitude. J'aime les habitudes. Et mes femmes ne disent jamais non quand je m'y adonne avec toujours la même passion tranquille. Et voilà qu'au quatrième jour, Roger Russel se ramène alors qu'on réceptionnait les premiers cageots. Il portait toujours le même genre de costume façon coloniale et une casquette jaune surmontait son visage radieux. Il a même embrassé mes serveuses sur les deux joues. Elles en ont rougi, les salopes ! Que ça m'a fait bander ! Et c'est la queue dressée dans mon froc que j'ai serré la main que Roger me tendait joyeusement en me parlant de je ne sais plus quel évènement comique qui avait marqué le week-end. On était un lundi. Et pas un mot sur le sens qu'il avait donné à la location de ma boîte. Il avait vraiment besoin de me parler d'autre chose. Il prit place à une table et m'invita à en faire de même. Je claquai des doigts et deux canettes se mirent à suinter entre nous deux. Roger ôta sa casquette. Il devenait chauve.

« Vous avez une bonne petite affaire, » dit-il en portant le goulot à ses lèvres.

Son front se couvrit aussitôt d'une intense sueur.

« Si ça vous intéresse... fis-je d'une voix lugubre. J'en ai marre de ce pays.

— On y passe des étés fort instructifs.

— *Instructifs ? »*

Qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Depuis le temps que je consumais mes étés dans ce coin pourri du paradis, je n'avais rien appris que je ne susse déjà. Mes femmes sont là pour en témoigner. On y était pour bosser et on en avait marre. D'un commun accord. Mais il ne répondit pas à ma question et il a laissé tomber. Ça valait mieux pour l'esprit de mes deux chéries. Moi, j'avais hâte de savoir si la location hors saison de la boîte l'intéressait toujours. Je me suis lancé, comme à la baille un jour de grande marée.

« J'espère que ma petite boîte vous a donné satisfaction, dis-je d'un air détaché (moi qui ai toujours eu du mal à me détacher de cet air que je ne me dois pas !)

— *En réalité, me répondit mon locataire, je n'en ai pas fait usage.*

— *Alors... m'écriai-je. Tout ce fric... ? »*

C'est que ça faisait une sacrée somme ! Et je l'avais déjà investie dans la dépense aveugle pour le bien de mes amours. J'étais sur la défensive, incapable d'avaler une gorgée de plus. Roger me caressa le bras.

« Je vous rassure, mon ami, susurra-t-il, je ne suis pas venu pour réclamer un remboursement pour non-usage du bien loué. Je crois d'ailleurs que cette disposition est même contraire à la loi. Non... D'ailleurs, si vous en êtes d'accord, je souhaiterais renouveler l'opération...

— *L'opération ? (là, c'est moi qui parle, comme si je ne comprenais plus rien)*

— *La location... du 15 septembre au 15 juin...*

— *Mais pourquoi si vous ne vous en servez pas ? (là, je devenais lourd)*

— *Qui vous a dit que je n'en faisais pas usage ?*

— *Mais vous... monsieur... Roger... »*

Les gens que je ne connais qu'imparfaitement ont le don de me fourrer dans l'embarras. J'avalai une grande gorgée qui me glaça l'estomac. J'étais content, après tout. Mais je ne comprenais pas pourquoi ce type dépensait une pareille somme pour ne rien faire de ma petite boîte en dur. Je voulais savoir. Et ça ne me regardait pas. D'ailleurs, mes petites chéries me jetaient des regards presque furieux. Elles avaient même cessé de travailler. Roger en profita pour se lever. Sa casquette remonta sur son crâne. Il se plia.

« *Nous nous reverrons, dit-il. J'aime beaucoup cet endroit.*

— *C'est sans doute parce que vous en savez plus que moi à son sujet, » dis-je en me levant moi aussi.*

Il ne tiqua pas. Il salua mes petites possessions et s'éloigna. Il ne laissait aucune trace. Il avait emporté la canette. Et sur le sable, le vent de la mer venait d'effacer ses pas. On a terminé notre journée de dur labeur sans en parler. Et je me suis plongé dans la comptabilité prévisionnelle sans songer à l'amour. Autrement dit, le soir est vite venu et on s'est couché tard.

Je pourrais placer ici une séquence porno histoire de remplir quelques pages, mais j'ai vraiment hâte d'en finir avec cette histoire qui me turlupine depuis plus d'un an maintenant. On est venu me chercher dans la nuit. Et « on », c'était la police. Et j'ai oublié de vous dire que le mois d'août battait son plein. Les touristes en étaient à soigner leurs rougeurs. Ça vous donne une idée de l'époque qui sépare l'hypochromie du bronzage. Je crois même que la Vierge était déjà passée par là. Bref, on me réveille

sans ménagement et, poursuivi par mes chéries, on me traîne jusqu'à ma boîte que je venais juste de fermer. Des fêtards traînaient encore alentour. Il y en avait même sur la terrasse du bar, côté plage, couchés sur le plancher et grattant leurs puces. C'était comme ça toutes les nuits après la fermeture. Sauf que je ne revenais jamais sur les lieux pour le constater. Cette fois, deux flics haletants me poussaient vers la scène du crime. Ah ! Je vais trop vite. Alors abrégeons. Roger Russel, que j'avais connu vivant, était mort. Là, dans le sable, sans casquette. Et toute cette ombre qui courait sur lui, c'était son sang. J'en suis tombé à genoux. Et le jour se levait pour donner à mon comportement des incidences de culpabilité, comme au cinéma. J'en ai hurlé de douleur.

On m'a ramené dans une civière. Et j'ai voyagé dans la même ambulance que le cadavre froid de mon ami Russel. Je dis « mon ami » parce qu'à ce moment-là, j'avais plutôt intérêt à affirmer, et même à prouver, mon amitié pour la victime. Mais je n'ai pas été plus loin que le dispensaire municipal. L'ambulance est repartie avec son cadavre. J'ai même dû continuer à pied jusqu'à la salle d'attente où on m'a dit d'attendre. Mes chères épouses expliquaient aux autorités médicales et judiciaires que j'étais sujet à des malaises cardiaques et que j'avais failli mourir plusieurs fois. Ce qui ne semblait pas troubler l'extrême attention qui m'était portée. J'étais assis le dos à une fenêtre. Le soleil semblait s'être posé sur mes épaules. Et je n'arrivais pas à perdre connaissance. Jamais mon cœur ne s'était montré aussi ferme devant des circonstances hostiles. Je tenais le coup, quoi ! Et pourquoi ne l'aurais-je pas tenu ? Je n'avais rien à voir avec ce meurtre. Je ne savais même pas qui il était, ce Français !

« Vous voulez qu'on vous fasse une piqûre ? me demanda un type en blouse blanche.

— Ben... je sais pas. C'est vous qui voyez...

— Non ! C'est vous.

— C'est une piqûre de quoi ?

— On ne vous a jamais fait de piqûres ?

— On m'en a fait ! Et des tas ! En toutes circonstances ! Que si je devais m'en souvenir, je n'aurais pas assez de salive pour... »

Mais un autre type s'approchait. Il était en costume.

« Vous lui avez fait une piqûre ? demanda-t-il à la blouse blanche.

— C'est à lui de voir... dit la blouse blanche au costume.

— Vous voulez dire que vous ne lui avez pas fait de piqûre ?

— C'est exactement ce que je dis ! »

Ils n'avaient pas l'air de s'aimer. Mais le sujet de la conversation, c'était moi. Je me levai pour prouver que je pouvais me tenir debout comme tout le monde. Le costume me félicita. La blouse blanche en profita pour disparaître. Le costume enfila son bras sous le mien. Il me conduisait, mais je ne savais pas où ? On n'allait pas voir le cadavre de Roger Russel. L'ambulance l'avait emporté Dieu sait où. Mais on allait quelque part.

« Je vous préviens, dit le costume d'une voix grave, il est devenu fou.

— Qui c'est qui est devenu fou ? » m'écriai-je.

Il y avait un type solidement ficelé sur un lit métallique sans matelas. Il se plaignait que les ressorts lui labouraient le dos. Il s'adressait à deux blouses blanches et à un autre costard. Il avait le visage boursoufflé et rouge comme la braise. Il montrait des dents parfaitement blanches. Et sa langue s'agitait en débitant de

furieux reproches tandis que le sommier grinçait de tous ses fers. Le costume me poussa avec douceur.

« Vous le reconnaissez ? me demanda-t-il d'une voix mécanique.

— Ben... hésitai-je. Je sais pas trop...

— Bien sûr que vous savez ! »

Il avait l'air presque en colère, le flic. Il me dévisageait au rasoir de ses yeux. J'en saignais, merde !

« Vous rendez-vous compte, monsieur Carlos, que ce type a failli vous tuer ? débita-t-il sans m'en laisser placer une. Et il s'est trompé de personne. C'est ce brave monsieur Russel qui en a fait les frais. Vous devriez être à sa place en ce moment. Vous ne mesurez donc pas votre chance, monsieur Carlos ? »

Non.

9

Notez bien que ce type possédait un certain talent de narrateur. La nouvelle qu'il publia dans une obscure revue de l'Internet ¹ (dont on vient de lire l'adaptation en deux scènes) correspondait exactement à ses déclarations auprès de la police espagnole. Il en était le témoin indiscutable selon l'inspecteur Franco de los Alamos : Roger Russel était mort depuis deux ans et il n'avait pas été difficile de prouver que ce grand patron de la pègre parigienne avait été assassiné à la place de notre ami, lequel se nommait Carlos Carlos. Le commissaire Kol Panglas avait eu une longue conversation téléphonique avec son collègue hispanique. Et d'après celui-ci, il était impossible que le type qui convivait avec Gloria Russel fût Roger Russel. L'ADN avait parlé. Panglas était sceptique. D'autant que je témoignais moi-même sans l'ombre d'un doute que le type qui s'était enfui à bord de sa Jaguar (retour au temps présent), suivi par un ou une inconnue qui conduisait sa Rolls Royce, était bel et bien Roger Russel. Enfin quoi ! Je le connaissais depuis des années. Et il n'avait pas de frère jumeau, si c'est ce que vous voulez savoir. Même Gloria était d'accord avec moi : elle était mariée à un Roger Russel qui vivait encore à cette heure, sauf qu'elle ignorait où il était allé et avec qui.

¹ *Revue d'Art et de Littérature, Musique* (RALM) – sous le pseudonyme de Pierre Vlélo.

Pendant que Kol Panglas se grattait un menton en proie à une querelle dont il n'était pas l'initiateur, ce qui le rendait dangereux, autant pour lui que pour les autres, un taxi de la capitale déposa ledit Carlos Carlos devant la somptueuse demeure de Roger Russel. Ça le changeait de sa triste banlieue. Il avait tout perdu à cause de cette sale histoire qui s'était terminée par la mort de Roger Russel. Il avait dû d'abord se planquer en attendant que la police espagnole fasse parler l'assassin de Roger qui, loquace au bout d'à peine deux heures de garde à vue, ne révéla pas grand-chose, sauf qu'il n'en voulait pas en personne à Carlos Carlos et qu'il ignorait tout du commanditaire de cet assassinat manqué. L'inspecteur Franco de los Alamos en avait les poings sanglants et de sacrées douleurs métacarpiennes, sans compter un mal de crâne qui depuis ne le quittait plus. Qui donc avait voulu la mort de Carlos Carlos ? Roger Russel ?

Ce jour-là, alors que j'étais menotté au tuyau qui courait au bas du mur entre la baie vitrée et le bar et que Gloria gisait épouvantée dans le canapé en cuir de zébu, Carlos Carlos s'avança vers le portail de cette baraque de cinéma parigien. Mais ce n'était pas le plus étrange de ce plan. Il y avait beaucoup mieux qu'un travelling avant vers ce portail qui était grand ouvert, avec son allée qui montait sous les pins et cette sensation de bien-être communiquée par un autan qui paraissait plus docile qu'un animal domestique. Il y avait un type en combinaison de plongée, sans bouteilles mais avec un tuba en bandoulière et le masque miroitant sur son crâne qui pouvait être chauve. Mais ce n'était pas le plus étrange : un tuyau d'arrosage était entortillé dans les fers du portail et giclait en brouillard sur ce type qui avait l'air de s'acharner dans le bas du portail, au niveau du rail. Il grognait même et ne vit pas arriver Carlos Carlos. Il n'avait même pas entendu le taxi, mais il faut dire qu'avec ces véhicules électriques, les rues ont perdu de leur charme citadin ou même champêtre. Carlos Carlos portait une sacoche. Il la posa entre ses pieds avant

d'interroger le plongeur et croisa ses mains humides sur son petit ventre ballonné par un voyage ponctué de sandwiches et de boissons gazeuses :

« Quoi ? fit Arto. Vous dites que vous êtes attendu ? On m'a rien dit. Vous vous y connaissez en caillou ?

— Très peu, très peu. »

Une gonzesse en short s'amenait, la chevelure au vent et les cuisses tremblantes. Une vraie rouquine à en juger par ce qui dépassait. Le plongeur se redressa, l'air pitoyable de celui qui n'y arrive pas.

« Vous êtes monsieur Carlos, n'est-ce pas... ? dit la gonzesse qui n'était autre que la Cagnasse.

— Monsieur Panglas m'a convoqué...

— Entrez, cher monsieur. N'oubliez pas votre sacoche. Arto, laisse tomber. On va faire venir un technicien.

— Un technicien pour déloger un caillou de la taille d'une canique !

— Puisque tu n'y arrives pas ! Retourne dans la piscine. Et n'oublie pas de couper l'eau. Tu as inondé toute l'allée. Empruntez la plate-bande, monsieur Carlos. Oh ! les fleurs ! les fleurs ! »

Carlos Carlos sautilla dans la flaque et réussit à se poser parmi les rosiers. Cagnasse le précéda. L'allée montait un peu. Carlos Carlos souffrait du cœur après cette histoire qui avait mis fin à son séjour espagnol. Mais sans doute que le commissaire Panglas savait tout de cette histoire, et même plus. Ce ne serait sans doute pas le sujet de l'entretien. Carlos Carlos y avait réfléchi depuis qu'il avait reçu l'appel téléphonique de la secrétaire du commissaire.

« C'était moi ! minauda Cagnasse qui évitait les rosiers comme un torero ses toros.

— Et bien enchanté, madame. »

Au téléphone, elle ne l'avait pas vraiment éclairé. Kol Panglas, devenu célèbre entretiens, souhaitait s'entretenir avec lui de cette triste affaire qui n'avait pas trouvé de solution puisqu'on ignorait encore qui avait voulu l'assassiner. Roger Russel en était mort, voilà. Et depuis deux ans que ça s'était passé, il n'y avait pas eu une nouvelle tentative d'assassinat, l'assassin était certes en prison mais le commanditaire toujours inconnu, ce qui nourrissait l'angoisse et des envies de suicide. Cagnasse entrouvrit les rideaux. La pièce, qui pouvait être un salon (c'en était un) était plongée, comme on dit, dans une demi-obscurité qui correspondait à une juste recherche de fraîcheur. La terrasse était inondée de soleil. On y cuisait. Un oiseau stupide se brûlait les pattes sur un guéridon qu'il s'obstinait à explorer. Des chaises renversées et plus loin le plongeur barbotait dans une eau bleue coupée d'ombres dont il avait l'air de mesurer le degré de fraîcheur en rapport avec la température de l'autan qui était peut-être de la tramontane.

Une fois dedans, Carlos Carlos reprit sa respiration. Il détestait cette sensation de brûlure intérieure. Le commissaire Kol Panglas l'accueillit dans un nuage de fumée, ses yeux clignotant sans qu'on en vît la couleur. Il y avait tout juste deux ans qu'ils ne s'étaient pas vus. Panglas le lui rappela mais Carlos Carlos le savait déjà et il n'avait pas envie d'en parler. Si c'était pour ça qu'il avait accepté cette rencontre, il ne fallait pas compter sur lui pour en dire plus que ce que son aspect pouvait témoigner sans plus de commentaires. Il prit place dans le cuir, n'apprécia pas cette odeur coloniale qui, ajoutée à celle du cigare communiste, ne rappelait rien ni n'invitait à se souvenir de quoi que ce soit. Panglas ne prit pas la tangente :

« Vous êtes sûr qu'il s'agissait de Roger Russel ?

— Vous m'avez déjà posé la question, monsieur le commissaire, l'enquête de la police espagnole l'a définitivement démontré...

— Aux yeux de la Justice, mon ami ! Seulement aux yeux de la Justice. Mais voyez-vous, je ne suis pas la Justice. Et si votre ami le policier espagnol était là...

— Ce n'est pas mon ami !

— S'il était là, sur le vrai terrain de l'enquête et non pas dans un endroit paradisiaque...

— Soli-Playa, monsieur. J'y ai connu le bonheur... heu... je veux dire : la tranquillité... jusqu'à ce que...

— Ce commanditaire avait sans doute de bonnes raisons de vous en vouloir... à mort... ?

— Aucune. J'ai déjà répondu. Et le procès a prouvé qu'il y a eu erreur sur la personne... heu... Je veux dire que je n'ai pas été visé à la place de Roger Russel et que lui-même a été la victime d'une autre erreur dont je ne connais pas la nature...

— Certes, certes... Cependant, j'ai la preuve, moi, que Roger Russel est bien vivant. Et que par conséquent le type qui a été tué à votre place n'était pas Roger Russel mais un inconnu que la justice espagnole n'est pas parvenue à identifier...

— L'ADN...

— Que voulez-vous que je vous dise ? Pas plus tard qu'hier matin, Roger Russel était ici, dans ce salon, en chair et en os, bien vivant avec tout son ADN. Connaissez-vous le baron Patrice de la Rubanière... ? »

Panglas tordit le cou à une lampe pour éclairer ma personne. Je mis la main devant mes yeux qui avaient perdu l'habitude de ce genre d'éclairage depuis que je me tenais peinard. Pas un interrogatoire depuis deux ans. Pourquoi deux ans ? Devinez.

10

Vous auriez vu la gueule de l'animal ! Il me reconnaissait ! Je ne le connaissais pas. Panglas avait-il préparé cette confrontation ? Dans quelle intention ? Puisque je ne connaissais pas Carlos Carlos. Et à en juger par la déformation de son portrait, il n'y avait aucun doute : il me connaissait. Et je ne lui inspirais pas de beaux sentiments avec les paroles qui vont avec. De paroles, nada. Rien qu'un grognement qui semblait sortir de ses yeux. Entre la haine et le désir d'aller se faire voir ailleurs. Et les deux pandores, un de chaque côté, la Cagnasse avec son carnet de sténo et Panglas sans son cigare qui se consumait nerveusement dans un cendrier en carapace de bébé tortue, l'entouraient d'une attention telle qu'il était condamné à ne pas s'en sortir sans fournir un complément d'explication. Je me répétais :

« Qui c'est qui connaît qui ? Je sais pas qui c'est ce mec ! Jamais vu depuis au moins que je suis né. Sinon je vous le dirais, commissaire. Vous me connaissez, vous...

— Mais lui aussi vous connaît, mon vieux... il vous RE-connaît. »

Je n'étais plus un « petit » à ses yeux, et j'avais avancé en âge sans m'en rendre compte. Le Carlos était en train de défaillir. La bave lui venait de loin et ça commençait à sentir ce que je n'avais aucune envie de respirer sans qu'on m'explique avant. Kol prit le bras de sa victime et Cagnasse s'empessa d'épousseter le cuir qu'elle avait froissé en s'y tortillant à force de signes. La tête du

bonhomme se renversa sur le dossier. Il respirait comme si on l'en empêchait. J'entendis :

« C'est lui... C'est lui monsieur le commissaire... Vous avez bien fait de me convoquer... Mais pourquoi est-il en liberté ? »

Ça me disait pas grand-chose comme info et en plus ça compliquait. On se sent toujours en trop quand ce qui se complique ne l'était pas.

« C'est bien le baron Patrice de la Rubanière ? dit moins clairement le flic.

— C'est lui ! C'est lui !

— Bien sûr que c'est moi ! »

Je n'avais qu'une main pour m'exprimer, l'autre étant captive du tuyau. Il servait à quoi ce tuyau ?

« Assassin ! »

Heureusement que l'écriture n'est pas conçue pour qu'on l'entende. Vous en auriez pris plein les oreilles. Autant que moi que j'en prenais plus. Déjà Cagnasse remplissait un verre et Panglas souffla sur la braise de son cigare qui avait sagement patienté dans le cendrier. Je tentais d'y aller piano, allegro ma non troppo. Je connaissais pas cette musique, sinon j'aurais choisi un instrument à corde, sur la chanterelle.

« Je vous jure, commissaire, que de ma vie je n'ai vu ce type ! Il me prend pour un autre. Et si voulez savoir quel autre, j'en sais rien moi-même. »

J'avais pas le style boulézien. Une petite série m'aurait bien aidé à trouver la mesure. Ce type avait l'air d'apprécier le Chivas de Roger qu'en principe c'est Gloria qui le boit, sauf si je suis là, auquel cas

elle partage, mais ça ne va pas plus loin. N'allez pas vous imaginer...

« Voilà un homme qui a vu le cadavre de Roger Russel, sembla continuer Panglas des fois que j'aurais sauté le début. Or, nous savons, et le témoignage du baron est crédible...

— L'IA est formelle à ce sujet, Kol... (*Cagnasse, crayonnant en me regardant en passant comme si elle prétendait me portraiturer, un souvenir de moi et de ma fragilité dans son petit carnet de sténo*)

— Et voilà que notre ami Carlos reconnaît son baron, continua le flic. Ce qui me surprend un peu car, si le sommier est correctement mis à jour, ledit baron, à l'époque où Roger Russel est assassiné, est en taule sans permission de sortie.

— Ah ! Là ! Là ! Monsieur le commissaire ! Comme vous faites bien de le dire !

— Oui, mais alors... Qui était ce Roger Russel assassiné par un baron qui ne l'était pas... ? »

Non mais quelle idée il avait eu le génial et célèbre commissaire Kol Panglas d'inviter ce Carlos Carlos qui n'avait pas toute sa tête.

« Pourtant, dit Panglas, monsieur Carlos vous a, disons, *reconnu*...

— Comme il a reconnu Roger Russel... ajouta Cagnasse sans cesser de s'imprégner de mes particularités faciales.

— Je sais ce que je dis ! » rugit le témoin.

Il se cambra dans les cuirs du fauteuil (qui n'était pas qu'en zébu) comme si un doigt venait de s'introduire dans son anus.

« On ne me prendra pas pour un fou ! Pas cette fois ! Je suis venu sans y être contraint par la Justice, messieurs... madame...

Pourquoi avez-vous voulu me tuer, monsieur le baron ? Le temps est peut-être venu de passer aux aveux. Vous ne réussirez pas à me faire avaler les couleuvres que la justice espagnole a gobées sans trop se poser de questions !

(là il se tourne vers Panglas comme s'il s'agissait de son confesseur attitré)

Ah ! si ce bandit avait été jugé par des Français, monsieur ! Des Français comme vous et moi !

— Et moi qu'est-ce que je suis ? Un travailleur immigré ?

(vous avez reconnu ma voix)

— Vous détenez le seul secret qui pourrit ma vie parce que je ne le connais pas, monsieur Rubanière ou qui que vous soyez !

(encore tourné vers son père)

Je cherche, je cherche ! Et qu'est-ce que je trouve ? Rien ! Nada ! Aucune raison d'être assassiné. Alors que ce Roger Russel, un homme bien sympathique par ailleurs, présentait bien des aspects susceptibles d'inspirer le pire à... mais à qui ?

— Si on commençait par le début... ? » suggèrai-je.

Kol Panglas craqua une allumette et attendit que la flamme se tranquillise. La braise retrouva aussitôt sa couleur d'origine et la fumée se posa sur mes épaules, sensation que je ne souhaite à personne.

« Intéressant, dit-il sans nuancer son propos par un quelconque accent tonique affectant la syllabe signifiante. Certes, cher monsieur Carlos, nous avons chacun notre perception de l'affaire...

— De quelle affaire il parle ? Cagnasse ! Aidez-moi !

— Et moi là dedans... ? »

Gloria sembla se réveiller, mais à en juger par la pâleur de ses joues, elle ne se souvenait pas du rêve qu'elle venait de quitter sans l'avoir achevé.

« Si vous m'expliquiez, monsieur le commissaire... Vous êtes commissaire, c'est ça... ? Et vous, qu'est-ce que vous êtes...

— Cagnasse. Je suis la secrétaire particulière de monsieur le commissaire...

— Et toi, Patrice... Qui es-tu ? »

Comme si je le savais !

11

« Carlos Carlos... y Carlos... ben Carlos... Tu me remets... ?

— Le fils du notaire qui...

— Çui-là même ! Quinze ans de taule mais il est mort avant. Pauvre père...

— Ça alors... Si Roger voyait ça...

— Il est mort, Roger !

— Vous allez peut-être finir par nous foutre la paix avec vos conneries ! »

Je n'avais pas envie d'une conversation. Kol Panglas avait enfilé un slip de bain. L'eau était bonne, selon Arto qui la goûtait dans sa combinaison de polyuréthane. La Cagnasse se baignerait à poil. On ne serait pas là pour la voir dans sa tenue de soirée. Privés de sortie qu'on était. Moi toujours attaché au tuyau dont je n'arrivais pas à percer le mystère, des fois qu'il se mette à fuir des fluides pas bons pour le moral. Gloria s'était enfoncée dans le canapé dont elle avait une saine habitude, jambes en l'air sur l'accoudoir et les babouches en équilibre sur ses orteils aux ongles si soignés que Carlos Carlos s'était mis à les examiner de près. Il tirait une langue pas étrangère au désir, mais n'avait pas lui non plus l'autorisation de sortir vu qu'il prétendait ne jamais se foutre à l'eau si c'était

une piscine qui la contenait. On les entendait s'éclabousser. Ils avaient bien raison d'en profiter. Des fois, l'enquête vous offre des avantages que vous n'avez pas l'esprit assez analytique pour en refuser l'usage.

« Si jamais Roger rentre maintenant, fit Gloria sans y croire, ça va barder ! *(puis, se reprenant, car une petite suée a perlé sur ses joues)* Alors vous êtes Carlos... Comment vous dites... ?

— Carlos Carlos... Mon père...

— Je sais, je sais...

— Notre enfance...

— Je sais aussi.

— Mais vous semblez avoir du mal à vous souvenir...

— C'est pas facile avec vous ! Roger-ci. Roger-là. Et çui-ci, qui c'est ? »

Elle ne me regardait même pas, comme si j'étais responsable de ce qui se passait alors que Roger n'était pas là pour la protéger.

« Il ne m'avait jamais frappée...

— Le salaud ! rugit le Carlos comme s'il savait de quoi il parlait.

— Vous le connaissez ?

— Si je le connais ! Je le connais aussi celui-là...

— Patrice... ? Vous connaissez Patrice ?

— Il s'est évadé ou quoi ? »

Disant cela, que ça devait lui faire mal en dedans, il enfouit son visage d'enfant ignorant tout de l'orgasme infantile dans ses mains jointes plutôt pour recevoir l'eau d'une fontaine.

« Tu peux m'expliquer, Patrice... ?

— J'y étais pas. Comment veux-tu que je t'explique un truc que j'y étais pas ? Le commissaire est d'accord avec moi : à l'époque où Roger Russel a été assassiné, j'étais au frais. Que je savais même pas pourquoi...

— Comme vous y allez, vous ! gémit le Carlos dans ses mains qui ne dégoulaient pas encore. On vous a enfermé parce que vous êtes un assassin !

— Mais j'ai pas été enfermé à Madrid, moi ! À Parigi que je suis demeuré. Paname ! On n'y parle pas la même langue vous et moi !

— Il doit y avoir une explication, Charlie...

(voilà qu'elle l'appelait charlie maintenant

— puisqu'on vous dit qu'ils se sont connus enfants... lui charlie et elle glo... c'est quoi le diminutif de gloria, cagnasse... ?)

— Yen a qu'une : que le Roger Russel que tu as épousé n'est pas Roger Russel.

— Mais enfin... Dix ans de mariage... ça compte...

— Il est mort depuis deux ans, le Roger, dis-je pour compliquer.

— Alors qui c'était celui que j'ai épousé ya dix ans, hein ? »

Carlos me regardait maintenant, entre ses doigts des deux mains qui ne quittaient pas son visage. Une haine comme je n'en avais connu que dans le regard des filles à propos de mon

comportement sexuel et aussi à cause de la différence d'âge, que des fois ça faisait beaucoup, ce qui explique les envies de castration de la juge qui m'a donné les clés de la Santé. Pas de El Acebuche ², bon sang !

« Ils ont l'air de s'amuser, dit Gloria.

— Ils ne s'amuse pas, dit Carlos. Je les ai foutus dans la merde et ça les fait chier.

— Vous ne m'avez donc pas reconnu ! » m'écriai-je comme si je n'avais que ça à faire.

Il reconnaissait personne, ce type. Gloria devait en savoir plus. Ils avaient vécu des choses dans leur enfance commune.

« Des choses comment que tu crois qu'elles étaient... ? dit-elle sans rien d'autre pour en dire plus.

— Je ne veux pas le savoir... Ça vous regarde... Mais vous feriez mieux d'en parler au commissaire... Je le connais... Question enfance, il ne pardonne pas qu'on y touche avec autre chose que l'esprit et encore à condition que ça ne se voie pas.

— À part mon père, dit Carlos plus timidement mais sans sacrifier la haine que je lui inspirais, on a vécu une enfance tout ce qu'il y a de normal, hein Mimi ?

— Mimi n'est pas le diminutif de Gloria ! couinai-je.

— On savait pas qui c'était le diminutif de Gloria, dit-elle comme si ça n'avait aucune importance, alors j'ai proposé Mimi et ça t'a plu, hein Charlie ?

² Prison d'Almería. *Acebuche*, olivier sauvage....

— Ça me plaît toujours... Mimi ! »

Ya des fois comme ça où je sens que je ne suis pas à ma place et que je devrais y être. Qui c'était le seul prisonnier dans cette baraque ? Moi. Les trois flics s'amusaient dans la piscine, Gloria avait librement accès au flacon de Chivas et Carlos était simplement assis, les coudes sur les genoux et le visage dans ses mains, ses yeux entre les doigts et la pointe de sa langue qui apparaissait dans les interstices comme si ça l'amuse de diaboliser notre relation.

« Tu crois qu'ils vont trouver la solution ? dit Gloria dont la voix s'épaississait. Ils n'ont pas l'air bien malin, ces flics. Surtout le plongeur. Au fait, qu'est-ce qu'il cherche dans la piscine ? Roger n'est pas assez con pour y planquer son trésor...

— Il cherche rien, dis-je à mon tour. Si vous lisez l'épisode précédent (de cette série intitulée le *GORille URinant*), vous saurez pourquoi il est vêtu d'une combinaison de plongée, mais si vous ne voulez pas le savoir, ça ne changera rien à la suite de celui-ci que je suis en train de raconter en me demandant si je suis Patrice de la Rubanière, si c'est pas moi c'est l'autre et si Carlos Carlos n'est pas la cause de mon malheur...

— Mais tu n'y étais pas dans notre enfance, Patrice !

— Ça se saurait en effet, gloussa Carlos dont les doigts s'écartaient tellement qu'il semblait en souffrir. Moi je vous connais depuis que vous avez assassiné Roger Russel.

— Et moi depuis que Roger m'a giflée pour la première fois de ma vie... »

12

Depuis que la Cagnasse avait plongé nue dans l'eau bleue de la piscine, elle était environnée de reflets amortis par les verres polaroids que Kol Panglas avait soigneusement astiqués en prévision d'une érection qu'il se promettait de conclure aux chiottes. Mais les Ray-Ban devaient être une contrefaçon, car le corps de la secrétaire n'ondulait pas clairement et les ombres des pins agités par l'autan compliquaient une netteté réduite aux effets de surface. Elle allait et venait entre la fontaine qui jaillissait des pieds d'un objet abstrait mais de marbre et une statue de Vénus s'extrayant de son coquillage, taillée dans un quartzite rouge et reposant sur un socle de granit vert, ce qui rappela au commissaire qu'il y avait des lunes qu'il n'avait pas pèleriné aux Invalides. Cette pensée fut toutefois aussi fugace qu'un papillon qu'on tente de saisir avec deux doigts et, les charmes rouquins de la secrétaire demeurant aussi hermétiques qu'un trobar clus occitan, Panglas se tourna vers son lieutenant qui, tuyau d'arrosage en main, s'en laissait dégouliner le tranquille ruisseau sur sa peau synthétique en néoprène 5mm.

« Vous ne me demandez pas, lieutenant, pourquoi je les ai laissés seul...

— Je suppose qu'une caméra de surveillance est incrustée quelque part dans les murs...

— Je n'ai pas eu le temps d'examiner le système de sécurité. À vrai dire, je n'en ai pas besoin. Vous verrez qu'à un moment donné l'un d'entre eux va se ramener pour me tirer les vers du nez, car vous n'ignorez pas que j'en sais plus qu'eux...

— C'est le baron qui en sait presque autant que vous, patron. Mais il n'a pas les moyens de sortir. Ce sera donc la belle Gloria ou le moche Carlos qui vous posera des questions. Vous permettez que je reste pendant cette audition... ?

— À condition de ne pas intervenir, lieutenant. Nicht SI. Vous en savez déjà trop.

— Me voyant seul et dépareillé, car mes compagnons de lutte et d'infortune ont disparu à l'horizon de je ne sais quel monde qui m'est étranger, et seulement épaulé par mon adorable et ennuyeuse cousine, la Cagnasse, mon cerveau a du mal à se reconnecter et mon esprit se met à rêver de retraite sur la Costa del Sol...

— Merci de me prévenir, lieutenant, mais je vais jouer seul. Cette histoire m'amuse. Personne n'est d'accord sur rien et cette crapule de Roger Russel est en cavale.

— En compagnie si j'ai bien compris...

— Votre cerveau est encore opérationnel et pour ce qui est de l'identité de ce ou cette complice, mon esprit n'en sait pas plus que le vôtre...

— Oui mais votre cerveau est encore alimenté par les meilleures sources, patron, alors que le mien n'en peut plus de se trouver coincé dans cette combinaison dont je ne parviens pas moi non plus à sortir. Et pour compliquer ma situation existentielle, elle se dessèche et je suis, comme vous voyez, contraint de bricoler un

système d'hydratation dont je ne suis pas fier même si c'est le premier qui m'est venu à l'esprit...

— Je ne vois pas le rapport, mais je compatis, croyez-moi. Maintenant attendons que Gloria ou Carlos vienne me soumettre à sa curiosité.

— Ça ne peut pas être le baron car il est attaché au...

— Vous l'avez déjà dit, Arto. Un cigare ?

— Ah ! certes non ! J'ai trop peur de provoquer une brûlure et par conséquent un trou que si jamais ça arrive je ne sais pas ce qui peut se passer. Imaginez ce qui en sortirait. Et moi avec !

— Et pourtant, ce n'est pas la solution, je sais... Mettez-vous de ce côté... à cause du vent... il n'est pas fort mais si jamais il emporte ma braise et que celle-ci...

— Je vais alors vous demander, patron, d'aller fermer le robinet, que j'en mette pas partout, et surtout sur votre cigare... »

D'un seul craquement, celui de son genou gauche, Panglas se remit debout et, trotinant vers la maison, où se trouvait le robinet, il s'éloigna comme une petite locomotive d'antan, lâchant des ronds de fumée qui en disaient long sur sa joie. Certes ça n'est jamais agréable de constater à quel point votre vis-à-vis est heureux tandis que vous avez perdu tout espoir de vous extraire d'une combinaison de plongée. Et Arto se mit à attendre, son supérieur hiérarchique ayant disparu dans une haie où cacabaient des perdrix (si, si, c'est possible).

Panglas ne put résister à la tentation de jeter un œil par la fenêtre. Il savait que le rideau était tiré (il l'avait lui-même tiré ou plutôt retiré car Cagnasse l'avait déjà tiré mais imparfaitement). Il risqua un tiers de sa tignasse rare entre deux pots de géraniums puis,

tendant le diable s'il existe, posa son menton sur le rebord où couraient des fourmis affolées par tant d'indiscrétion. Il pouvait me voir. Et je le voyais, comme si je l'avais créé.

Il voyait aussi les jambes parfaitement épilées de Gloria qui les avait croisées sur l'accoudoir en peau de zébu marquetée de cuir de girafe. La robe d'été avait glissé sur ses cuisses et le nombril apparaissait dans une ombre qui pouvait être celle de la chemise avec ses seins et ses épaules et tout ça. L'érection commença en ces termes. Il ne fit aucun effort pour l'interrompre. Encore un peu et il halèterait comme un marathonien aux pieds de son roi. Ça en fait deux, pensa-t-il et instantanément il se retourna aussi vivement que le permettait sa turgescence. La main qui s'était posée sur son épaule était celle de Carlos Carlos, ou Carlos tout court si ça vous facilite la lecture de cet intense moment à ne pas revivre sous peine de cette fois en clamser.

« J'ai à vous parler, monsieur le commissaire, dit l'interrupteur de cette scène qui n'aurait donc pas lieu, un peu comme la guerre de Troie mais en moins théâtral.

— Je... Je vous écoute...

— Pas ici !

— Vous connaissez un endroit... ?

— Là... sous le pin parasol...

— Qui vous dit que c'est un endroit discret, monsieur Carlos... ?

— Je connais la maison. »

Panglas ressentit une vive douleur, mais cette fois au genou droit. Une douleur qui se baladait ainsi d'un genou à l'autre depuis des années. Il n'y avait aucune explication médicale, et encore moins

policière. N'est pas Poirot qui veut, maxime en usage depuis dans ses conversations professionnelles, mais on entendait (j'en suis témoin) : N'est pas poireau qui veut. Et ça changeait tout.

« Je ne vous ai pas tout dit, monsieur le commissaire...

— Allons-y... heu... sous le pin parasol... vous savez où on va... et je vais le savoir...

— Ce n'est qu'un pin parasol, monsieur le commissaire...

— Oui, mais celui-là appartient à ces lieux et je veux en savoir plus !

— Je suis là pour ça, monsieur le... »

Carlos connaissait le chemin. Celui-ci conduisait au pin parasol en question sans trahir ses chemineaux qui pouvaient ainsi crapahuter sans se faire voir des baigneurs qui hantaient la piscine les jours de cocktail parties. Mais pour l'heure, seule Cagnasse pratiquait ces eaux dormantes et Arto s'employait à changer de côté comme prévu (et pourtant le robinet n'était pas fermé, mais en l'absence de cigare, n'est-ce pas...). On entendait les giclées du tuyau et la Cagnasse se marrait comme une jument à la saillie. Le pin parasol était presque mort.

« Il vivait à l'époque, monsieur le commissaire.

— Comment vous savez ça, monsieur Carlos... ?

— J'étais enfant et... j'y grimpais... »

Panglas examina l'écorce malade et ses insectes pressés, ému et en proie aux traces du passé. Qu'est-ce qu'on fait pas pour se planquer afin de pratiquer la branlette clandestine, hein ?

« Moi aussi je grimpais aux arbres, mais pas çui-là... Un autre... Expliquez-vous, mon de Dieu !

— Là ! Là ! Tout doux ! J'ai vécu ici... C'était la maison de papa... »

Puis l'autan se mit à souffler plus fort dans les branches des pins et le sifflement couvrit les paroles de ces deux personnages. C'est que, comme vous le savez, j'étais prisonnier du tuyau par l'intermédiaire de menottes double sécurité à clé et comme je m'efforçais de regarder par la fenêtre, mon bras était tendu à tel point que mes articulations m'arrachaient un gémissement que saint Dominique aurait qualifié de « presque ça ». Sans parler d'une menace d'axonotmésis que j'en savais long sur le sujet, mais rien depuis deux ans.

Intriguée, Gloria se glissa contre moi. Son haleine m'étourdit un moment. J'en perdais même la notion de distance, celle qui me séparait du pin parasol où les deux protagonistes continuaient d'échanger des infos sans doute nécessaires à la clarté de ce que je suis en train de raconter.

« La maison de papa... murmurai-je comme si je n'adressais pas cette supplique à Gloria elle-même. Mais alors... tu... Tu as joué dans le pin parasol... C'était la maison du notaire Carlos Carlos Carlos, le papa de Carlos Carlos... lequel a fini ses jours en prison avant d'arriver au bout de la peine qui lui avait été infligée... Pourquoi cette condamnation ? Et comment Roger Russel a-t-il acquis cette baraque... ? Gloria ! Tu sais des choses que si tu ne me les dis pas je ne sais pas comment je vais bien pouvoir continuer d'écrire ce roman... !

— C'est un roman ?

— C'en est un ! »

13

« La maison de mon père je la défendrai. Contre les loups, contre la sécheresse, contre le lucre, contre la justice, je la défendrai, la maison de mon père. Je perdrai mon bétail, mes prairies, mes pinèdes ; je perdrai mes intérêts, les rentes, les dividendes mais je la défendrai la maison de mon père. On m'ôtera les armes et je la défendrai avec mes mains la maison de mon père. On me coupera les mains et je la défendrai avec mes bras la maison de mon père. On me laissera sans bras, sans poitrine et je la défendrai avec mon âme la maison de mon père. Moi je mourrai, mon âme se perdra, ma famille se perdra, mais la maison de mon père demeurera debout.

— C'est quoi ces conneries ?

— De la poésie ³...

— De la poésie maintenant ! »

Je vous fais cadeau des auteurs de ces répliques. Faites-en ce que vous voudrez. L'index de Panglas se tortillait sous le pin parasol, à l'ombre et en marge d'un tapis de tulipes. Carlos avait l'air de s'amuser mais je ne savais pas pourquoi (pour l'instant). Gloria et moi on avait le nez à la fenêtre, comme si on regardait les oiseaux et que ça nous enchantait. Elle ne comprenait pas que l'index lui

³ Gabriel Aresti.

adressait un signe à elle, pas à moi, puisque je ne pouvais pas venir, ma main commençait à battre par en-dessous la peau, c'était un autre signe, mais peut-être pas aussi mauvais que celui que Panglas commençait à en avoir marre de ne pas être compris. Il dut faire usage de la voix :

« Venez donc par ici, ma belle. J'ai quelque chose à vous dire et vous en avez d'autres à me confesser. »

Gloria m'enfonça ses ongles là où ça fait mal. Elle ne voulait pas y aller et il m'était impossible d'y aller à sa place. Je n'avais pas la clé.

« La clé ? dit-elle comme si c'était elle qui avait besoin de liberté. J'en ai une que Roger dit qu'elle est universelle. »

Elle avait l'air presque joyeux. Je n'avais pas vraiment envie de regoûter aux principes de la liberté qu'on prend au détriment de celle qu'on ne nous a pas donnée. Je craignais la réaction du commissaire. Il avait la réputation de réagir beaucoup. J'avais déjà assez mal comme ça. La main en cours de putréfaction. Mais la clé était bien universelle. Je n'ai ressenti aucun soulagement, toutefois. Gloria non plus, mais elle avait un projet et j'étais dedans. Vu qu'elle pouvait se calter sans moi, m'ayant libéré elle avait dans la tête de cavalier avec moi. Mais non :

« Fous-le camp, Patrice ! Débène-toi et pose pas de questions.

— Quelles questions tu veux pas que je pose... heu... Mimi... ?

— Ce connard de Carlos a parlé. Il a toujours parlé. Et une fois de plus j'ai pas pu l'en empêcher, tu vois ?

— Non, je vois pas. Mais je vois pas non plus où aller. Ma bagnole est à la casse et la Rolls en vadrouille j'en sais pas plus que toi...

— T'iras à pinces et après en train.

— J'irai où, mémère ?

— Si je te le dis, tu le répèteras pas ?

— Maintenant que je suis libre, je vais avoir du mal à expliquer à Panglas pourquoi...

— Tire-toi avant qu'il s'amène, Patou ! À force il va s'impatienter. Il faut que j'y aille. Je sais bien de quoi il veut que je lui parle.

— Tandis que moi je l'ignore ! Ça me rendrait plus joyeux d'être de nouveau libre si je le savais...

— Magne-toi ! »

Avec une main valide, pas facile de se sentir immédiatement libre. Et pas le temps d'attendre que le sang retourne où il était dans ma main. En admettant que les nerfs n'ont pas morflé. Pourquoi tu crois que les disciples du bondage n'utilisent pas des menottes de flic ?

Je me suis glissé dans l'ombre, tellement que je ne voyais plus Gloria qui pourtant tentait d'enjamber la fenêtre pour aller plus vite et la voix de Panglas l'encourageait, grosse et rocailleuse, et de plus en plus clairement irritée. Il est vrai que toute cette histoire ne me concernait pas. Je vais te dire : j'étais en vacances chez l'ami Roger Russel, à sa demande et en attendant de tailler mes premiers rosiers. Il m'avait proposé de jardiner en attendant d'être connu du grand public par voie de Presse, mais la première leçon était dans la théorie, pas encore dans l'idéologie, comme si on te prévenait que la philosophie n'est pas à la portée de tout le monde et que la leçon suivante consiste à lire d'un trait la *Critique de la Raison Pure*. Je n'avais aucune idée de ce qu'il avait dans le crâne, Roger. Et il en avait, rien qu'à voir sa gueule, et que je m'étais

même imaginé que j'allais devoir flinguer Gloria parce qu'il en avait marre de la taper. Ça tombait bien parce des projets je n'en avais pas. Deux ans sans projets que j'étais, comme si j'avais raté le cours moyen et qu'on m'expédiait directement au lycée. De quoi remettre au goût du jour mon combat contre l'acné. Bref, Gloria se débarrassait de moi et moi je débarrassais le plancher. Je faisais double usage et ça ne me plaisait pas vraiment. J'ai commencé à gamberger une fois dans l'ombre, que je ne voyais plus rien, sauf que je savais, connaissant les lieux, que par-là on descendait à la cave si des fois j'en retrouvais la trappe sous le tapis. Mais quel tapis ? La peau de zèbre avec ses naseaux souriants ou le persan avec son art de ne plus rien y comprendre ? Dans l'ombre, je pouvais confondre, même en touchant, et je serais le seul à me reprocher d'y avoir jamais touché pour différencier le poil de zèbre de la laine de mouton. Mais pourquoi la cave ? Sans doute pour m'y planquer en attendant qu'on me cherche dehors et même plus loin. Gloria devait être en train de raconter une histoire à Panglas qui ne se doutait pas qu'ainsi elle évitait de répondre à la question qui brûlait ses lèvres de poulet qui en savait trop, en tout cas plus que moi. Il devait être cinq heures de l'après-midi. Le soleil avait le temps de se coucher. Et moi je n'allais pas me coucher ; passer une nuit sans sommeil ; et l'interrompre pour avoir l'œil encore plus vigilant. Je vous jure que c'est coton de cavalier sans pognon et sans rien savoir où aller. Et c'était ce que j'étais en train de vivre. Alors que j'avais prévu de commencer par tailler mon premier rosier.

14

Il faut que je vous parle de Pat Banana. Bon, il n'est plus là pour se défendre, mais je ne l'attaque pas non plus. Je dis ce que je dis. Pas plus. Je ne suis pas du genre à en dire plus que ce que je dis. Je connais ce genre de personne. Mais si Pat Banana était là, il vous dirait que je n'en fais pas partie.

Bon. C'était une mise au point. Je ne voudrais pas qu'on pense que j'ai une dent contre Pat Banana. Il ne m'a jamais rien fait. Et je ne lui ai rien fait non plus. On a vécu un bout d'existence ensemble. Enfin... quand je dis ensemble, je ne dis pas avec... si vous voyez ce que je veux dire. On n'était même pas voisin. Il habitait à l'autre bout de la ville. Et moi, je suis dans la banlieue opposée. C'est vous dire.

Bref. On ne se voyait pas tous les jours non plus. Il me demandait de petits services et je les lui rendais. Je ne dis pas que je n'étais pas intéressé. De nos jours, tout le monde est en guerre. Les bons contre les méchants, les couleurs contre le blanc et le blanc contre tout ce qui ressemble à une couleur, et même le père contre le fils. Alors on était quitte. Ça vaut mieux quand on est en paix.

Un jour, je ne me souviens plus si c'était un dimanche, Pat...

Ah ouais... « Pat Banana », ça fait pseudo. Et vous avez raison d'avoir tort. Mais c'était bien comme ça qu'il s'appelait. Bien sûr, on rencontrait toujours quelqu'un pour expliquer ce nom qui faisait

aussi vrai qu'un jugement de justice. Pat, m'a-t-on dit, c'est les initiales (enfin... c'était maintenant qu'il n'est plus là pour dire le contraire) de Prêt A Tout. Et c'est vrai que rien ne lui faisait peur à Pat. On s'avance peut-être en disant cela parce qu'à part son assassin, personne ne l'a vu mourir. Quant à Banana, et bien vous avez tort d'avoir raison, mais je continue de penser que ça avait quelque chose à voir avec sa queue. Nous, les humains, on est comme les chiens, sauf qu'on n'a qu'une queue et qu'elle ne sert pas à la même chose. Et bien Pat Banana avait une bonne réputation auprès des filles. Disons qu'elles ne s'en plaignaient pas. Par contre, je n'en ai pas connu une qui ait témoigné d'un détail anatomique particulièrement exemplaire. D'ailleurs je ne sais pas pourquoi je raconte tout ça, puisque Banana, c'était son vrai nom. Il n'est pas encore dans le dictionnaire, mais c'est comme ça qu'on l'a baptisé républicain. Et Pat, c'était le diminutif de Patrick. Il aimait bien qu'on l'appelle Pat. Banana aussi, il aimait bien, sans doute à cause de l'ambiguïté. Était-il monté comme un taureau comme le laissait supposer cette banane ? Rien n'est moins sûr. D'ailleurs rien ne ressemble moins à la queue d'un taureau qu'une banane arrachée à un arbre qui ne peut être qu'un bananier. Mais Pat Banana n'était pas noir. Il était blanc comme vous et moi. Et s'il vivait encore, il apprécierait certainement que je ne m'adresse qu'à des gens de ma race.

C'était un dimanche. Le soleil, comme on dit, était au rendez-vous. On était quelques-uns dans la rue à dire du mal des autres et du bien de nos propres rêves. Je me souviens que j'étais en train de siroter à l'ombre. Sans fille en perspective. Je n'étais pas dans un bon jour. Mais je ne vais pas vous raconter pourquoi. Je ne tiens pas à mélanger le chaud et le froid. Et je crois que ce jour-là, Pat n'en avait pas envie non plus.

Il entre dans l'ombre où je n'étais pas seul et me fait signe de le suivre. Il habite au-dessus du café, preuve qu'il n'est pas pauvre

mais qu'il n'est pas riche non plus. C'est rare, de nos jours, les types de notre race qui n'habitent pas chez les autres. Et le deux-pièces dans lequel il m'a invité à entrer (c'était la première fois que j'y mettais les pieds) était à lui, y compris les tapisseries et les tuyaux. C'est d'ailleurs la première chose que j'ai vue en entrant, les tuyaux sur la tapisserie. Ça courait dans tous les sens. Je vous jure que ça m'a coupé mes moyens. Mais j'étais venu pour écouter, pas pour me confesser.

« Assieds-toi, me dit Pat, et écoute-moi bien... »

Je m'assois aussitôt sans rien boire. Pat reste debout. Il a l'air préoccupé du type qui cherche à résoudre un problème délicat. Je ne sais pas s'il a besoin d'un conseil ou d'un coup de main. Il commence par arpenter la pièce où on se trouve, quelque chose entre la cuisine graisseuse et la chambre sans plumard ni coussins. J'ai posé mes mains sur la table, ne sachant quoi en faire. Il y a bien une chaise de l'autre côté, mais on dirait que Pat ne la voit pas. Il me donne le tournis à circuler de cette manière, comme une mouche imprévisible qui finit par se poser sur le bout de votre nez.

« Je t'écoute, mec, » finis-je par arriver à répondre à ce qui n'était pas une question.

Mais c'en était bien une :

« Tu connais la religion de Charlot ? » me dit-il.

Il vient de s'immobiliser comme une cloche qui a fini de sonner.

« Charlot, dis-je, c'est pas son prénom.

— Alors comment qu'il s'appelle, Charlot ? »

C'était une question angoissée. Il en bavait presque, le Pat Banana. Et sur moi en plus. Il avait posé ses grosses mains rouges sur la

table et il me regardait comme si j'étais un de ces chiens de faïence qu'on prend toujours pour des cons chaque fois qu'on en parle. Il puait de la gueule et ça me rendait marteau. Ses yeux roulaient comme les roues d'une moto accidentée.

« Ben... couinai-je. J'en sais rien comment qu'il s'appelle, Charlot... On l'appelle comme ça parce qu'il vient pas si on l'appelle autrement...

— Déconne pas, mec. C'est sérieux ! »

Ça en avait l'air en tout cas. Son front dégoulinait d'une sueur froide. Je ne dis pas que j'en avais partout, mais je sentais que c'était froid. Et que ça n'allait pas tarder à me concerner.

« Demande, dis-je, mais demande-moi autre chose, parce que je sais pas comment il s'appelle...

— Toi aussi tu sens qu'il s'appelle pas Charlot, hein ?

— Je sens rien, mec ! Mais si tu sais quelque chose...

— Justement j'en sais rien ! »

Il s'était mis à gueuler tout d'un coup, que ça donnait envie de fermer la fenêtre. Mais j'étais coincé entre la table et le mur et le rideau me chatouillait les narines. Pat s'est enfin assis, épuisé qu'il avait l'air. Et il l'était.

« J'ai besoin de savoir, dit-il comme s'il allait en pleurer.

— Ça doit pouvoir se faire, » dis-je.

Je ne savais plus où me mettre, mais comme je l'ai dit, j'étais coincé. Jamais je n'avais vu Pat dans cet état. Je pense même que moi-même j'ai jamais connu ça. C'était presque humiliant. Mais je me suis retenu de chialer avec lui. Je ne chiale qu'avec les femmes.

Et encore, pour les faire pleurer comme si elles étaient ma mère. Oui, une à la fois. Et le plus souvent possible. Voilà ce que je pensais, coincé contre le mur, avec rien à boire et des soucis personnels qui méritaient une confession. Mais ce n'était pas le moment. Et je n'étais pas chez moi non plus.

« Il faut que je sache, dit Pat qui eut l'air de retrouver la santé.

— Tu le sauras ! Et je te demande pas pourquoi.

— Je vais le tuer. »

Bon. Tuer n'est pas un mal si ça fait du bien. Et je supposais que Pat avait besoin de se faire du bien. Pourquoi ? Ça ne me regardait pas. J'ai opiné, comme on dit. J'en avais mal à la nuque à force de hocher. Et Pat n'arrêtait pas de m'expliquer comment il allait tuer Charlot, ou le mec qui se faisait appeler comme ça, ce dont Pat doutait fortement, j'ignorais pourquoi.

« Le problème, dit-il, c'est ce type... »

Je comprenais qu'il parlait de Charlot...

« Ce type a pas une tronche à s'appeler Charlot, » continua-t-il.

Et s'il continuait encore dans cette voie, je finirais par ne plus rien piger.

« Il se comporte pas comme quelqu'un qui s'appelle Charlot, dit-il. On a eu des rois qui s'appelaient Charles. Même les Anglais en ont eu. J'aurais pu m'appeler Charles, comme toi...

— Mais je m'appelle pas Charles...

— Lui non plus ! »

S'il le savait déjà, pourquoi me demandait-il mon avis sur cette épineuse question ? Je tentai de m'extraire de ma chaise, mais le mur m'était comme qui dirait tombé sur le dos. En fait, c'était Pat qui poussait la table avec son bide tellement il pensait qu'il était nécessaire que je fusse le plus près possible de sa bouche et de ses yeux.

« En fait, dit-il, j'en sais rien. S'il s'appelle Charles, ça veut rien dire non plus.

— Jusque-là, c'est ce que je pense moi aussi.

— On est bien avancé. »

Il relâcha la pression sur la table. Le mur, derrière moi, sembla soulagé lui aussi. Il devait en savoir plus que moi sur les capacités de Pat Banana à avoir raison quand les autres ont tort. Forcément, ils habitaient ensemble.

« Mettons qu'il s'appelle pas Charles, finis-je par risquer. Qu'est-ce que ça change puisque tu vas le tuer... ?

— Ben... fit-il en se grattant le menton. Il a pas une tête non plus à s'appeler Paul ou Jean, si tu vois ce que je veux dire...

— Non... je vois pas... Tu vas dire que je suis con...

— Je le dis, bordel de merde ! Tu trouves pas qu'il a une tronche de moricaud ? » gueula soudain mon hôte comme si j'étais passé aux aveux.

Son poing cogna dur la pauvre table qui gémit. Le mur glissa. Je n'en ramenais pas large. Et puis je ne trouvais pas que Charlot eût une tronche de moricaud. Il en avait une comme tout le monde. On est tellement mélangé de nos jours !

« Mais bordel ! hurlai-je à mon tour. Qu'est-ce que ça peut foutre qu'il soit bicot et qu'il s'appelle pas Charlot ? Puisqu'il est déjà mort... »

— La différence, hé trouduc, c'est que le racisme, c'est une circonstance aggravante ! Et je veux pas aggraver. Au contraire. Quand on massacre, on prend des précautions avec les circonstances. Parce que ça peut toujours mal se terminer.

— Et ben ne termine pas, bordel ! »

J'avais dit ça comme ça. J'étais en train de perdre mon temps. Et j'en avais encore plein les poches, de quoi gagner ma vie.

« Ça te regarde pas pourquoi je dois le tuer, dit Pat.

— Je t'ai rien demandé... Si c'est ça que tu veux, je me renseigne et tu sauras si oui ou non Charlot est un musulman ou un chrétien.

— C'est important, mec !

— C'est quand même dommage de tuer un mec parce qu'il est chrétien alors que tu aurais pu supprimer un musulman. Tu sais pas te rendre utile.

— Déconne pas avec ça ! J'ai pas dit que je le tuerai pas. C'est plus compliqué.

— Je peux t'aider si tu veux. J'ai jamais tué de musulman...

— ...mais si c'est un chrétien, j'ai pas besoin de toi. Alors tu vas aller te renseigner. »

Voilà comment j'ai fait la connaissance de Charlot.

15

Sur la porte, c'est juste écrit Charlot. Ça ne peut être que la sienne, de porte. Je suppose qu'un autre Charlot aurait écrit « Charles » suivi de quelque chose qui ressemble à un nom chrétien. Comme une mère de famille passe par là, poussant des gosses morveux jusqu'aux coudes, je lui demande si c'est bien Charlot qui habite là.

« Parce que j'en connais plusieurs, ajoutai-je. C'est comment celui-là... des fois que vous en sachiez plus que moi... ?

— J'en sais rien, répond la moche. Ya toujours eu écrit Charlot et on l'appelle Charlot. Zavez qu'à lui demander. Il dort tout le temps. Et quand il dort pas, il rêve. »

Ça fait rire les gosses qui se précipitent sur le bouton de l'ascenseur, comme si cette description d'un homme en passe d'être tué était le signal qu'on en avait déjà trop dit. J'attends que ce beau monde grimpe dans l'ascenseur et je gratte à la porte. Un grognement répond. Exactement ce qu'on attend d'un dormeur qui ne veut pas se réveiller. Je gratte encore. J'ose même frapper avec la pulpe d'un doigt. La porte s'ouvre.

Un gros visage embroussaillé apparaît. Heureusement que je n'en ai pas un comme ça. Je me ferais peur. Mais sur le coup, impossible de décider si c'est une gueule de chrétien ou de musulman. Je dois pousser plus loin mes investigations. Comme je ne peux pas lui dire que je suis un ami de Pat Banana et que je viens de sa part pour

l'inviter à faire du tourisme dans une rue déserte, je lui dis que je viens d'emménager et que je cherche des amis. Il me regarde d'un air incrédule.

« Vous habitez ici ? dit-il en se tordant le nez pour en extraire la substance.

— À côté... Mais je commence par ici. Ça m'a paru sympa. Les graffitis, les épaves, les carreaux cassés et les pneus cramés... ça m'a rappelé ma jeunesse.

— C'est qu'il y a plein de portes ici... Vous voulez pas en choisir une autre ? Je peux vous mettre sur une bonne piste si vous voulez...

— Non. Pas la peine. C'est vous que je viens voir ! »

Le type me regarde comme s'il était déjà mort, une expérience relationnelle que je ne souhaite à personne. Cette fois, il se gratte le cul... ou la crosse de son revolver.

« Je vous connais pas, fait-il. Qu'est-ce que vous me voulez ? Je suis déjà rééduqué. Et je pars plus en vacances. Maintenant, je me laisse aller. J'ai plus d'inspiration. »

Il continue de me regarder de la tête aux pieds. Il n'a peut-être pas d'amis. En tout cas, je connais son pire ennemi. Et je ne suis pas venu pour lui sauver la vie.

« Bon, dit-il enfin souriant. Si vous avez besoin d'amis, je peux pas vous dire non... Entre, mec ! »

Je ne me fais pas prier. Il y a des gens qui devraient loger dans un maximum de pièces pour éviter de tout mettre dans la seule que les services sociaux mettent à leur disposition. Il faut marcher sur des choses que je n'ose même pas regarder. Et ça sent déjà la mort. Même la fenêtre est fermée. Un jour de soleil. Il me conduit jusqu'à

une chaise qu'il débarrasse d'une paire de croquenots remplis de souvenirs. Je trouve à caser mes pieds sur des revues nettement pornos. Il n'a rien à boire mais si je veux, je peux fumer. Je mets la main dans la poche pour lui montrer que je m'y connais dans ce genre de commerce. Il recule et prend un air dégoûté. Il ne fume que du tabac. Il n'a jamais touché à autre chose. Mais il ne me vire pas. Il s'assoit lui aussi, jambes croisées, la tête en avant comme un fonctionnaire qui ne sait pas de quoi on va lui parler et si c'est dans ses compétences.

« Vous allez me trouver un peu con... commençai-je.

— Tu...

— Ouais... tu... tu vas me trouver complètement con, mais c'est ton nom sur la porte qui m'a poussé à y frapper...

— Tu t'appelles Charlot toi aussi ?

— Non ! Mais... ah je suis indiscret !

— Non. Non. Vas-y...

— Charlot... c'est Charlot quoi ?

— Ma mère m'appelle Eugène... Mais comme on dit : Eugène, ça me gêne.

— Tu veux dire que Charlot... c'est ton nom ? Je veux dire : celui de ton père...

— C'est à cause de ces cons de fonctionnaires français...

— Ah pour être cons, ils sont cons !

— Je te le fais pas dire.

— *Et c'est comment qu'ils sont cons dans ton cas ? »*

Je m'en sors plutôt bien. Le voilà qui me raconte pourquoi il s'appelle Charlot et pas Carlos.

« Carlos, supputai-je, c'est pas français.

— C'est espagnol. Ça veut dire Charles.

— Ah ! la ! la ! Vous aussi ! Des Charles en veux-tu en voilà ! Et des rois avec ça !

— Tu peux pas savoir.

— Mais c'est un prénom, Charles... Carlos...

— C'est un prénom aussi, mais des fois c'est un nom. Dis-toi que mon père s'appelait Carlos Carlos Carlos.

— Trois fois Carlos ? Tu charries !

— Non. Carlos, c'était le nom de son père. Et c'était aussi le nom de sa mère. Alors son père l'a appelé Carlos.

— Il avait envie de se marrer...

— Tu peux pas comprendre... Bref, quand mon père a changé de nom — que ça a coûté la peau du cul et des années à se la frotter — le fonctionnaire de l'État-Civil a traduit Carlos par Charlot. C'était du temps des Colonies. Alors tu parles !

— Ah je dis rien ! Je dis rien ! »

Je n'en pouvais plus de tout savoir. Je m'écriai :

« Alors t'es chrétien ? Un pur de dur ! Et Espagnol avec ça. On peut pas faire mieux. Ça en fait une bonne de circonstance atténuante ! »

Sur cette envolée lyrique, Charlot tient à mettre un bémol et il prend un air solennel pour ajouter :

« Chrétien, chrétien... Faut voir. »

Il me montre sa plus grosse veine. Elle palpite d'Histoire. Son doigt la presse un peu et la parcourt de long en large.

« Ya pas que du chrétien là-dedans... dit-il d'un air savant.

— Ah non ! » m'inquiétai-je soudain.

Pat Banana avait raison de se méfier. On a vite fait de se retrouver avec des circonstances aggravantes dans ce pays. J'attendais la suite des révélations de la veine en haletant.

« Là dedans, dit Charlot, t'as du juif, du gitan, du métèque, du berbère et peut-être bien que le sang germain n'y a plus cours...

— Tu déconnes ! »

Du juif, du gitan, du métèque... je veux bien... mais du berbère, ah le racisme des circonstances ! Je m'écrie ! Je m'étouffe ! Je tousse comme un tubard !

« Du berbère ! éternuai-je. Mais c'est arabe, ça ! »

Et voilà Charlot qui monte sur ses grands chevaux. Du berbère, arabe ? Non mais je vais pas bien ! Je cherche à provoquer une guerre avec des morts non collatéraux ?

« Faut pas confondre arabe et berbère, me dit-il comme si j'étais redevenu enfant. C'est pas pareil. Ah merde alors ! J'ai pas de sang arabe ! Ah ça non !

— T'es sûr, mec ?

— *Si je suis sûr ? Mais mon père en était sûr. Et mon grand-père. Et toutes les femmes de la lignée. Tu penses ! J'imagine même pas ! Ce serait... ce serait... »*

Mais là, mon Charlot ne trouve plus les mots. Il a tellement ouvert la fenêtre que j'ai peur qu'il en finisse avec la pureté de sa race. Il s'arrête juste au ras. Il gonfle une poitrine digne des meilleurs crus de la poésie castillane.

« Arabe ! Jamais ! » scande-t-il sans se lasser.

16

J'ai couru chez Pat Banana pour lui annoncer la nouvelle. Ça l'a vachement perturbé comme je m'y attendais.

« Pourtant, murmura-t-il, il a une gueule de musulman. Alors tu dis que c'est un chrétien...

— Ya pas de doute, Pat ! J'ai vérifié. Tu penses bien que je te mentirais pas !

— Et les Berbères, c'est pas des musulmans ?

— Ça compte pas ! J'ai vérifié aussi.

— J'ai un boulot à te confier, mec ! Et sans circonstances ! »

Je ne vous raconte pas la suite. Vous la connaissez.

17

Ah ! Attends, mec. J'ai pas dit que j'avais pas un frère jumeau, mais que Roger Russel il était à un exemplaire unique. Ce que vous venez de lire, c'est pas moi qui l'ai écrit. N'allez pas vous imaginer que je suis un tueur, moi, baron Patrice de la Rubanière, pas toujours clair mais jamais obscur. J'étais dans la cave. J'avais donc trouvé la trappe. Et le bon tapis. Mais pas moyen de replacer ce tapis sur la trappe. Elle était donc visible. Quiconque entrerait dans le salon, et ça devait arriver tôt ou tard, ne pourrait pas s'empêcher de regarder de ce côté, vu que je n'étais plus là pour le dire. Vous parlez ! Une peau de zèbre avec la tête gueule grande ouverte alors que d'habitude elle était fermée. Mais je n'avais pas réussi à remettre les mâchoires comme elles étaient avant que je m'en mêle (m'emmêle). Et puis comment voulez-vous replanquer la trappe dessous une fois qu'elle est refermée —la trappe, pas la gueule ? Justement j'étais dessous en train d'y réfléchir avec quoi, quel outil que je n'imaginais même pas pourrait me servir, sans la possibilité d'ouvrir la trappe sans la refermer, de glisser la peau du zèbre dessus, même s'il avait maintenant la gueule ouverte... debout tout raide sur une marche et dans le noir pour m'empêcher de voir combien y en avait et si j'avais les moyens de compter sur un sol compatible avec ma présence dessus, immobile ou en marche j'avais pas encore décidé. Gloria avait-elle pensé à ces complications ? À quel moment elle me raconterait la suite ? Sans doute une fois la nuit tombée. Ya rien comme une nuit tombée pour renouer avec la réalité et ses conditions d'existence. Mais s'ils

l'embarquaient... ? Ce Carlos avait changé le cours de notre tranquille histoire, parce que même si Roger n'était plus là pour s'expliquer avec le commissaire Panglas, on n'était pas vraiment dérangé, Gloria et moi. On n'avait rien à faire et on ne faisait rien. Le lieutenant Arto entretenait ses problèmes topiques dans la piscine, la Cagnasse lui tenait compagnie si la nuit était tombée, Gloria s'assoupissait dans le canapé en peau de zébu et le commissaire... ah ouais ? Qu'est-ce qu'il glandait le commissaire Panglas pendant que je ne dormais pas à cause de la douleur provoquée par les menottes que c'étaient pas des prévues pour le bondage ? Je n'en sais rien ce qu'il faisait. Si ça se fait, il n'était pas là. Il passait la nuit dans ses pénates, qu'il devait en avoir de confortables vu combien c'est payé un mandarin, surtout que celui-là était dans les grands papiers de la Presse populaire. Mais cette nuit-là, que j'étais dans la cave en train d'attendre voir ce que Gloria avait dans le crâne me concernant, allait sans doute être différente, question évènements, surtout si le zèbre attirait l'attention de Panglas ou de sa secrétaire à poils roux.

J'entrepris de descendre l'escalier sans le voir. Et pourtant je regardais en bas. À chaque marche, me tenant d'une seule main comme vous pouvez vous l'imaginer, et comme j'avais deux pieds, l'autre tâtait les environs à la recherche du sol. J'en ai passé du temps à m'angoisser ! J'avais vu des escaliers qui s'arrêtaient à des mètres au-dessus du sol et le héros ne cherchait pas à comprendre comme moi et au lieu de tergiverser il sautait, certain que le scénariste avait prévu qu'il ne se pèterait pas quelque chose. Mais rien n'était écrit concernant mon avenir proche. Et je tâtais ce vide improbable, me convainquant petit à petit que c'était un vrai vide et que j'allais en éprouver les limites aux dépens de mes os.

« Qu'est-ce qu'il a ce zèbre à me regarder de traviole ? grogna Kol Panglas.

— Il vous regarde pas, patron. Il a la gueule ouverte et...

— Fermez-la, Cagnasse ! Si je vous dis qu'il me regarde c'est que j'ai pas envie d'être regardé ! Je m'en fous de sa gueule ouverte et de ce qu'il y a dedans.

— Pourtant, elle était pas ouverte tout à l'heure...

— Aussi vrai qu'un zèbre naturalisé en tapis n'a pas les moyens d'ouvrir sa gueule... Allez voir ça de plus près, Cagnasse, des fois que les services d'écoute aient prévu que ça s'ouvre... »

J'entendis la Cagnasse traverser le persan sans s'y prendre les pieds. Initiant un élan motivé par la curiosité, elle se ralentissait maintenant, comme si, approchant du zèbre, elle réfléchissait parce que le dallage en grès d'Artois ne présentait pas des joints réguliers et que certains des angles n'étaient pas aussi droits qu'ils auraient dû l'être selon sa connaissance de la géométrie répétitive. La tête du zèbre ne l'intéressait plus, ni même sa gueule qui exhibait une rangée de ratiches incompatibles avec ce qu'on attend du baiser sinon amoureux du moins libidineux. J'entendis (à peu près) :

« Patron !

— Ne vous laissez pas impressionner par cette apparence d'agressivité, Cagnasse ! Vous pouvez lui fermer sa gueule et lui tordre le cou dans l'autre sens et...

— Le cou il l'a déjà tordu...

— Je vous ai dit : dans l'autre sens. Autrement dit : détordez-le ! »

Le jour où vous rencontrerez un flic intelligent et en bonne santé mentale, faites-moi signe : je prends en charge les frais d'empaillage. Mais le talon de la Cagnasse, doté du bois de sa sandale orientale, tapotait le dallage dans les environs du zèbre. Cette histoire de géométrie que ne colle pas avec ce qu'elle savait

des triangles semblables la turlupinait au point que le commissaire se demandait s'il était bien secondé comme c'était prévu dans l'organisation interne de sa division. Je n'avais plus le temps d'angoisser. J'ai sauté dans le vide. J'étais tellement motivé par la trouille que je ne me suis pas retenu et j'ai reçu la réponse du sol que je ne voyais pas. Avec une cheville gonflée et une main hors d'usage, ma cavale ne se présentait pas sous le meilleur jour (ou nuit si ça devait s'y passer). Mais, encore en âge de mettre en pratique les enseignements du mercenariat, j'ai roulé sur l'épaule sans rien casser d'autre, ni à l'intérieur ni surtout à l'extérieur que ça aurait fait un boucan de tous les diables, des bouteilles qui se fracassent, si jamais c'était des bouteilles ce qui sentait nettement le pinard. Le jour se fit sans attendre que j'y pense :

« Patron !

— Quoa tencore !

— Ça s'ouvre et vous savez quoi... ?

— Vous l'avez zouvert...

— Ya un escalier que je sais pas si on dit de meunier quand ça monte pas au grenier... M'est avis qu'il s'est planqué là-dedans...

— Avec un peu de chance, vous y trouverez Roger Russel... Et le chauffeur de la Rolls. Est-ce qu'on a de la chance ? »

Mais ce ne sont pas les pieds de la Cagnasse qui se sont mis à gravir à l'envers les marches branlantes de l'escalier maintenant illuminé de toute la lumière que le commissaire répandait, exhaussant une lampe à grand abat-jour dont la circonférence rutilait de petites fanfreluches dorées. Y avait des bouteilles partout sur les murs, le cul en l'air et couvertes d'une poussière que moi j'en avais pas dessus, preuve que j'étais pas là depuis longtemps. Les palmes se posèrent sur la terre battue qui sentait ses locomotives.

« Arrose-moi, merde ! Je t'ai dit de m'arroser, pas de m'encourager à continuer !

— Faudrait peut-être ouvrir le robinet... (*voix de Gloria*)

— J'y vais ! J'y vais ! Ah çui-là avec ses problos de flotte !

— En parlant de flotte, Arto, vous penserez à remonter deux ou trois flacons... Je sais que Russel est un artiste en matière d'œnologie... »

L'autre problo, c'était ce M1911. Une pièce de collection peut-être, mais le lieutenant Arto n'était pas homme à négliger l'entretien de ses outils de travail. J'étais cuit. Et recuit. Gloria n'avait pas prévu que j'aurais un problo avec une peau de zèbre. On n'avait même plus le temps (ou autre chose) de penser à y penser si jamais l'occasion se présentait de nouveau, que c'est pas rare que ça recommence les mêmes choses avec les mêmes personnes dans notre métier qui ne fait peur qu'une fois qu'on ne peut plus faire autrement.

« Sortez de là, baron, ou je tire jusqu'à plus soif ! hurla le lieutenant de plongée.

— Oh ! Oh ! Arto ! Veillez à ne rien endommager. Ça complique toujours inutilement les rapports, ces bris de verre.

— Il en restera toujours quelques-unes !

— Difficile à dire... vu d'ici... Et vous, vous y voyez bien ?

— Je vois que s'il est là, il ne peut pas y être...

— Vous avez bien regardé ?

— Pas une trace dans la poussière... Est-ce qu'il saignait... ?

— Personne ne lui a tiré dessus, voyons ! Et puis je connais le baron. C'est une personne pacifique. »

Encore heureux !

18

« Il va tout me dégueulasser mes tapis, ce crétin !

— Ah ! Non, madame Russel. Ne critiquez pas l'autorité en ces termes. Le lieutenant Arto est un élément essentiel des rouages que j'ai conçus pour mettre fin aux crimes de Roger Russel...

— Si c'est Roger Russel... susurra Carlos qui devait être gentiment assis quelque part en train de profiter de l'existence un verre à la main mais rien autour de la bite.

— Oh ! Vous, fermez-la ! »

Elle le voussoyait maintenant. Qu'est-ce qu'elle avait balancé dans les filets du commissaire ? Son enfance avec Carlos. Cette maison qui avait été celle du père de Carlos avant de devenir la propriété de Roger. Et moi qui n'avais même pas eu le temps de mettre à l'œuvre ma connaissance toute fraîche de la taille des rosiers et de la perpétuation de leur espèce...

« J'y retourne, dit Arto. Je me suis vachement desséché... Avec toute cette poussière. J'emporte un flacon si vous le permettez, patron...

— N'y mettez pas de l'eau de votre piscine...

— Ça risque pas ! »

Panglas attendait patiemment (ou impatiemment) que la Cagnasse débouche une bouteille. Elle ânonnait comme si elle n'y arrivait pas et lui se contentait de la regarder bander ses muscles de gonzesse entraînée pour d'autres exercices du savoir. J'entendis la peau du zèbre glisser au-dessus, comme si Gloria s'employait à la remettre en place.

« Il s'en est fallu de peu que je mette la main dessus, grommelait Panglas sans cesser de reluquer les torsions que l'effort imposait aux maigres bras de la Cagnasse. Si ce connard de baron n'était pas intervenu...

— Ça ne m'étonne pas de lui, crissa le Carlos. Une famille pourrie que je vous dis pas. Hein, Gloria ? Tu te souviens... ?

— Pas de tout, non.

— Il faudra bien, précise Panglas en même temps que le bouchon.

— J'y suis arrivée ! »

Le vin glouglota un moment. Un silence d'église suivit. Ils n'avaient pas trinqué. Ils ne buvaient pas en l'honneur de quoi que ce soit. Je me demandais si Gloria avait accepté un verre. Elle préférait le Chivas. Sans rien dedans que ses illusions de jeune, voire de petite fille. Je ne savais rien d'elle. Ni de ce qu'elle savait et que Panglas commençait à arpenter en joyeux randonneur des mystères criminels qui alimentent l'imagination populaire comme si les guerres ne suffisaient pas à expliquer à quel point on est ou est devenu con.

« Ainsi, continua Panglas (je dis continuer parce que des bruits derrière les parois de la cave venaient de couvrir ses paroles d'un mystérieux et troublant chuchotement ; je n'étais pas seul et je vous abandonne dès lors dans les territoires toujours peuplés de

mensonges et d'erreurs de votre imagination en péril) —ainsi (continue-je), le père Carlos n'a pas payé sa dette.

— Il est mort avant, en effet, bava le fiston qui décréta en même temps que la fumée l'empêchait d'apprécier le vin que Roger Russel avait couvert de poussière, le temps n'y étant pour rien, allez, je le connaissais, hein Gloria ? Toujours à fausser des apparences déjà peu conformes à la réalité.

— Mort de sa belle mort, dit-on. On s'endort sans penser que le jour ne se lèvera peut-être pas, et il se lève pour révéler à l'administration pénitentiaire que vous êtes mort. Cela arrive tous les jours. J'ai lu un tas de rapports sur le sujet et particulièrement celui qui relate les faits inhérents à la mort de monsieur Carlos Carlos Carlos, fils de maman Carlos et de papa Carlos, ce qui explique le Carlos Carlos, le premier relevant peut-être d'une fantaisie ou d'une blague, qui sait ? J'ai connu un Sèze qui, après avoir donné six filles à son épouse, eut enfin un fils qu'il appela Louis. Et sur le même palier, un Catorze rêvait lui aussi d'un fils, qu'il n'eut pas. Ah ! Là ! Là ! Les filles Sèze et Catorze. Elles en ont fait, des heureux... ! »

On s'éloignait du sujet de ce roman pas conçu pour englober la totalité des réalités portées par les épaules fourbues de ses personnages. Sans parler de leurs échine. J'étais coincé dans une autre réalité : celle que m'imposait l'obscurité totale de cette maudite cave sans issue. Si j'avais eu le temps d'apercevoir son contenu poussiéreux, tandis que le plongeur se desséchait à la vitesse de son impatience et de sa peur d'en crever, je ne savais rien des murs, de leurs extérieurs, s'ils en avaient un, il fallait supposer que oui, car Gloria avait bien prévu que je me sorte d'ici sans repasser par le salon. Vous dire comment Arto ne m'a pas distingué de la poussière et des alignements et étages de bouteilles n'est pas dans mes compétences de cavaleur stoppé net dans sa trajectoire et même avant de comprendre en quoi elle

consistait. Les murs se taisaient, alors qu'il m'avait semblé les entendre, aussi je m'efforçais de respirer comme si je n'allais pas mourir de poussière et d'angoisse.

« Nous avons le témoignage, monsieur Carlos, de celui qui est censé être votre assassin, bien qu'il ne vous ait pas assassiné...

— ...et qu'il n'a pas non plus trucidé Roger Russel selon votre hypothèse. Cependant, je n'ai pas eu la berlue et l'ADN échantillonné par la Justice espagnole...

— Nada ! Nada ! Votre agresseur a agi sur contrat. Avec un commanditaire que nous n'avons pas encore identifié...

— Pat Banana ! s'exclama la Cagnasse. Parlez d'un pseudo ! Et ce connard de Rubanière prétend toujours que c'en est pas un et qu'on n'a pas bien cherché comme il faut. Comme s'il savait ce qu'il faut, hein patron ?

— C'est donc bien Rubanière qui a tué Roger Russel pensant me tuer moi !

— Deux ans ont passé, mon cher monsieur Carlos, et nous le retrouvons ici même dans la maison de votre père qui fut, ne négligeons pas ce fait avéré par la Justice et par moi-même, un péd... »

Il fallait que je retrouve ce maudit escalier. Pour me rapprocher au maximum de cette conversation riche d'enseignements (pour vous). C'est-à-dire l'oreille collée au dessous de la trappe, en tenant compte que la peau de zèbre le surmontait, ce qui en atténuait le volume. Mais je n'avais rien d'autre à coller. Et je n'ai qu'une oreille de chaque côté, ce qui interdit l'effet stéréo toujours utile en audition comme en vision. C'est d'ailleurs tout ce que je sais de la stéréo alors si vous le voulez bien on va en rester là.

« ...ophile, continua Panglas.

— On peut en parler librement maintenant, monsieur le commissaire, mais si vous saviez ce que j'en ai souffert à l'époque du procès... !

— On en a surtout souffert avant le procès, » dit Gloria d'une voix si ferme que j'en ressentis tout le contenu comme si je l'avais vécu moi-même alors qu'à la même époque je ne considérais pas que mes introductions dactyles constituaient un viol.

Comme les temps changent ! Et comme la morale amenuise les possibilités d'imagination au fur et à mesure que le Droit l'emploie à sa propre mesure élémentaire.

« Il nous faut impérativement remettre la main sur le baron ! » grogna Panglas en enfumant le salon, ce qui provoqua une crise de toux générale.

Mon oreille ne s'en trouva pas bien. Et dans mon dos, les murs se remirent, d'abord discrètement, à... comment dirais-je... je le dis : parler !

19

J'aurais pu en savoir plus si le mur avait été un mur. Je veux dire qu'à travers la portière de la trappe, et malgré l'épaisseur du zèbre (il avait pris une importance que je ne mesure que maintenant), la conversation était riche en informations, mais je ne parvenais pas à en tirer la leçon, je me sentais comme qui dirait le dindon de la farce, car : (soyons clair) pourquoi est-ce que je me planquais, qu'en plus je me préparais à cavalier je ne savais même pas dans quelle condition, et tout ça parce que Gloria l'avait décidé : « Planque-toi dans la cave à vin, le zèbre te protégera ! » Tu parles ! Après tout, je n'avais rien à me reprocher et ce qu'on était en droit de me reprocher était payé et je savais ce que ça m'avait coûté ! Je m'amène chez Roger pour tailler ses rosiers, ignorant qu'il m'avait invité, ou convoqué, pour me livrer à cette occupation sans risque de blâme ni de sentence, et qui c'est qui complique tout alors que j'avais atteint un point de tranquillité relative si c'était pas cette Gloria qui, tenez-vous bien si vous n'avez pas encore compris, connaissait la maison avant que Roger y mette les pieds et tout le reste, sauf peut-être ce qu'il possède de plus précieux mais ça : j'ai rien sous la main pour en parler. Vous savez quoi ? Il me suffisait de remonter l'escalier (je finirais bien par le retrouver en rasant les murs, attentif à ne rien briser mais sachant qu'inévitablement je me couvrirais de poussière), d'ouvrir la trappe en faisant attention de ne pas me prendre le zèbre sur la gueule et de me présenter les mains en l'air tout en braillant le premier paragraphe de ma défense :

« Pourquoi avez-vous filé sans dire au revoir, baron ?

— Il avait soif...

— On dirait pas qu'il a bu...

— Pourquoi dites-vous ça... ?

— Il claque de la langue...

— C'est à cause de la poussière...

— Vous avez la clé... ? »

Je ne l'avais pas, mais je n'étais pas homme à dénoncer une femme qui avait voulu me pousser dans le vide, et je vous prie de croire qu'une cave, même à vin, c'est pire que le néant qu'on s'imagine quand on n'a rien d'autre à faire. Elle était assise dans le canapé (oui en cuir de zébu, je ne le dirai jamais assez) et sirotait un ballon de Chivas qui avait déjà sacrément coloré ses joues et le bout de son nez. Elle ne me regardait pas, bien que ses yeux fussent pointés dans ma direction, dit :

« Il va me dégueulasser les tapis ! Ça fera la deuxième fois que ça arrive aujourd'hui, un con qui n'a rien d'autre à faire que de dégueulasser... hic... mes tapis...

— Vous lui avez donné la clé, avouez-le, madame Russel... Vous saviez que ce modèle de menottes s'ouvre et se ferme avec une clé universelle.

— Je ne vois pas pourquoi je le saurais... »

De profil, elle avait l'air déçue. Je l'avais déçue. Elle avait prévu quelque chose pour moi et j'avais changé d'avis. L'endroit ni le moment n'était bien choisi pour en discuter. On en aurait parlé si j'étais resté dans la cave à poireauter dans les ténèbres, mais

j'avais eu cette idée panique de remonter du trou comme un mineur de fond, couvert de la poussière des profondeurs mais sans loupote pour me guider vers la sortie. Panglas menotta mon poignet, après avoir jugé que celui qui avait été menotté ne pouvait plus l'être pour cause d'axonotmésis, bavure ou aléas le sujet ne serait sans doute pas évoqué devant le juge. Au fait :

« Pourquoi que je suis arrêté.... Heu... comme si que j'avais...

— Vous faites bien de dire que vous êtes « arrêté », baron, car vous n'êtes pas détenu. Je vous arrête et tout ce que vous trouvez à me répondre c'est d'aller vous planquer dans cette cave alors que le lieutenant Arto ne vous y a pas déniché ! Nom de Dieu, baron ! Cessez de cavalier au moindre signe féminin ! Que vous a-t-elle promis ? Vous qui n'en savez rien, je le sais ! Mais ne sait-elle pas où est Roger Russel en ce moment ? Et qui est ce ou cette complice qui l'a suivi à bord de la Rolls ? Hein, baron, que vous n'en savez rien... ? »

Je secouai ma tronche dans le sens négatif. C'était vrai que je ne savais rien.

« Et pourtant, continua Panglas que rien ne semblait pouvoir arrêter, vous vous êtes échappé, avec la complicité de madame... Et puis tout bien réfléchi vous êtes revenu car, n'est-ce pas, vous n'avez rien à vous reprocher...

— Comme si j'étais assez con pour ne pas l'avoir distingué des bouteilles... fit la voix du lieutenant Arto qui, malgré de l'eau dans les conduits auditifs, entendait parfaitement notre conversation.

— Il est équipé d'un dispositif miniaturisé connecté à l'IA de la division, précisa la Cagnasse qui ne buvait plus mais avait entrepris d'achever un gros mégot plus salivaire que cubain, car le commissaire salivait beaucoup, surtout quand il avait envie.

— Ne dévoilez pas nos secrets stratégiques, Cagnasse !

— C'est pas ma faute, patron ! La Chose était incluse dans l'offre chez Marathon...

— Ah ! Bon... Je croyais... »

Panglas se gratta la gorge longuement, presque minutieusement avant de continuer. Son cigare flamboyait à la limite de ses lèvres, la salive grésillant comme une sauterelle thaïlandaise. Ses yeux pétillaient aussi, mais dans le bleu qui les rendait infinis comme un horizon qu'on sait qu'on n'y arrivera pas si on n'a pas le plan et le compas.

« Certes le baron n'a rien à se reprocher, hormis le fait qu'il a tenté de se soustraire à ma volonté. Mais la Justice se montrera sans doute clément, vu le niveau intellectuel du personnage... Par contre (*se tournant d'un bloc vers Gloria*) vous ! Madame Russel... Vous avez participé à l'évasion d'un délinquant qui certes n'en est pas un mais peu s'en faut (si, si, monsieur le baron !) et surtout c'est vous qui avez fourni l'instrument de cette prétendue cavale...

— *Comme si j'étais assez con pour ne pas l'avoir distingué des bouteilles...*

— Donnez-moi la clé, madame Russel...

— C'est Carlos qui l'a. »

Carlos se redressa tout droit comme s'il se trouvait inopinément en présence qu'un supérieur surgit du néant. Son visage, inévitablement, se décomposa (au sens figuré). Il porta le verre à ses lèvres, le vida cul sec et le posa sans fracas sur la table basse qui se trouvait à ses pieds comme un petit animal soumis à ses caprices d'enfant qui n'a pas grandi comme les autres.

« La clé de quoi... ? finit-il par dire aussi clairement que l'état de ses nerfs le lui permettait.

— Vous le savez bien, Carlos... fit Gloria le plus négligemment possible.

— Vous avez la clé, oui ou merde ! » rugit le commissaire.

Il cracha le mégot en plein dans un cendrier, ce que ne manqua pas d'apprécier Gloria. Je ne lui connaissais pas cette obsession de la propreté. Je ne l'avais jamais vue manier le balai ni la serpillère. Mais elle tenait maintenant à montrer qu'elle attachait une importance démesurée aux tapis qui jonchaient le sol comme des feuilles d'automne qu'on aurait oublié de ramasser à la pelle ou autrement. Fallait-il explorer ces dessous ? Il y avait bien une cave à vin sous un zèbre réduit à son cuir et à sa tête. Ces yeux et cette dentition occupaient mon champ de vision. Je ne savais vraiment plus où j'habitais. Et pourtant, j'étais le seul de cette compagnie à ne pas avoir participé à la dégustation du Médoc dont les effluves allaient de bouche en bouche sans sortir par la fenêtre.

« La clé ! répéta la commissaire.

— Il n'y a pas de clé, dit Carlos en souriant le plus bêtement possible. Le baron l'a inventé ! »

Gloria éclata de rire. Elle tentait, vainement d'ailleurs, de capter mon regard, mais je ne voyais que les yeux de verre et les dents jaunies de ce pauvre zèbre qui n'avait pas demandé à finir son existence en tapis de cave à vin. Le commissaire se tourna, sur ses talons, vers moi, me contraignant à pivoter moi aussi dans son sens, car il me tenait par les menottes :

« Vous avez inventé cette clé, baron... ?

— Pour les besoins du récit, monsieur le commissaire... Gloria... madame Russel n'y est pour rien.

— Et avec une clé... comment dirais-je... ? narrative... vous êtes parvenu à ouvrir les menottes dont je puis assurer qu'elles n'ont rien de romanesques parce qu'elles m'appartiennent et que je ne suis pas un de vos personnages. Je ne crois pas un mot de votre histoire, baron ! Bien que vous n'ayez rien inventé. Car tout ceci est la réalité, n'est-ce pas, Cagnasse, que c'est vrai... ?

— Oh ! Voui, patron ! Tout ce qu'il y a de vrai ! Même que j'y étais !

— Et cependant vous ignorez où se trouve cette clé en ce moment... ?

— Vous n'allez pas m'accuser de... Oh ! Patron ! »

La Cagnasse tendit son verre. Gloria le remplit aussitôt à moitié de Chivas, l'autre moitié étant du ressort de Carlos qui détenait le flacon de Médoc. Il s'empessa d'officier conformément au rôle qui lui était destiné. Cagnasse avala sans délai ce breuvage improbable. Elle aimait le mélange des genres et en ce moment, dit-elle, elle était gâtée. Elle avait même l'impression d'être devenue folle avant l'âge. Heureusement, le commissaire pensait aussi à son lieutenant et, dans la position et l'allure du soldat allemand des tranchées, balança une bouteille dont on entendit en suivant le plouf poétique puis l'explosion de joie. Gloria se rapprocha de moi, profitant de l'éloignement de Panglas qui avait dû prendre son élan. Je n'étais pas attaché au tuyau. Les menottes pendaient à mon poignet valide, l'autre m'arrachant une incessante douleur. Je tenais sur un pied, à cause que l'autre continuait de gonfler dans la douleur.

« Profite que tout le monde est saoul pour te tirer, Patrice !

— Pour aller où ?

— Je fais semblant de boire... J'ai l'esprit parfaitement clair... Tu me prends pour qui ?

— Tu ne réponds pas à ma question, Gloria ! »

J'avais crié. Le commissaire reprenait son équilibre là où le lancer de la bouteille l'avait laissé. Entre la fenêtre et une tortue des Galapagos.

« De quelle question s'agit-il ? feula-t-il sans cesser de se rapprocher de moi et même de nous car Gloria me tenait par le cou.

— Il me pose toujours des questions, gloussa Gloria. Je ne sais jamais quoi y répondre. C'était quoi, la question, cher Patrice... ?

— Vous commencez à me courir tous les deux ! »

Panglas avait barri. Mais il reconnut à temps qu'il avait besoin de se poser quelque part afin de ne pas se retrouver le nez par terre. La tortue ne broncha pas sous ses fesses. Elle ne sortit pas non plus. Ce n'était pas une tortue curieuse, ni inquiète. Cagnasse, par contre, rampait vers la sortie. Son système d'écoute offert par la maison Marathon avait cessé de fonctionner. Le lieutenant Arto s'était-il noyé dans la piscine ? Avec un tuba pour appareil respiratoire, ce n'était pas impossible. Elle passa sous le rideau, éparpillant une ribambelle de moustiques et autres insectes en tous genres. On l'entendit appeler son amant de cousin ou son cousin d'amant, elle ne savait plus dans quel sens il la prenait quand le désir s'emparait de son intelligence.

« Voyez-vous, bredouilla comme il pouvait et il pouvait peu en ce moment le commissaire Kol Panglas, je ne vous en veux pas, baron de mes fesses ! Mais je vous tiens et je ne vous lâcherai pas. Pouvez-vous menotter la madame avec l'autre bout des menottes,

s'il vous plaît ? Après l'avoir passé derrière le tuyau. Comme ça je vous tiendrai tous les deux... »

Il vida ce qui lui parut être un verre et adopta une position plus conforme à ce qu'on attend de quelqu'un qui vous explique quelque chose :

« Vous parlerez ! Je ne serai pas venu pour rien. En mission officieuse et même secrète voire clandestine... Qualifiez-la comme vous l'entendez, vous ne comprendrez jamais ma haine de Roger Russel... Rog Ru pour les amis... Gor Ur pour la légende... Le GORille URinant !

— De quoi qui parle... ? fit Gloria.

— Il est beurré. Il ne parle plus, il écrit.

— Filons, mon amour !

— Mon amour ? »

20

Qu'est-ce qu'on y peut ? On a un travail tranquille, sûr et relativement bien payé. On est même assuré de ne jamais le perdre, sauf grosse connerie. Tout le monde sait que je ne suis pas du genre à donner des raisons à l'État de me virer sans tambour ni trompette. C'est surtout Mimine qui en est sûre. Elle le sait depuis le début. C'est même pour ça qu'elle a accepté de m'épouser. Et ça fait plus de vingt ans que ça dure. On a même le fils aîné majeur et la cadette le suit de près. Non, décidément, je ne suis pas du genre à cracher dans les mains qui me nourrissent.

Tout a commencé par ce doigt. Enfin, un doigt, parce que comme vous le savez maintenant, celui-ci n'a rien à voir avec celui qu'on m'avait confié. J'ai même pris la précaution, en effectuant l'échange, de ne pas me gourer de doigt : c'était bien un index de la main gauche. Il me semblait parfaitement semblable à l'original. Excepté l'empreinte, bien sûr. J'imagine le mal que j'aurais occasionné s'il avait été destiné à être recousu à sa main. Il paraît que le rejet peut entraîner la mort. Je n'aurais pas aimé être responsable de la mort de quelqu'un. Rien que cette idée me rend fou de désespoir.

Mais ce doigt appartenait à un mort. Ou avait appartenu à un vivant qui était mort depuis. Ah il faut que je vous raconte tout depuis le début, parce qu'au début, je n'étais pas là. Heureusement d'ailleurs, car je n'aurais pas supporté le spectacle de ces cadavres en morceaux éparpillés sur le sol de la Cave à Carlos.

Il faut que je vous explique que la Cave à Carlos est l'endroit préféré de nos petits et moyens bourgeois. Je ne sais pas exactement ce qu'ils y font,

ni ce qu'ils y trouvent, mais j'imagine que ce n'est pas le meilleur endroit pour se cultiver. Moi, je n'ai pas les moyens. Et même si je les avais, en admettant que Mimine ne soit pas en congé sans solde, ce n'est pas l'endroit que je choisirais pour m'amuser une bonne fois par semaine. Vous savez ce que c'est : au lieu de goûter tranquillement, et même abusivement, à nos bons vins de pays, ce qui est une manière noble de se cultiver, on y consomme de la drogue et on s'y livre à la débauche. Le contraire d'une église. Et c'est Carlos qui officie.

Vous ne connaissez pas Carlos. Il est connu de nos services et c'est sans doute pour ça qu'il est protégé par notre bourgeoisie sans laquelle, il faut bien le reconnaître, on redevient pauvre comme avant. Mais s'il est bel et bien sous la protection de l'État, il ne l'est pas de ses concurrents, si on peut appeler ça comme ça. Il y avait déjà eu deux fusillades devant la Cave. Et un demi-mort qui n'était pas connu de nos services tellement il était d'ailleurs. Carlos n'inspirait pas que la jalousie, comme vous voyez. Et il était menacé par des types qui éprouvaient pour lui une passion bien plus dangereuse que le ressentiment qu'on peut éprouver à l'égard de quelqu'un qui vous trompe. Je sais de quoi je parle.

À la troisième, les ennemis de Carlos ont renoncé à lui tirer dessus à la sortie de la Cave. Ils ont imaginé un processus moins ciblé. La bombe a explosé en plein au milieu de la classe moyenne en fête. Le carnage a éclaboussé les murs et notre réputation de gardiens de l'ordre même en temps de guerre. Par chance, j'étais en vacances avec Mimine quand c'est arrivé. Je précise « avec Mimine » parce que des fois c'est Marie-Sophie que j'amène dans mes bagages. Il faut alors que la belle-mère soit malade ou en crise, ce qui n'arrive pas souvent, hélas. Mais ça arrive. Et alors Marie-Sophie et moi on regrette de ne pas s'être épousés. Bien sûr, ça ne dure pas. Ce sont juste deux jours de rêve. J'en profite pour me ravitailler en vins de pays, parce qu'à raison de trois bouteilles par jour, le roulement de stock exige une gestion sans défaut. Il m'est même arrivé de partir tout seul, la belle-mère étant malade ou en crise et Marie-Sophie indisponible. Je n'ai jamais manqué un rendez-vous et ma cave est la mieux gérée de la ville.

Bref, un samedi soir, Braoum ! la Cave à Carlos vole en éclat. Et deux cents cadavres traversent les murs en y laissant la vie et l'existence. J'apprends ça le dimanche soir en garant la bagnole dans la rue. C'est Martini, un brigadier qui ne boit pas, qui semble m'attendre sur le trottoir. Il est en civil.

« Qu'est-ce que tu fous là ? grognai-je à travers la vitre.

— Carlos est au Paradis, » me dit-il en soulevant sa moustache de chaque côté.

Mimine en profite pour monter les bagages. Ce sera ça de moins à faire. Et Martini et moi on file sur le boulevard avant que ça ferme. En route (c'est à deux pas), il m'apprend ce que vous savez déjà. Je pousse la porte grinçante de Chez Papy en exprimant mon opinion sur le Paradis ou l'Enfer, je ne me souviens plus. Mais j'étais en train de parler quand Salège, qui est aussi brigadier, a commandé une tournée de sa grosse voix qui fait peur aux enfants de la rue. On était donc quatre, en comptant Harvey. On n'en revenait pas. Enfin, seul Martini en revenait parce qu'il était de service quand c'est arrivé. On s'attend à tout un samedi soir, mais une explosion de bombe, c'est rare ici. Depuis, Dédé était en garde à vue dans les locaux de la préfecture, on ne savait pas très bien où parce que l'affaire était délicate à ce que disait le patron. Salège dormait quand l'explosion a éventré la façade de la Cave. Il était chez lui, parce qu'il habite la même rue que la Cave à Carlos. C'est comme ça qu'il a su. Il a été même au courant avant Martini qui est arrivé dix minutes plus tard avec le premier fourgon. Il était encore tout en sang, le pauvre, mais ça ne lui donnait pas soif. Il grignotait des cacahuètes pendant que Salège et moi on essayait une nouvelle mixture que Papy avait mise au point après l'explosion de la Cave. Je ne voyais pas le rapport, mais il y en avait un et on s'est saoulé.

C'est Salège qui nous a ramenés sur son vélo. Salège a des mollets qu'on dirait des bras de Schwarzenegger. C'est comme ça qu'il est entré dans la police. On lui a tout de suite confié un vélo.

Le lundi matin, à la première heure mais pas trop tôt quand même, j'arrive au poste sur mes deux jambes parce que je n'habite pas loin. À peine entré, le patron lui-même (le célèbre commissaire Kol Panglas) me remet une espèce de glacière sans m'expliquer ce qu'il y a dedans. D'après lui, ça ne me regarde pas. Je le crois. Je ne suis pas du genre à douter des capacités cérébrales de mes supérieurs et encore moins de leur moralité.

« Martini conduira, me dit-il.

— J'aurais préféré que ce soit Salège, tentai-je des fois que le patron ait oublié que Salège et moi on n'a qu'un point commun mais qu'il est fort.

— Martini fera l'affaire, » conclut le patron.

Il n'y a rien à discuter, comme d'habitude. Mais j'aurai soif avant d'arriver. Cent bornes. On a droit au panier-repas. Martini a déjà préparé les casse-dalle. Pour les faire passer, il a quand même pensé à une bonne bouteille. J'apprécie l'attention et on se met en route. J'étais alors loin de m'imaginer que je courais après les ennuis, confortablement installé à la place du mort. Martini tenait à respecter le Code de la route. On n'était pas arrivé. Et d'ailleurs, on n'est arrivé que le lendemain. Partis de chez nous à dix heures du matin, on arrivait à la même heure, à trois minutes près, à l'endroit exact qui était prévu par l'ordre de mission et, s'étonna notre correspondant, la glace n'avait pas fondu et le doigt était là et intact. Seulement, on expliquait mal notre retard. Et il a fallu l'expliquer. Comme Martini avait plutôt besoin de dire la vérité, c'est moi qui ai menti. On ne m'a pas cru. Mais enfin, la mission, qui s'achevait avec environ près de 24 heures de retard, était accomplie sans destruction de la preuve que constituait le doigt. On ne savait même pas, Martini et moi, qu'on transportait un doigt. Et on n'était pas censé le savoir. Seulement Martini n'a pas pu se retenir d'en parler, alors que j'avais parfaitement menti. Je savais bien que j'aurais mieux fait de venir avec Salège. On aurait eu du retard, certes, mais pas plus d'une heure ou deux. On se connaît, tandis qu'avec Martini, on est comme des étrangers.

21

Bon. Le moment est venu d'organiser ce récit, n'est-ce pas, madame le Substitut ? Voilà comment je m'y prendrais si j'étais libre de mes mouvements. La chose se passerait, sur le papier (merci de m'en fournir suffisamment et de ne pas oublier le stylo), en trois temps :

1) Comment j'ai menti à l'arrivée.

2) Ce qui s'est passé réellement.

3) La conclusion, et non la synthèse, des deux propositions ci-dessus.

1

(Je mets des guillemets parce que c'est un mensonge.)

« Voilà. Martini et moi (il ne me démentira pas) on est parti un peu après dix heures du matin, hier. Cent bornes, ça nous menait tranquillement, vu qu'on prenait la route pour des raisons budgétaires dont nous ne sommes pas responsables, vers midi. Juste à l'heure de laisser les sandwiches dans la bagnole pour profiter des bienfaits de la cafeteria qui jouxte le poste de V où nous allions remettre la glacière avec le doigt dedans, sauf*

qu'on ignorait que c'était un doigt et qu'on refusait de penser que notre patron (le célèbre commissaire Kol Panglas) faisait un petit présent à celui du poste de V. Un présent nécessitant de la fraîcheur. Il faut dire qu'on approchait de Noël et la glacière était d'un volume plutôt encombrant. On a même eu du mal à la rentrer dans la bagnole. Le patron (...) nous observait depuis la fenêtre du premier étage où se trouvent son bureau et ses petites habitudes extraconjugales. Mais on y est arrivé et il nous a fait un petit signe approbateur et encourageant. Puis, on a pris la route, Martini au volant et moi au goulot parce que j'avais hâte de goûter au contenu de la bouteille qu'il avait eu la prévenance de placer au milieu des sandwiches dans une autre glacière beaucoup plus petite que celle qui contenait le doigt alors qu'on aurait juré qu'il s'agissait d'autre chose de moins dégueulasse et même de pas mauvais du tout.*

Vous me direz : — comment avez-vous pu confondre ?

Je n'en sais rien, d'autant que c'est Martini qui a confondu. Et pourtant, il n'avait bu que de l'eau mélangée à un jus de fruit. Logiquement, c'était à moi de confondre. Je l'admets aussi. Pourtant, c'est bel et bien Martini qui a confondu. Et on a laissé la glacière contenant le doigt (ou dix douzaines d'huîtres) sur le parking où j'avais soulagé un besoin pressant.

— Pourquoi on avait sorti la glacière de la bagnole ?

C'est une bonne question. Il faudra demander à Martini, parce que c'est lui qui l'a sortie. Quand je suis revenu des waters, cette glacière faisant l'objet d'une mission n'était pas censée être oubliée sous un arbre où on avait l'intention de pique-niquer.

— A-t-on pique-niqué ?

Oui.

Ensuite, on est remonté dans la bagnole sans oublier la glacière du pique-nique parce qu'elle appartenait à Martini. Lequel a la réputation de ne jamais oublier ce qu'on lui doit. Seulement, la glacière contenant, selon notre opinion, des denrées utiles en temps de fête, ne lui appartenait pas. Donc, il l'a oubliée.

— Pourquoi ne me suis-je pas assuré qu'elle était sur la banquette arrière alors que c'était moi qui l'avais sortie de la bagnole avant d'aller pisser ?

Je répondrais à cette question par une autre question avant que vous me la posiez :

— Pourquoi avais-je sorti cette glacière ? Dans quel but ?

Mettez-vous à ma place. Il était impossible d'en soulever le couvercle à l'intérieur de la voiture, à cause du système de fermeture qui n'était pas bloqué par une formule secrète comme je m'en suis assuré. Je l'ai donc sortie de la bagnole et, avant d'aller pisser, je l'ai tirée sous l'arbre que Martini avait choisi pour casser tranquillement la croûte. On était à l'abri des curieux que deux policiers en uniforme se ravitaillant sur l'herbe peuvent toujours intriguer, surtout que j'avais l'intention de lever le coude. Je suis allé pisser.

On a bouffé, j'ai bu, j'ai même fini la bouteille qui m'a paru ingrate comme toutes les bouteilles, et on est remonté dans la bagnole sans que j'oublie la glacière de Martini, qui était vide (je le précise). Dans mon esprit, Martini avait pris soin de l'autre glacière avant de se mettre au volant.

— Aviez-vous ouvert la glacière contenant le doigt, me diriez-vous ?

Oui. Et il n'y avait pas d'huîtres dedans, ni foie gras, ni rien qui ait un rapport avec les fêtes de fin d'année.

— Y avait-il un doigt ?

C'était le plus étrange de l'affaire. C'est Martini qui s'est évanoui le premier. Pendant que je fouettais ses joues avec un torchon humide (il s'agissait en fait du bandage dans lequel le doigt était précieusement conservé), j'ai vu le doigt dans l'herbe et je me suis senti mal à mon tour.

— Comment Martini s'était-il coupé ce doigt ?

C'est la question que je me suis posée. Mais il avait tous ses doigts.

— Ne pouvait-il s'agir du mien ?

Je les ai comptés. Il y était tous. Et j'avais deux mains pour m'empêcher de crier. Étendu dans l'herbe grasse, Martini gémissait. J'ai tout remis dans la glacière, tout ce qu'il en avait sorti, le doigt y compris. Je me doutais maintenant qu'on nous avait confié un transport de doigt. Et que ce doigt était en relation avec l'explosion de la Cave à Carlos. Je suis allé pisser.

Quand je suis revenu, Martini était au volant, comme si rien ne s'était passé. On était d'accord là-dessus. Et on a quitté les lieux. »

2

Ici, commence le mensonge, car tout ce qui a été déclaré en (1) est rigoureusement exact. En fait, soucieux de chronologie, j'ai inversé le (1) et le (2), mais je vous sais assez perspicace pour avoir remis les choses dans l'ordre prévu au départ.

La question qui se posait maintenant, c'était le retard. Et où on avait passé la nuit. Car s'il était exact qu'on avait oublié la glacière sur le parking, rien ne nous interdisait d'arriver à l'heure prévue pour constater l'erreur et mettre tout en œuvre pour la réparer de concert avec le personnel du poste de V.*

Mais les choses ne se sont pas passées comme ça. C'eût été trop simple. Or, tout indiquait que ça allait se compliquer durablement. C'est d'ailleurs toujours comme ça qu'on perd un emploi pourtant garanti par le gouvernement.

Comme Martini n'utilisait pas le rétroviseur intérieur, celui qui se trouve au milieu du pare-brise, je l'ai tourné vers moi pour mesurer l'effet de la bouteille sur mes traits. Je me connais. Je change de gueule facilement. Et après, on me demande pourquoi. Mais je connais le remède. Une gymnastique faciale inspirée des pratiques ancestrales d'un temple

hindou. Et voilà que pivotant le miroir, je vois que la route reculait à toute vitesse dans la lunette arrière. Or, comme vous le savez, si Martini ne voyait pas le couvercle de la glacière contenant (on en était sûr maintenant et pour cause !) le doigt qu'on nous avait confié dans le cadre de l'enquête en cours, c'est qu'elle n'était pas sur la banquette, la glacière !

Je me retourne brusquement, faisant craquer une vertèbre, et c'est bien la route que je vois ! Je crois d'abord à une hallucination, ce qui est logique compte tenu de l'état de mon cerveau à cet instant. Et de ma bouche tombent ces mots :

« Marti ! Où est le doigt ? »

La tête de Martini à cet instant n'est rien à côté de celle qu'il a faite dix minutes plus tard quand on a constaté que la glacière avait disparu avec son doigt dedans. L'herbe portait les traces de notre séjour, mais la glacière n'y était plus. On a fait le tour de l'arbre. On a fouillé les buissons. Je suis retourné aux chiottes. Rien. Et personne pour nous renseigner. Ce n'était plus l'heure de bouffer et les gens filaient sur la route sans se soucier de nous. On était mal parti pour retourner d'où on venait ou aller où on nous attendait.

Cette stupeur nous a pris une bonne demi-heure. Martini pleurait dans la voiture. Il avait lui aussi une femme et des gosses. Je le comprenais. Mais que faire même si on se comprend ?

On n'avait pas le choix. Il fallait inventer quelque chose. Planquer la bagnole dans un endroit assez discret pour être repéré par les automobilistes, voilà qu'elle était mon idée.

« Et après ? pleurnicha Martini.

— Après ? » fis-je, n'en sachant rien.

On a fait comme je disais, en attendant de trouver autre chose de plus professionnel.

3

Vous n'allez pas me croire, mais on a eu de la chance. Un doigt dans une poubelle où Martini jetait le papier alu des casse-croûte et des œufs durs.

« Ah merde alors ! fis-je, interloqué par cette découverte aussi incroyable qu'inattendue.

— Je te le dis ! gloussait Martini. Comme je te vois. Mais va falloir que tu y mettes du tien, parce que j'y arriverai pas à le sortir de là. T'es quand même vachement plus insensible que moi, mec.

— Merci pour le compliment ! Montre-moi où... »

Le doigt dépassait à peine des épluchures et d'un tas d'autres ordures insanes. J'avais des doutes. Et je les exprimais. Pendant ce temps, Martini s'impatiait.

« Dépêche, merde ! À ce train, je te dis, on n'aura pas plus d'une heure de retard. On trouvera bien une explication cohérente. Une crevaison... »

Une crevaison qui allait causer près de 24 heures de retard. Et sans aucune explication cohérente ni surtout crédible. Il fallait trouver autre chose. Mais on n'en était pas encore là car, comme je disais, à ce moment-là on avait le doigt et une heure de retard sur l'horaire. Certes, ce n'était pas le bon doigt. Et en plus, c'était le doigt de quelqu'un qui méritait de s'adresser à la police pour expliquer sa présence dans une poubelle. Même Martini doutait :

« Et si c'était le doigt qu'on a perdu... ?

Il avait raison. On n'avait aucun moyen de savoir. Je n'arrivais même pas à regarder pour voir si c'était un index gauche, parce que si ce n'était pas un index et qu'en plus il était droit, on aurait du mal à expliquer notre méprise. J'en avais des sueurs froides qui mouillaient mon pantalon, une

situation que je n'avais jamais connue depuis que j'étais conscient de mes limites.

« Et la glacière ? fit Martini blanc comme un linge. On a plus la glacière. T'es conscient de ça, mec ? Ce doigt n'est plus rien sans la glacière qui va avec !

— Mais on a la tienne, de glacière, Marti ! Heureusement que tu penses à tout ! »

C'est comme ça qu'on a cru avoir résolu le problème. On a mis le doigt dans la glacière. Les glaçons en plastique avaient fondu, mais ils faisaient partie du mensonge.

« Yen aura toujours un qui se souciera de ce détail... gémit Martini.

— On lui fermera sa gueule, Marti ! »

C'est en prononçant cette parole que j'ai pris conscience de la gravité de la situation. Notre plan avait trois défauts :

1) Ce n'était pas le bon doigt, ou alors on avait du pot.

2) Ce n'était pas la bonne glacière.

3) Les glaçons avaient fondu et le doigt commençait à sentir.

Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. Martini conduisait de plus en plus mal. J'ai oublié de vous dire qu'on était de nouveau sur la route.

« Si on se faisait quand même une crevaisson ? me dit Marti.

— Tu charries ! Le doigt aura complètement pourri d'ici là !

— Ça le rendra méconnaissable... Surtout si c'est pas le bon.

— Qu'est-ce qu'il aurait foutu dans une poubelle si c'était pas le bon, hein ? »

J'étais de plus en plus cohérent, signe que les choses avaient définitivement mal tourné. On s'est regardé pour récupérer. L'aire de repos était déserte. Je suis allé pisser sans me faire violer par un sodomite. Quand je suis revenu, Martini avait vomi. Le doigt sentait. Je le sentais aussi. Mais vous savez ce que c'est quand on veut changer le cours des choses : on ne sent plus rien. On laisse l'imagination prendre la place de la raison. Comme ce n'est pas douloureux, on s'encourage à continuer. Bref, on s'est endormi.

22

Et vous croyez que Marti, qui s'est réveillé au milieu de la nuit, m'a secoué pour que je me mette aussitôt à la recherche d'un nouveau scénario ? Que dalle ! Il a fait un tour aux pissotières, fumé une clope et avalé les miettes de sandwiches, non pas en piochant dans la glacière, ce qu'il n'aurait pas osé, mais en léchant la banquette arrière à l'endroit même où il avait vidé la glacière avant d'y fourrer le doigt. Seuls les glaçons en plastique y étaient retournés. Il ne m'a pas réveillé alors qu'il crevait de faim. Qu'est-ce que j'aurais eu soif !

Le soleil était donc levé quand j'ai ouvert les yeux. Je me suis cru au camping avec Marie-Sophie, mais la cuisse que je pelotais était celle de Martini qui ronflait comme une bête de zoo. Marie-Sophie ronfle elle aussi, mais plutôt comme un aspirateur. Je sais comment la débrancher. Martini refusa obstinément de se réveiller. Je suis allé pisser.

Il y a des moments comme ça dans la vie où, tout étant foutu pour toujours, on se laisse aller définitivement. Je n'ai même pas pris la peine de me reboutonner. Je pensais me livrer au premier arrivé, fût-il un camionneur en manque de sensations rares. J'étais ainsi prostré sur un banc moussu quand Marti m'a secoué l'épaule. De blanc qu'il était la veille, il était devenu vert.

« Si tu te voyais... » dit-il.

Mais le moment était mal choisi pour évaluer les nuances de vert. Je ne dis pas que j'avais repris du poil de la bête, mais je me suis reboutonné. C'était un bon début. Il était huit heures. On avait dormi comme des

souches. Et on n'avait plus rien à manger ni à boire. On a donc pris le temps de se refaire un semblant de santé dans le bar d'une petite station-service isolée. On aurait voulu trouver ce genre d'endroit qu'on serait encore en train de le chercher. On est tombé dessus comme le malheur l'avait fait sur nos épaules de modestes fonctionnaires. Une grosse dame en chaussettes nous a servi deux cafés au lait avec des tartines de pain beurrées. On ne s'est même pas regardé dans les miroirs. Et je doute que la femme en chaussettes ait reconnu des flics en nous. En tout cas, elle ne nous parlait pas comme si on en était. Il faut dire qu'elle n'a pas beaucoup parlé. Elle s'activait derrière un comptoir minable. Je ne saurais jamais ce qu'elle y fabriquait et maintenant, je m'en fous.

À neuf heures et demie, on est remonté dans la bagnole. Le doigt devait produire vachement de gaz parce que le couvercle s'était soulevé et ça schlinguait tellement qu'on a vomi ensemble le pain, le saucisson, le café et les bières. On s'est regardé tout verts. On n'avait pas amélioré notre aspect. Martini redouta un moment de ne plus savoir conduire. J'ai aéré, refermé le couvercle en m'asseyant dessus et on a repris la route cahin-caha.

23

On va peut-être passer à la fin de cette histoire, sinon on en fait un roman illico. On était là comme deux délinquants à reconnaître les faits. Heureusement, ça se passait en sourdine dans le bureau du patron, celui du poste de V qui avait téléphoné à notre patron (le célèbre commissaire Kol Panglas), lequel était en route sans avoir bu son coup de dix heures trente. Je ne sais plus ce qu'il prenait à cette heure, mais ça allait faire mal. Martini gémissait en se tenant la tête. Il voulait voir ses enfants. On attendait d'autres nouvelles.*

Et celle-là nous a sidérés : le doigt qu'on avait récupéré n'était pas le doigt qu'on nous avait confié. Ce qu'on savait déjà plus ou moins. Mais ce qu'on ne pouvait pas savoir, ce que personne ne pouvait savoir avant que ça nous arrive : c'était le doigt de Carlos !

24

« Vous êtes mort, monsieur le baron. Mort et bien mort. Pas encore enterré, mais les frais d'obsèques sont déjà payés. Vous vous êtes mis dans un sacré pétrin, mon vieux... »

Kol Panglas (le célèbre commissaire) avait posé une de ses fesses sur son sous-main en cuir de Cordoue et son cigare fumait en solo dans un cendrier qui n'était autre que la gueule grande ouverte de Bouddha ou en tout cas d'un personnage venu d'Asie, tout jaune. Il me regardait, Panglas pas Siddhârta, exactement comme si j'étais mort ou que ça n'avait plus d'importance que je sois encore en vie. Il tapotait son oreille droite avec l'écouteur du combiné. Je ne sais plus sur quel bouton il avait appuyé, mais la Cagnasse ne semblait pas disponible « immédiatement ». Il actionna un autre levier, au bouton vert cette fois, et attendit encore :

« Comment pas là ! [...] L'heure de quoi ? [...] On a ça dans la police ? [...] Ensuite c'est votre tour ? [...] Chacune le sien ? [...] Dites... [...] quand elle revient... si jamais... qu'elle me trouve Martini... [...] Oui, oui, celui de l'histoire du doigt... (*se tournant vers moi*) Tout ce qui reste de monsieur Carlos Carlos... mais vous en savez plus que moi à ce sujet, monsieur le baron... Vouais ! [...] C'est ça... Quand elle revient... [...] Pourquoi elle et pas vous ? [...] Ma pauvre, je ne veux pas vous mêler à ça... Si vous saviez... [...] Vous ne savez pas ? (*vers moi*) Elle ne sait pas... Mais vous, monsieur le baron, vous savez... Et vous savez quoi ? Vous allez me

le confier, comme ça, entre nous... [...] Non, c'est pas à vous que je parle ! Je me permettrai pas. Que pourriez-vous donc me confier que je ne sache déjà ? (*il raccroche*) « Goujat ! » qu'elle a dit ! Croyant qu'elle avait raccroché. Moi, Nicolas Panglas, un goujat ! Comment vous sentez-vous, baron.... après une pareille déflagration ? Il paraît que tout le quartier est en chantier maintenant. Qui vous a appris à fabriquer des bombes... ?

— Ce n'est pas moi qui...

— En voilà une bonne question ! C'est qui qui l'a fabriquée ?

— Je n'en sais rien...

— Possible que vous ne le sachiez pas. Comme vous ignoriez que madame Gloria Russel se trouvait à l'intérieur. Elle ne vous avait pas dit qu'elle allait se divertir chez Carlos ? Vous n'étiez plus en bons termes avec elle... Elle vous a glissé entre les doigts...

— Comme vous voulez....

— Si je veux ! Que je veux ! Mais je m'en fous. Je ne m'intéresse pas aux victimes de votre bombe, monsieur le baron. Ni même à ce minable de Carlos qui m'avait déjà tout dit, sauf évidemment où se planquait Roger Russel. Un Rog Ru qui vous en voulait déjà parce que Carlos lui avait révélé que vous folâtriez avec Madame ! Une bonne raison de vous faire la peau. Et vous ne vous êtes pas posé la question de savoir pourquoi Russel vous envoyait en mission pour faire sauter la Cave à Carlos et Carlos avec. Vous ne saviez même pas que madame Russel se trouvait là. Il faisait d'une pierre deux coups, le Roger ! L'amant en titre de sa traîtresse d'épouse, à savoir Carlos Carlos, et l'exécuteur de ses œuvres, un baron ! Il ne lui restait plus qu'à vous éliminer, 1) en tant qu'amant, même détrôné, de Madame 2) comme coupable de cet horrible assassinat que vous n'avez pas hésité à perpétrer, l'assassinat de

Gloria Russel qui ne devait pas, selon vous, se trouver là. Vous vous êtes compliqué l'existence à un point, mon petit !

— Puisque vous le dites... »

Bon ben voilà ma situation présente bien présentée, par le célèbre commissaire Kol Panglas lui-même. Je me doutais que Roger en voulait à Carlos, surtout parce qu'il avait parlé à Panglas (de quoi, j'en savais rien et vous non plus), et accessoirement parce qu'il était l'amant de Gloria. Mais pensait-il, le Roger, que je venais de fricoter avec sa bourgeoise ? S'il me condamnait à mort, après m'avoir bien payé pour le meurtre de Carlos agrémenté d'une destruction totale de son seul bien terrestre, c'était parce que j'étais responsable de la mort de Gloria. Il n'avait pas programmé la mort de sa moitié. Il l'aimait comme sans doute je ne l'ai pas aimée, si toutefois je l'ai aimée. Avant notre fuite de la maison (vous vous souvenez ?), je n'avais pas fricoté avec elle, rien, pas un chouya de plaisir interdit et Roger le savait et vous voulez que je vous dise ? Pas même pendant ni après notre cavale. Et vous savez pourquoi ? Ouais : elle était déjà la maîtresse de Carlos. Et selon moi, ça faisait un bon bout de temps que ça durait, cet amour clandestin. Panglas avait beau me reraconter cette histoire, il ne savait pas tout et se permettait d'inventer. Mais je n'avais aucune envie de le contredire. À quoi aurait rimé ce dialogue, hein ? Non, monsieur le commissaire, Gloria et moi on n'a jamais fauté, vous pensez ! Mais si ça vous fait plaisir de le penser et même de le dicter à la Cagnasse, vous gênez pas ! Je m'en fous. Je suis déjà crevé, comme vous le dites si justement. Un travail fait au poil. Tout le bastingue de Carlos en petits morceaux ! Et Carlos transformé en chaleur et en lumière comme y dit Clostermann au sujet de ses compagnons de la RAF qui sont restés au ciel au lieu d'en redescendre pour raconter à quoi il ressemble Allah. Quel manque de peau ! Et de pas y avoir pensé, merde ! Gloria se trouvait là. Même Roger y avait pas pensé. Alors moi, hé... Qu'est-

ce qu'il voulait savoir de plus le Panglas ? Carlos lui avait-il tout dit et avait-il reçu les confidences de Gloria avant qu'elle m'entraîne dans cette absurde cavale que j'avais même pas besoin de cavalier puisque j'avais rien à me reprocher ? Et ça le Panglas y le savait aussi bien que moi. Mais depuis que j'étais soupçonné, sous le couvert de la présomption d'innocence, d'avoir fait voler en éclat tout ce que contenait la Cave à Carlos, le commissaire ne s'était jamais senti aussi proche de Roger rien qu'en me contraignant à m'asseoir en face de lui et à me conter des histoires ni entièrement vraies ni totalement fausses. Son cinoche !

« Non, monsieur le commissaire, je sais pas où qu'il est planqué le Roger ! Si je le savais...

— Oh ! Je me doute bien que si vous le saviez, monsieur le baron, vous vous empresseriez de me le dire, histoire de vous mettre à l'abri de ce bandit, comme si j'avais le pouvoir de faire en sorte que vous ne vous rencontriez jamais en taule ! »

Martini entra à ce moment-là. Un abruti devenu flic par choix, parce quand on n'a aucune chance de ne pas le devenir, on le choisit. Court sur pattes et le visage couperosé comme il est d'usage. Il avait la sacoche. Peut-être que vous avez oublié la sacoche... Moi, elle m'est tout de suite revenue en mémoire. Le jour où Carlos était arrivé dans la maison de Roger, il avait cette sacoche et elle ne ressemblait pas à un baise-en-ville ordinaire. C'était du cuir véritable conçu pour contenir des choses de la même valeur, mais en secret. Mais une fois passé ce moment d'observation distraite, j'ai dû penser à autre chose... Dis donc ! Menotté comme j'étais ! Le poignet comme si je n'avais plus de main. Elle était passée où, cette sacoche, sinon entre les mains de Panglas, car Carlos était venu sur invitation du commissaire, il n'était pas là par hasard ou juste pour dire bonjour. Comme quoi, quand on est un personnage de l'histoire qui nous est contée, il est nécessaire de ne rien rater et de graver la donnée à un endroit

accessible de son cerveau. Ce que j'avais omis de faire. Martini demanda si « on » avait encore besoin de lui et le commissaire l'envoya paître avec ses doigts. La porte se referma en douceur, des fois que si non le patron y trouve encore des défauts qu'on sait qu'on n'a pas les moyens de corriger. Le bas de l'échelle ! La sacoche était gentiment posée à la place qu'aurait occupée la deuxième fesse de Panglas si elle n'avait pas été en suspens au-dessus du même sous-main que sa pareille écrasait sans bruit.

25

Et vas-y que je te brimbale ! On les entendait, les diamants ! À moins que ce ne fussent des puces ultrasecrètes. Des doigts ! plaisanta Panglas, le cigare en l'air jetant des anneaux noirs dans le ciel obscur de son bureau empire. Il avait joué des maracas dans sa jeunesse. Pas doué pour les instruments à vent, ni à corde, mais la percussion, pardon ! Il s'y connaissait. Et la sacoche bringuebalait entre ses pognes jaunies, avec au doigt une chevalière dont le chaton d'ivoire n'avait pas été armorié, pas encore ! La Cagnasse se bidonnait. Ouais, ouais, elle avait bien bouffé, « ils sont pas mauvais à la cafète, » et ses jambes entreprenaient une rumba cubaine, dite mambo, sans quitter son tabouret de sténo, car Panglas avait prévu que j'allais me mettre à table.

« Vous n'avez aucune preuve, avais-je incipité des fois queue. D'ailleurs j'y connais rien en explosif... Je savais pas pour Gloria... Vous me l'apprenez...

— Roger Russel l'a appris avant vous. Et du coup je tiens la preuve que vous êtes l'auteur de cet attentat de vulgum pecus minus habens...

— Ah vouais... ?

— Roger en sait toujours plus que moi, mon cher baron. Et s'il a décidé de vous faire la peau, c'est parce que vous êtes l'auteur de

cette explosion au C4 de composition russochinetique. Il le sait puisqu'il en est le commanditaire et vous l'exécutant ordinaire. Baoum ! C'est pas une preuve, ça, qu'il veuille vous descendre ? On en a même rien à foutre de pourquoi il est devenu méchant à votre égard, baron. On s'en fout de Gloria et de ses seins ! Roger Russel veut vous supprimer, ça suffit à vous désigner comme l'auteur de cette combustion expéditive...

— Ça ne tient pas, merde !

— Si que ça tient, » rectifie la Cagnasse.

Elle étira sa chique en noix d'arec dans ma direction sans cesser de suivre le rythme effréné imposé par la sacoche que Panglas secouait en effet avec une certaine connaissance de la rythmique, faut avouer.

« Enfin, merde ! m'écriai-je comme si je n'avais plus rien à dire. C'est pas parce que Roger veut m'effacer que je suis coupable d'avoir tué Gloria ! Et puis qui me dit que Roger a de mauvaises intentions relatif à mézigue, hein ? Ça s'rait pas vous, par hasard, cômmissaère... Vous me menez en bateau et j'ai pas envie de bourlinguer avec vous !

— Et avec moi ? » ricana la Cagnasse en secouant ses valoches.

On m'a déjà frappé, dans le passé, ô lecteur de ces dires qui serviront ou pas, j'en sais rien, mais je les dis, des fois que ça change quelque chose à ce qui s'est passé. Panglas m'assénait maintenant des coups de sacoche. La sacoche à Carlos. Avec des choses dedans, mais vu qu'il en prenait pas soin, je pouvais penser, tout en souffrant de l'extérieur, que ce contenu n'avait aucune valeur marchande, par exemple comme du papier qu'on peut taper dessus il résiste si on y fout pas le feu en même temps, je sais pas moi : des photos paparazzi, des dépositions sous serment,

des aveux obtenus par la torture mais que ça se voit pas... De l'autre main il me menaçait avec son cigare, mais je le connaissais assez pour ne pas craindre qu'il me l'enfonce dans une orbite, que j'en ai que deux comme tout le monde, sauf ceux qui n'en ont qu'une comme dans Homère ; il était incapable de sacrifier un puro aussi facilement qu'il me condamnait à la vision monoscopique. Qu'est-ce que vous auriez décidé, vous, devant cette situation plus cornélienne que racinienne ?

« Qu'est-ce qu'il y a dedans ? parvins-je à baver entre deux dents branlantes.

— C'est tout ce qu'il reste de ton ami Carlos...

— C'est pas mon ami !

— Je sais bien que *c'était* pas ton ami puisque tu l'as réduit à un doigt que si j'avais pas mis la sacoche de côté en temps utile (un détail qui manque à ton récit) on n'en saurait pas plus du personnage. Ah ! si t'avais pas réduit la Gloria à son slip avec son clitoris dedans le Roger y t'en voudrait pas et j'aurais rien pour prouver que c'est toi l'auteur de la destruction de la Cave à Carlos.

— Pisqu'ya rien dedans qui me concerne (*note : dans la sacoche*) ... J'étais pas là quand Gloria et Carlos y se connaissaient du temps où la maison de Roger était la propriété du docteur Carlos Carlos Carlos, le papa de Carlos (je précise pour la Cagnasse qui a l'air d'avoir perdu le fil de sa sténo) ...

— Je perds jamais le fil, rassurez-vous, monsieur le baron. Kol y l'a qu'à tirer dessus pour se remettre les idées en place si jamais ça s'est embrouillé dans son esprit...

— ...comme c'est pas le cas en ce moment, ma chère Cagnasse. Je tire dessus avec la parfaite technique du pêcheur à la mouche et qu'est-ce que je vois qui fait surface, avec ses deux gros yeux de

crapaud qu'on dirait Peter Lorre un jour de pluie et d'orage... ?
Mmmmm... ?

— Le baron que c'est pas du tout cuit... avoue la Cagnasse sans garer sa tronche.

— On peut le dire, nom de Dieu ! » triomphai-je comme si je m'y connaissais en victoire sur l'adversaire qui a que des dames et moi que des pions.

Panglas cessa de me remodeler la gueule avec la sacoche à Carlos. Il en contempla un moment le cuir qui n'avait pas morflé, rien à la suite de mes dents et de mes arcades sourcilières. Il caressa pensivement cette surface qui n'avait pas encore parlé, tout ça parce que je me taisais. Je savais bien où j'en étais. Personne ne saurait si j'étais l'auteur de l'attentat de la Cave à Carlos, pas même vous, sauf si Roger continuait de menacer mon futur immédiat, qu'il devait pas m'en rester beaucoup, de l'avenir à longue échéance. J'étais coincé, pas comme Panglas le voulait, mais exactement comme Roger voulait que je le sois. Une angoisse naissait. Une de plus. Peut-être la dernière.

« Vous rendez-vous compte, monsieur le baron, que si je vous laisse sortir, vous n'irez sans doute pas plus loin que le bout de la rue...

— À qui la faute ?

— Pas à moi en tout cas !

— Ya rien dans la sacoche !

— (*secouant*) Et ça, c'est rien ?

— Des haricots !

— Et la fin qui va avec ! »

Cagnasse aimait particulièrement ce genre de dialogue. Elle notait sans virgule ni rien pour pas en perdre une miette. Son stylo allait vite. Qui est-ce qui était foutu s'il sortait de cette garde à vue les mains libres et la queue en trompette ? Cagnasse résuma ainsi ma situation existentielle en marge de ses notes à destination professionnelle :

Il sort, Roger le flingue. Il sort pas à condition d'avouer.

Je savais même plus si c'était cornélien, racinien, sartrien ou rien qui eût un rapport avec ma véritable situation.

« Qui c'est qui n'a aucune envie de crever dans la minute qui suit sa remise en liberté... ?

— Ne plaisantez pas, Cagnasse ! Notre baron est dans une situation que si je m'y trouvais je n'hésiterais pas à choisir les Assises plutôt que la Camarde avec un trou dans le crâne en admettant qu'il ne soit pas précédé d'un enlèvement destiné à préparer le terrain d'une séance de torture intime comme aime les pratiquer notre ami le GORille URinant.

— Je peux pas dire, patron. Ça m'est jamais arrivé... Même avec Arto en plongée.

— Toujours pas de solution sensée pour en sortir sans provoquer une infection ?

— Toujours pas. »

Ils se sont mis à discuter tranquillement des problèmes du lieutenant Arto, histoire de me donner le temps de réfléchir. Crever ou ne pas crever. Ça fait moins bien que Shakespeare mais ça existe. Et plus que des fois. On m'en apprendrait plus en taule sur ce « des fois ». Des contes à dormir sur la tête, mais quand on n'a rien d'autre à se raconter, on s'en contente. En attendant de

se faire couper la gorge ou pire la queue par un infiltré mandaté par le GORille. Soit je crevais vite ou pendant la torture ou juste après, que ça ne pouvait pas durer une éternité. Soit j'attendais en prison de prendre une dernière douche sans savoir si c'est la dernière. À moins que ça ne se passe pas aux douches. J'en connais tellement, de ces histoires à dormir à l'envers, que je n'aurais sans doute pas le temps de me les reraconter en attendant de crever d'une façon ou d'une autre. Panglas me tendit un mégot humide qui sentait la mort :

« Une dernière bouffée, baron ? J'ai décidé de vous lâcher.

— Oh ! Non ! Pitié ! Dites-moi ce que contient la sacoche à Carlos et je vous dis tout !

— Tout ?

— Tout ! Et même plus ! »

La bagnole était prête, le moteur bien chaud comme il faut pour démarrer sans fumée. On m'y engouffra sans plus de cérémonie. J'avais pas eu besoin de pomper le mégot de Panglas. Une chance.

26

Sans Gloria, la maison avait perdu son charme presbytérien. Panglas actionna le klaxon tonitruant de la Crevault de service. La Cagnasse était tendue sur le siège du mort, les mains sur le tableau de bord et la clope agitée en contrepoint des lunettes qui cahotaient encore sur son tarin démesuré alors que le véhicule était à l'arrêt devant le portail. Celui-ci était fermé, comme quoi la Cagnasse estima que le technicien en portail coincé était passé. Elle poussa un petit cri de joie à l'apparition lente du lieutenant Arto toujours prisonnier de sa combinaison de plongée, le masque en chapeau et le tuba de traviole traversant le côté droit de son crâne aux cheveux mouillés. Il se mit à gesticuler, tandis que nous attendions qu'il actionne la commande d'ouverture. Panglas étreignit le volant et :

« Allez donc voir et écouter ce qu'il baragouine entre les barreaux, » grogna-t-il sans cesser de mâchonner son puro.

J'étais comme qui dirait ficelé sur la banquette arrière, les guiboles entravées et les pognes dans le dos. Dans ces conditions, impossible de jeter un œil dans la sacoche de Carlos que Panglas avait négligemment jetée à mes pieds. Elle n'était pas fermée à clé. Je ne sais pas pourquoi mais mon cerveau regrettait de pas être pieds nus, histoire de bricoler la fermeture avec les orteils. La Cagnasse ouvrit la portière et sortit, rajustant sa culotte ou

quelque chose comme ça parce qu'elle se tortillait en approchant du portail. On l'entendit rouspéter :

« C'qu'on perd comme temps dans ce roman à la con, je te dis ! »

Une conversation inaudible pour cause de parebrise blindé nous empêcha d'en saisir au moins le sens. Elle pivota sur un talon, envoyant ses mèches dans le soleil qui commençait à se coucher sur les toitures de la maison. Il y en avait plusieurs et ça m'avait filé un sacré torticolis la première fois que je m'étais posé la question de savoir pourquoi. La Cagnasse ne reprit pas sa place et se contenta d'ouvrir la portière qui était à moitié fermée :

« Le portail est coincé à l'envers... » dit-elle comme si cet envers compliquait les sentiments que son cousin lui inspirait en temps ordinaire, lequel temps consistait à se contenter de sténographier ou de dactylographier les romans des uns et des autres, lesquels s'exprimaient toujours sous l'influence des torgnoles que le commissaire écrivait mieux que les paroles dont il connaissait l'air suite à une longue et riche expérience de la vie en société. Elle reprit :

« Alors « à l'envers » ça veut dire que maintenant on peut pas l'ouvrir, comme c'était « à l'endroit » quand on pouvait pas le fermer... Je continue, patron... ?

— Encore un caillou ?

— Encore, patron. Sauf que cette fois on sait pas où il est, le caillou. Des heures qu'Arto il arrive pas à le trouver, parce que celui de « l'endroit » c'était lui qui l'avait mis pour coincer le portail « temporairement » alors que celui-ci de « l'envers » y sait pas qui c'est qui l'a mis...

— *Peut-être personne !* entendîmes-nous Arto nuancer ce rapport circonstancié mais sans objet.

— Ça va ! Ça va ! s'impatienta Panglas. (*il se tourne vers moi, sa colonne émettant de la friture*) Vous qui connaissez la maison, monsieur le baron... y a-t-il une autre possibilité d'entrer dedans ?

— Pas que je sache. »

Ça s'est passé très vite et je me suis retrouvé dans l'allée sous les pins, je sais pas comment mais le portail était fermé, la bagnole dehors sur le trottoir en travers et Arto retourné dans la piscine où il s'activait pour hydrater son néoprène 5mm. Ça me rendait morose, ce retour à la case départ. La nostalgie de quelques jours passés à glander et à assister aux disputes de Roger avec Gloria, que ça se terminait par une baffe sonore suivi d'un silence que je me gardais bien de commenter. On aurait dit que Gloria aimait ça, elle que Roger n'avait jamais touchée durant dix belles années de mariage, sauf pour lui faire plaisir et être payé en retour.

Panglas n'eut pas besoin de clé pour entrer dans la maison, le système de sécurité avait été neutralisé par des spécialistes ad hoc. Et quant à moi je me suis passé de crapahuter tellement il tirait sur la chaîne qui me liait à lui.

« Assieds-toi là et ferme-la ! »

Privé de « monsieur le baron ». Je me suis retrouvé les membres croisés je sais pas comment dans ce canapé d'inspiration coloniale qui sentait l'anisette et le kanoun. On était venu faire quoi ? Panglas ouvrit les rideaux en grand, comme c'est qu'il fait Othello dans le film, sauf qu'y avait pas le cadavre de Gloria dans le lit, y avait pas de lit non plus, rien qu'un buffet avec des verres et de quoi les remplir.

« Je vous sers quelque chose, baron ?

— Deux doigt si ça vous dérange pas. Dites donc, commissaire...

(je supprimai le « monsieur » puisque j'étais juste « baron », continuant comme si j'avais rien dit :)

...Y va pas être content, Roger, quand il va recevoir des images de ce que vous fabriquez dans sa barrique...

— Vous lui envoyez des snaps... ?

— Vos spécialistes ont peut-être raté des choses... C'est une maison compliquée... Vous êtes sûr de pas être observé ? Il en a aussi des spécialistes, le Roger. Après tout, vous êtes autant responsable que moi de la mort de Gloria...

— J'y connais rien en explosif, moi...

— Mais moi non plus !

— Alors qui c'est qu'est responsable, monsieur le baron ?

— Mais j'en sais rien, monsieur le commissaire !

(bien appuyer sur le « monsieur » de retour sur la scène)

— Alors contentez-vous de me dire ce que vous savez, monsieur le baron...

(même jeu)

— Je veux bien m'accuser de la mort de Gloria, mais je n'ai rien d'autre à dire, sauf si vous me dites quoi...

— La maison du docteur Carlos Carlos Carlos... »

Disant cela, Panglas se mit à virevolter sur les tapis, heurtant au passage la tête hilare du zèbre qui se retourna, ce qui lui closit la gueule.

« Pas une trace de ce qui s'est passé à l'époque, continua Panglas. Ces petits garçons et ces petites filles qui avaient l'âge de Gloria et de Carlos... Ah ! ce que j'aimerais en trouver au moins une ! Mais j'ai beau chercher, rien !

— Aussi vrai que ce sont les meubles d'origine, je veux dire ceux qui meublaient la maison du docteur et que Roger a conservés exactement comme c'est qu'ils étaient disposés.

— Vous en savez des choses, monsieur le baron ! Racontez-moi ça...

— Mais je n'en sais pas plus ! C'est Roger qui m'a...

— ...qui vous a mis au parfum... Mais ça sentait comment, dites moi... ?

— *Ça sentait qu'à force de pas pouvoir en sortir ! »*

La Cagnasse venait de faire irruption, toute mouillée et la tignasse embroussaillée comme si elle était mal tombée. Elle se jeta dans le canapé comme si j'y étais pas. Son verre résista et ne laissa pas échapper une goutte.

« Je sais pas comment on va faire... dit-elle comme si elle avait renoncé à désespérer. Quelle idée il a eue de se mettre dans cette combinaison ! Ah ! ouais c'est moi que j'en ai eu l'idée et que même je l'ai achetée mais je sais plus comment j'en suis arrivée à croire que ça pouvait résoudre son problème. Vous avez jamais été gros, monsieur le baron ?

— Jamais... Ni gros, ni maigre...

— Comme qu'il était Arto avant de se faire sucer ! Ah ! Pardon... Sucrer c'est moi qui fais... Je voulais dire liposucer... Que ça suce mais que la graisse... Quand c'est moi qui suce...

— Fermez-la, Cagnasse ! rugit Panglas qui écrasait la peau du zèbre. On y était presque, monsieur le baron et moi !

— Comme en amour et que ça se finit parce qu'on y était et que ça surprend personne parce que c'est toujours comme ça que ça se passe...

— Si vous alliez vous reposer dans la chambre de madame ? proposai-je.

— Que j'en suis, une dame ! Même si ça se voit pas. Par où je passe ? »

Panglas ne pouvait pas me tenir au bout de la chaîne et en même temps conduire la Cagnasse dans la chambre de Gloria qui, pour compliquer la manœuvre, se trouve à l'étage. J'ai vu le moment où j'allais me retrouver assujetti au tuyau que je vous en ai parlé longuement ci-dessus. Il prit toutefois le temps de réfléchir. Non, pas le tuyau. Mon axonotmésis lui revint en mémoire, que ça lui avait coûté un rapport et les remontrances énervées de la hiérarchie. Il me ramena comme un poisson au bout de la ligne, moulinant la chaîne autour de son poignet que Tarass Boulba il avait le même et qu'il savait s'en servir pour se faire entendre.

« À la cave ! dit-il sans grogner. Ya rien comme une cave pour préparer un interrogatoire. »

Il souleva le zèbre à la pointe du pied, ouvrit la trappe avec son autre main et m'envoya valser sans me servir de l'escalier.

« Vous me faites chier tous autant que vous êtes ! gueula-t-il comme s'il interprétait don Giovanni une minute avant le festin. J'en ai marre de toujours me retrouver seul quand j'y suis presque. Ça va, monsieur le baron ? Je vous invite à vous abreuver. Rien que du Médoc. Et du meilleur. Saint-Estève, Poilauc, Saint-Jules et Marguerite. Roger connaît le vin comme je ne le boirais jamais,

nom de Dieu ! Laissez-vous aller, monsieur le baron. Un tire-bouchon ? Vous avez deviné que j'en ai un dans la poche ! Vous êtes fortiche, monsieur le baron. Mais avec les mains dans le dos et la gueule par terre que c'est dur et que ça se boit pas, expliquez-moi comment on tirebouchonne !

— Calmez-vous, Kolie ! » entendis-je la Cagnasse susurrer tandis que la trappe s'abattait comme une chappe de plomb sur l'entrée de l'Enfer.

J'étais de nouveau dans le noir. Et en plus ça sentait le noir, comme dans un roman de Faulkner. Mais que je vous explique, madame le Substitut...

27

Franck m'a dit comme ça : « Tu mérites une bonne retraite, Jerry. J'ai cotisé pour toi. T'as pas de souci à te faire. Tu descends dans le garage. La BM, c'est pour toi. Révisée à fond. Voilà les clés.

— Mais je vais où, Franck ? J'ai pas de chez-moi ! Tu le sais.

— Tu vas chez moi, voilà tout.

— Mais dans quel chez-toi, Franck ?

— Les Pyrénées. Au-dessus de la mer. Devant, la mer. Et derrière, la forêt. Le paradis. J'y vais plus. Alors je te la prête jusqu'à quand que tu crèves. Ce qui sera dans longtemps, Jerry. Tout le monde sait que tu as une santé de fer.

— Et Dean ? Il vient avec moi, Dean ?

— T'es marié avec lui ? »

Bref, je suis parti seul. Une trotte de Paris aux Pyrénées. Trois jours tellement j'étais crevé par toute une vie au service de Franck qui est pourtant moins âgé que moi. Je partais sans femme. Et la maison était vide, m'avait prévenu Franck qui me conseillait d'attendre de m'acclimater avant de me mettre à courir. Question de souffle. À six cents mètres d'altitude, on sait jamais, surtout à mon âge. J'ai appelé Dean au téléphone. Il n'a pas répondu.

Je suis arrivé devant la grille à la tombée de la nuit. J'aime pas arriver à la tombée de la nuit. Les chats sont gris, ça, tout le monde le sait. La serrure était graissée. J'ai trempé ma clé dedans. Et me revoilà au volant de la BM après un grincement qui m'a fichu la chair de poule. En face du perron que je me suis garé, plein phare. L'entrée commençait par un escalier avec des pots de fleurs de chaque côté. On était en plein été. La température était supportable. J'ai coupé le moteur, éteint les phares et j'ai grimpé ces maudites marches. La serrure de la porte était graissée elle aussi. Franck avait fait préparer le terrain par un factotum tout ce qu'il y a de plus sérieux. D'ailleurs avec Franck, ou t'es sérieux ou tu te suicides.

La porte s'ouvrait sur un hall plutôt princier. Il ne manquait rien au film. Un escalier façon Amberson, des tableaux que je connaissais pas, des portes dorées sur les côtés et un tigre en plein milieu. Ah je vous assure que s'il avait été vivant, j'aurais clamsé avant de mourir ! Heureusement, j'ai trouvé l'interrupteur. Il y en avait plusieurs, mais je le savais pas encore. Il me faudrait du temps pour connaître les lieux. Et j'avais encore rien vu du jardin qui était peut-être un parc. Qu'est-ce que je foutais là ?

J'ai pas dormi de la nuit. J'avais pas envie de rêver de cauchemars. Je me connais. Les émotions, ça me creuse. Et une fois vidé comme un poulet, je suis bon pour aller rôtir en Enfer. Mais j'en veux pas au Monde de m'avoir fait comme je suis. Chacun fait son chemin et tout le monde n'a pas un dada pour le porter. Voilà comment je me ménageais depuis que j'étais conscient de pas être né pour changer le Monde.

Vers six heures, le soleil a fait une tâche sur le tapis. J'avais couché dans un canapé, tout habillé pour pas déranger. Je savais pas où était la salle de bain. C'était le moment de visiter le domaine. J'ai d'abord ouvert une fenêtre graissée. J'en avais plein les doigts. Je les ai essuyés dans un rideau. Devant moi, des arbres, avec un bout

de ciel jaune au-dessus. Y avait même un bassin au milieu de l'allée. C'était pas par là que j'étais passé cette nuit, sinon j'aurais mis les pieds dedans. Sauf que j'étais en bagnole. Et qu'elle était de l'autre côté, ou alors j'avais pas le sens de l'orientation.

J'ai retraversé le hall. Le tigre avait l'air mort maintenant. Il perdait ses poils. Y en avait partout sur le tapis. Le type qui graissait ne passait pas l'aspirateur. J'ai aperçu un téléphone. Il marchait. Au poil ! que je me suis dit. Je suis pas seul. C'est que j'avais craint. Toute la nuit !

Dehors, ma bagnole n'avait pas bougé. Je me suspectais pas d'avoir oublié de serrer le frein, mais j'ai jamais eu confiance dans l'extérieur. Je suis mieux à l'intérieur. Et bien au chaud. Ça promettait. Je me promis d'aller voir la chaudière. Il devait bien y avoir une chaudière dans ce manoir. Et des cheminées dans toutes les pièces. Comment on faisait pour le bois ? J'aime pas l'hiver, merde.

Moi, j'avais rêvé d'un petit appart au bord de la mer qui sent le sable et le bronzage. Deux pièces et un garage pour bricoler. Et une bagnole genre prolo. Même pas fonctionnaire. J'aurais eu l'air d'un douanier en retraite. D'un cheminot à la rigueur. Au lieu de ça, j'étais fringué comme un châtelain. C'est Franck qui avait choisi le costard.

« Tu fais ce que je te dis et tu la fermes ! » avait-il beuglé.

Tu parles d'une retraite ! Mais j'avais du pognon plein les poches. J'avais plus qu'à trouver la ville la plus proche pour me constituer un stock de plats préparés. Je cuisine pas. C'est Dean qui cuisine. Quand il est là. Mais il y était pas. Qu'est-ce qu'il foutait en ce moment ? Il avait mon âge, à deux semaines près. Pourquoi qu'il était pas retraité lui aussi ? Et puis est-ce qu'il le serait pas dans

deux semaines, puisque je suis le plus vieux des deux ? J'en savais rien. C'était Franck qui savait. Et on allait savoir.

J'ai trouvé la cuisine. Heureusement que j'avais pensé à amener de quoi bouffer. Le type qui graissait tout ce qui bouge n'avait pas rempli le buffet. Qu'est-ce que je dis un buffet ! Y en avait des tas, de buffets. Et avec rien que des torchons dedans. Et de la graisse dans les charnières et les poignées. Mais sur qui j'étais tombé, merde ! Il restait du café dans mon thermos. Tiède. Et rien pour chauffer. J'ai commencé à maudire cette idée de prendre la retraite alors que j'étais encore capable de tromper un flic sur ma vraie nature.

J'ai quitté la propriété sur le coup de dix heures, après avoir erré dedans et dehors sans trouver de quoi calmer mon estomac en manque. J'ai repris le volant sans oublier de tout refermer à clé. J'avais de la graisse jusque sur le col de ma chemise. Et j'avais pas fait ma toilette. Je faisais peur à la boulangère. Et peut-être même aux flics, que c'est pas les mêmes qu'en ville. Ils sont aussi cultivés, mais en plus militaire. Comment que je leur annonçais que j'étais le nouveau locataire du château de Franck ? Il m'en avait rien dit. Qui me croirait ?

Au bout de quelques kilomètres de virages étroits pleins de trous, je suis tombé sur un village. J'ai bien failli passer dedans sans le voir ! C'est une vitrine qui a attiré mon attention, sinon ça sentait la merde et les trucs pourris qu'on vend aux Puces. J'ai reculé. C'était bien une vitrine. Elle était éclairée, mais au lieu de voir ce qu'elle proposait au touriste, j'ai vu une gamine de mon âge, conservée comme si elle avait pas été usée par l'homme. J'ai stoppé le moteur et abandonné la bagnole en plein milieu de cette rue couverte de merde. Une clochette m'a annoncé. Ma promise a sursauté. J'étais pas rasé. Je fais partie de ces mecs qui doivent impérativement se raser tous les matins. Et même le soir si je sors. Sinon j'ai l'air d'un terroriste de cinéma. Pas un de ces beaux

spécimens de la race sémite qui font la une à la télé quand ça pète. J'ai l'air d'un gorille échappé du zoo. Mais sans juge dans les bras. Je suis pas du genre. J'aime les femmes et même je les respecte. J'avais une envie folle de la respecter, celle-là !

« Monsieur désire ? » qu'elle me fait en m'offrant toute la chair de son sourire.

Qu'est-ce que je désirais ? Elle osait me poser la question ! Des années que j'avais pas baisé une vraie femme. Les poules, ça finit par ressembler à des hommes. Y avait longtemps que je pratiquais plus que la sodomie. Ah ! m'en parlez pas ! J'en ai le jonc pas beau à voir.

« Des croissants ? Ils sont craquants. Tout frais de ce matin. »

Elle était en pleine tentative de séduction. Ça m'a fait lever la queue. Je l'avais dans la poche.

« Des croissants et puis du pain. Vous avez pas quelque chose à mettre dans le pain ?

— Vous êtes de passage ? Il vous faudra pousser jusqu'à Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses. Ils ont un supermarché là-bas. »

Peut-être... J'y croyais, à son supermarché, mais j'avais pas envie d'y aller. Comment elle avait fait pour conserver sa jeunesse ? Ou alors elle était vraiment jeune et j'avais eu tort de pas cauchemarder dans la nuit. Des fois ça manque, le sommeil. Ce qui ne m'empêchait pas de bander et de tourner de l'œil en pensant que ça pouvait se terminer d'un commun accord. Elle avait des lèvres sans Botox et un décolleté genre Crazy Horse, qu'il suffit d'un rien pour le transformer en une paire de nénés sans lolo. J'étais vraiment pas bien. J'aurais mieux fait de cauchemarder. Si ça se fait, elle était plus vieille que moi et pas rasée non plus. Je vous donne là une idée de ma fragilité. Mais Franck me fait confiance.

Après tout, je m'en suis toujours sorti. Une branlette dans un endroit discret et je reviens à la normale, le compteur à zéro et le réservoir plein. J'ai plus qu'à recommencer. Je fais partie de l'humanité qui hallucine sans rien prendre. Des fois, c'est la faim. D'autres fois, j'en sais rien. J'explique pas tout quand ça arrive.

J'ai pris mon sac de croissants comme s'il y avait des œufs dedans et, le pain sous le bras, je suis remonté dans la bagnole. J'avais rien expliqué, rien répondu. Je tenais à passer pour un inconnu au début. Ça en impose. J'ai appris ça de la vie. Et me voilà parti pour Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses. Une borne kilométrique indiquait 18 bornes. J'allais m'éloigner de 24, si je calculais bien. Une trotte en montagne ! J'ai avalé mes croissants pour pas dégueuler le reste, que c'est que de la bile. Ah ! j'en voulais à Franck !

J'arrivais pas à me calmer. C'est pour ça que les flics de la campagne m'ont arrêté alors qu'ils laissaient passer les autres et que même ils les saluaient en plaisantant. On voyait bien que j'étais pas du coin. J'ai dû montrer mes papiers, ceux de la voiture et d'autres qui me faisaient honneur.

« Y a eu un attentat cette nuit, me dit un flic par-dessus l'épaule de l'autre. C'est pour ça qu'on arrête. Sinon on arrête pas.

— D'ailleurs, dit l'autre en riant, vous zavez pas une tête de terroriste. C'est tous des jeunes que s'ils avaient réussi dans la vie ils auraient fait acteur de cinéma américain.

— Ah ! faut dire que c'est des beaux mecs ! » s'écrie le premier en fermant les yeux.

Moi, les terroristes, ça me fait pas rêver. Ils nous compliquent. Alors qu'on veut faire simple. Comme on a toujours fait. Même qu'on fait

gaffe à pas tuer les flics qui nous nourrissent. C'est fou ce qu'on peut l'aimer, la mère Patrie !

« Bon ben vous pouvez y aller, fait l'autre.

— Ah au fait... dit le premier en rouvrant les yeux, vous allez où ?

— Ouais, ajoute l'autre, c'est rare le touriste par ici... »

Voilà comment on vous force à tout dire avant de profiter de l'attente.

« Je suis le nouveau locataire de K...*

— K !*

— Comme je dis. Je suis retraité.

— Ben vous savez pas à qui vous l'avez loué...

— Je suis passé par une agence. Alors...

— On vous revoit au retour alors ? Parce que nous, on est là jusqu'à midi. Vous repassez avant ou vous attend ? »

C'était une blague. On a ri ensemble. Mais par prudence, j'ai attendu jusqu'à deux heures à Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses. Je me suis restauré dans un établissement pas mauvais du tout dans la viande braisée. Et puis j'ai attendu de retrouver mon haleine de sportif. Le vin aussi était à la hauteur. Et en effet, quand je suis repassé, y avait plus de flics. Y avait que moi. Y avait plus personne. Cette soudaine solitude m'a rendu bizarre avant que j'arrive devant la grille. Et qui que je vois derrière cette maudite grille si c'est pas un chien. Je savais pas que j'habitais pas seul. C'était une bonne nouvelle.

Je descends de la bagnole, je m'approche de la grille et ce chien se met à remuer la queue en marmonnant dans sa langue. J'ai compris qu'il me voulait pas du mal. Et que même il était content de me voir. C'était comme si on se connaissait depuis toujours. J'ai quand même jeté un œil dans l'allée, des fois qu'on m'y attende par surprise. J'ai retrempé ma clé dans la graisse. Cette fois, la grille n'a pas grincé. Le type plein de graisse était passé par là. C'était peut-être son chien. Franck m'avait rien dit ni de la graisse ni d'un type qui en foutait partout. J'ai caressé la tête du chien. Je l'aurais flingué s'il avait grogné. J'aime pas qu'on me grogne après. Ça me rend égoïste et je veux plus partager la vie, si vous voyez ce que je veux dire. Et puis je fais pas la différence entre un chien et un homme. Y a que les femmes qui me rendent vulnérable. Encore faut-il qu'elles me fassent bander. C'était pas le cas de ce chien. Et quant à son maître, s'il était en train de répandre sa graisse dans le coin, il dégainerait pas aussi vite que moi, parce que j'avais déjà dégainé.

J'ai laissé la voiture sous les arbres. L'allée se tortillait jusqu'à la maison. Le soleil tapait dur. J'avais pas envie de crever sur le ventre. J'avais pas envie de crever du tout. Le chien trotteait devant moi, remuant la queue et haletant comme si je l'avais rendu heureux. Le type est alors sorti du néant. S'il avait eu de mauvaises intentions, j'étais cuit. Mais ce qu'il tenait dans sa main, c'était un graisseur. Il portait aussi un chapeau, ce qui était un signe d'intelligence, parce que le soleil tapait dur et j'avais rien sur la tête que ce qui me reste de cheveux.

« Je suis l'homme à tout faire, me dit le bonhomme. Si je vous dérange, je reviendrai quand ça vous dérangera plus. Je suis comme ça.

— Mais enfin merde ! couinai-je dans l'émotion. Vous savez que graisser et vous prétendez tout faire ! Y savait pas qui il embauchait, Franck, quand il a signé...

— *Il savait ! Mais j'ai pas fini de graisser. Je fais tout, mais une chose après l'autre.*

— *Et je fais comment, moi, pour vivre décemment ?*

— *Vous pouvez faire ce que vous voulez de votre corps, monsieur, mais je vous préviens que l'été va se terminer et que ça va cailler. Même les nuits sont froides à cette saison. »*

Il parlait de quoi, ce bouffon ? Je voulais en savoir plus.

« *Et c'est quand que je pourrai profiter pleinement de ma retraite ? dis-je pour le savoir.*

— *Vous demanderez à ma femme, répondit ce mec. Moi je m'occupe que du technique. Pour le reste, c'est à elle qu'il faut demander. Vous auriez pu, ce matin...*

— *La boulangère... ?*

— *Ouais... c'est pas ma fille. C'est bien celle que j'ai épousée. Elle s'est mieux conservée que moi, mais c'est de famille. Tout le monde sait ça, ici. Maintenant, vous le savez. Vous avez trouvé ce que vous cherchiez à Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses ? »*

J'avais. Je pouvais aller voir sa femme quand je voulais. Ils s'aimaient comme au premier jour. Je savais pas ce que c'était, comme jour. J'avais jamais aimé de cette façon. Il est parti, s'enfonçant dans la forêt. Le chien est resté. Il voulait entrer, mais je savais pas si Franck apprécierait la présence d'une bête dans ses meubles. J'avais toujours pas téléphoné à Dean. Et personne m'avait appelé. Mais j'étais maintenant à moitié seul. Ça compte pour un demi, une bête. Je me doublerais un autre jour. Maritchu qu'elle s'appelait, la boulangère.

28

J'y suis retourné le lendemain matin. Maritchu a ri en m'expliquant que son graisseur de mari était bien incapable de fabriquer un pain. Ce petit local était juste un dépôt. On y trouvait l'essentiel, sauf ce dont on avait besoin. Elle me prévenait. La plupart du temps, c'était à Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses qu'on trouvait ce qu'on cherchait, à condition que ce soit pas trop compliqué. Jamais j'avais vu une femme de cet âge aussi jeune d'aspect. Un phénomène que Franck devait connaître. Il avait pas pu passer à côté sans se poser les mêmes questions que moi. Et il avait éprouvé ce même désir de la posséder au moins le temps de prendre plaisir. Je haletais tellement qu'elle crut que je souffrais du cœur.

« Vous arrivez d'un pays plat, dit-elle comme si elle me plaignait.

— Plat, certes, mais on court beaucoup.

— C'est pas pareil de courir à plat et de marcher comme on est forcé de le faire ici. J'ai connu ça au début. Il m'a fallu des années. Vous y arriverez pas. Il faut des années. Et vu votre âge... »

Que des encouragements ! Avais-je l'air si vieux que ça ? Je m'étais rasé ce matin. Je m'étais trouvé un air adolescent dans le miroir. J'avais arraché pas mal de peau. En vain. Mes reliefs colorés ne convainquaient pas la belle. Et je bandais rien que de penser à ce qu'on pourrait vivre ensemble si ce connard de Franck m'avait envoyé dans sa villa à Nice. Nice, c'est plat. Et on n'y court pas. Que

des avantages. Mais Franck avait décidé que je devais marcher maintenant, en montant ou descendant. L'un ou l'autre. Et sans pouvoir choisir, parce que la logique de la montagne est simple : si tu montes, tu dois redescendre pour revenir d'où tu es parti, en supposant que c'est chez toi. Et si tu descends et que tu remontes pas, tu t'en vas. Franck avait pas prévu que je m'en allasse.

Le chien s'était installé. Il rentrait pas parce que j'y veillais. À force, je finirais par me fatiguer de pas trouver une bonne raison de pas le laisser se balader dans cette vaste demeure. Je revoyais le graisseur fou de temps en temps. Maintenant, il graissait plus, il tondait. Ça sentait l'herbe fraîche aux fenêtres. Cette odeur entêtante me rendait rêveur. J'avais jamais mis mon nez dans l'herbe, aussi près de la terre. Si c'était ça la retraite, je finirais par y manger les pissenlits par la racine. Le cimetière de Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses, où on enterrait tous les morts du coin, était d'une tristesse à arracher des larmes à un dictateur arabe. Ce que je m'emmerdais ! La télé me cassait les pieds et même plus haut. J'en avais marre du terrorisme, du pétrole et des élections. Y avait guère que le chien qui m'amusait. J'ai fini par lui ouvrir la porte. Il a tout de suite bouffé les pieds d'une commode genre antiquité hors de prix.

Mais bon... on s'habitue aux petites dégradations de l'environnement quotidien. Des meubles ou autre chose... Peu importe ce que les chiens grignotent parce qu'ils s'emmerdent aussi. On jouait dans l'herbe fraîchement tondue. Le graisseur m'avait apporté une baballe.

« C'est pas mon chien, me confia-t-il. Alors si vous le voulez, il est à vous ! »

Facile de donner ce qu'on ne possède pas. Ça promettait un dur combat. Et dans son dépôt de pain et d'autres choses, Maritchu était de moins en moins habillée. J'ai fini par apercevoir ses signes

de vieillesse. Pour la première fois depuis que je la connaissais, j'ai bandé mou. Et je me suis enfui comme un chien battu. Je suppose que j'en ai fait marrer plus d'un.

C'est comme ça que l'automne est arrivé. Et toujours pas de nouvelles de Dean. Il avait passé l'âge de la retraite. Et il la méritait autant que moi. Franck n'a pas téléphoné non plus. Je suis allé voir la chaudière. Elle était graissée. Je supposai que c'était un signe suffisant pour garantir son bon fonctionnement. Le graisseur n'était plus tondeur de gazon. Maintenant, il était plombier. Il y avait des flaques dans toute la maison, à la hauteur des radiateurs. Mais il épongeait pas. Et Maritchu était trop occupée au dépôt pour se mêler de serpillière. Si j'en voulais une, de serpillière, j'en trouverais à Sainte-Manière-de-Voir-les-Choses. Franck ne serait pas content de constater que j'avais laissé ses planchers s'imbiber de flotte, d'autant qu'il y avait pas mal de pieds de commode antique de soigneusement rongés jusqu'à l'os. Le chien ne touchait pas à ces os. Il se contentait de la viande. Allez savoir ce qui passe par la tête d'un clébard quand il se voit cerné par ces dizaines de pieds anciens comme des tombeaux ! Je vous dis que j'en avais marre et pas que marre !

Pire ! J'en avais marre de me faire chier. Maritchu me faisait bander, mais si elle s'en doutait, elle faisait rien pour que je me repose un peu. Je voyais moins le graisseur qui était devenu, après plombier (la chaudière fonctionnait à merveille et j'avais acheté un lot de serpillières), creuseur de trous. On aurait dit un fossoyeur. Il les alignait dans un pré qui descend vers une rivière dont j'entendais les torrents comme si on était au printemps. Soit dit en passant, des torrents, j'en avais vu à la télé, et ça me donnait envie de me faire secouer les prunes dans un bateau gonflable. J'étais jeune à l'époque. Elles étaient sans doute moins fragiles. Ou j'étais inconscient. Le fait est que je suis jamais descendu jusqu'à la rivière. Je voyais le fossoyeur creuser des trous et je lui demandais

pas si ça servait aux vaches qui passaient plus haut sur les flancs d'une montagne grise. J'en avais rien à foutre des vaches.

Le chien me suivait partout, sauf là où je voulais être seul. Et encore, à condition de pouvoir fermer une porte. Ce que j'en ai habité des pièces ! Au rez-de-chaussée, à l'étage et plus haut dans une tour au sommet de laquelle je contemplais le paysage et son horizon fortifié, tournant le dos à la mer où il ne se passait jamais rien, à part des orages qui me filaient le bourdon comme dans un film de la Hammer. Les montagnes, par contre, étaient toujours animées de mouvement où il m'arrivait de reconnaître des hommes. Mais c'était pas mes oignons. Je me demandais ce qu'il y avait de l'autre côté de la frontière. J'y avais jamais été. J'allais jamais aussi loin. Franck pensait à ma place quand je voulais aller au bout du monde. Et je me retrouvais dans les Alpes sur deux skis qui descendaient avec moi une fois que Dean m'avait convaincu de monter avec lui. Qu'est-ce qu'il aimait skier, Dean ! Il neigeait peut-être à cette hauteur. Maritchu le saurait. J'avais toujours un prétexte pour engager la conversation avec elle et me palucher dans ma poche.

Tous les trous étaient rebouchés quand l'hiver s'annonça par une pluie glaciale comme jamais il m'en était tombé dessus. J'étais mouillé et gelé jusqu'aux os. Je m'étais laissé avoir par un soleil radieux qui m'avait inspiré une balade dans la nature. Comme je disais, le chien me suivait. Et des fois il courait devant moi pour me montrer à quel point il était heureux de m'avoir rencontré. On est descendu tout en bas du pré. La terre était encore retournée, molle, sans une trace d'herbe à l'endroit où le fossoyeur avait creusé puis bouché. Qu'est-ce qu'il avait enterré ? Il allait pas me faire croire qu'il n'enterrait rien. Franck m'a téléphoné ce soir-là. Il voulait savoir si Pépé avait rebouché les trous.

29

Comme j'y avais dit oui à Franck, il s'est tu pendant une bonne minute. Dean et moi on a l'habitude d'attendre quand Franck réfléchit, même à l'autre bout du fil. J'ai donc attendu, caressant la tête du chien qui gémissait comme une gonzesse. Puis Franck a toussé.

« Je vais te décevoir, Jerry, dit-il d'une voix si grave que je crus qu'il allait pas bien, mais va falloir que tu rentres. J'ai du boulot pour toi.

— Mais je suis à la retraite, Franck !

— Tu as fait du bon boulot, Jerry. Tu t'es tapé la Maritchu ?

— Que non ! Tu m'avais pas dit que c'était compris dans le service !

— Je dis jamais rien dans ces cas-là. Fais ta valoché, passe une bonne nuit et reviens ici. Dean est d'accord avec moi.

— Il nous trouve trop jeunes pour prendre la retraite, hein ? Je m'en doutais, Franck. Je dois te dire que je me fais chier ici.

— Je pensais que t'avais compris pour Maritchu... »

Il raccroche. Et me voilà avec un chien sur les bras. J'avais oublié de demander à Franck s'il avait besoin d'un chien. Il faut dire que c'était un bâtard mal foutu et presque sans poil tellement il était

retraité. Ça me faisait pitié de le laisser. J'ai appelé Maritchu qui m'a souhaité bon voyage. Elle avait déjà un chien. Je suis allé me coucher pour éviter de penser à ce que je venais de rater parce que j'ai des projets d'avenir avec la femme. Je croyais qu'elle était cette femme. Je me trompais encore. Dean en rigolerait pendant des mois. Et puis il oublierait. Il est pas mieux loti que moi question ménage.

30

Le lendemain matin, qu'est-ce que je trouve sur le perron de la maison ? Le clébard. J'avais pas entendu le coup de fusil tellement le vin m'avait fait de l'effet. Ah ! il était mort et bien mort. La tête tout arrachée d'un côté. Il s'était traîné pour venir mourir à ma porte. Je sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai voulu venger sa mort. J'étais sûr que le fossoyeur n'y était pas pour rien. Maritchu lui avait parlé de mon offre de lui laisser le chien. Tout ce qu'il avait trouvé à faire pour résoudre ce qui n'était pas un problème pour moi, car je l'aimais ce chien, ç'avait été de le tuer. Et comme il était meilleur graisseur, tondeur, plombier, fossoyeur et je sais pas encore, il l'avait mal tué. Et la pauvre bête avait agonisé au lieu de se retrouver au Paradis sans savoir comment ni pourquoi. J'étais furieux. J'en ai graissé mon revolver.

Le chien avait laissé des traces. Je les ai suivies. Le téléphone a sonné alors que j'étais déjà loin. Au diable Franck et ses inventions ! On sait jamais où il vous conduit. J'en avais jamais eu à me plaindre. Mais cette fois, privé de femme et fou de rage parce qu'un crétin avait tué mon chien comme s'il était destiné à l'Enfer, je suis pas revenu sur mes pas. Le téléphone sonnait quand je suis arrivé au pré que ce connard de tueur à la manque avait creusé du temps où il était fossoyeur. Les traces descendaient vers les monticules de terre. C'est alors que j'ai vu un mec sortir de cette terre !

J'ai subitement pris les jambes à mon cou. J'en ai perdu mon revolver. Je me suis couvert de boue. J'ai laissé du tissu dans les barbelés et une godasse dans un fossé. Je me suis pas retourné. J'avais pas l'expérience de ce genre de chose. Et je voulais pas en avoir juste avant de crever. Le chien n'avait pas bougé. Le sang dégoulinait sur les marches de l'escalier. Je suis rentré en quatrième vitesse parce que j'avais laissé les clés de la bagnole à l'intérieur. Moi qui n'avais jamais commis ce genre d'erreur. C'est que je m'étais embourgeoisé. À force d'attendre ! De rien branler à part ma queue. Et en plus j'étais plus armé. J'ai fermé à double tour. Et j'ai écouté, l'oreille collée à la porte. Le silence, voilà ce que j'entendais. Avec cette idée atroce qui me courait dans la tête que ce type connaissait la maison et pouvait entrer par où il voulait. J'étais pas sûr d'être à la hauteur d'un combat à mains nues. Je savais même pas s'il était armé. J'avais aperçu un visage plein de dents. Avec des yeux comme les témoins de ma mort prochaine. Il sortait de terre. J'avais jamais vu ça de ma vie. Et pourtant j'en ai enterré, preuve que j'ai toujours bien fait mon travail.

Vous zallez pas me croire, mais le téléphone était coupé. Si c'était pas une preuve qu'on me voulait du mal, ça ! Je voulais m'enfermer. C'était pas une bonne idée. Une fois, je me suis enfermé. Et il a fallu qu'on me sorte tellement j'étais enfermé. C'est pas un bon souvenir, allez ! Fallait que je pense à autre chose. J'entrouvris une fenêtre à l'étage. Horreur ! Le type s'était multiplié. Un vrai hermaphrodite de la terreur. Y en avait au moins dix. Sans compter les ombres. Le soleil se levait à peine. C'était comme si j'avais un truc dans le cul. J'avais jamais rien mis dedans, ni même laissé qu'on y mette. Je l'ai gratté en pensant que j'étais foutu.

C'est comme ça qu'on laisse le temps passer. Je saurais peut-être jamais le fin mot de l'histoire. J'allais crever sans savoir pourquoi. Exactement comme je voulais pas crever. C'était quoi, cette armée

de zombies couverts de boue ? J'avais déjà vu ça dans les films. Pas dans la réalité. Et j'y étais, dans la réalité. On m'a jamais vu mettre les pieds ailleurs que dans cette merde de monde qui me complique l'existence alors que j'aurais pu vivre à poil sur une île déserte au milieu d'une forêt de femmes consentantes. Fallait que je me raisonne. Les zombies, ça n'existe pas. Tout ça s'expliquait raisonnablement. On est en France, merde !

J'aurais pu leur demander sans quitter ma fenêtre, mais quelque chose me disait qu'ils parlaient pas notre langue. Et puis j'en parle qu'une, même que des fois je me fais pas comprendre. C'était pas une bonne idée. Il fallait que je trouve autre chose. J'étais presque vide de pensées quand quelque chose m'est tombé sur la tête. Me demandez pas quoi !

31

Je me suis réveillé au Paradis. Bon, pour quelqu'un qui pensait finir ses jours en Enfer, j'avais bien fait de dormir. J'avais la tête gonflée d'une douleur qui battait au rythme de mon cœur. Mais c'est toujours comme ça quand on change de vie pour une autre, même si on l'a pas fait exprès. J'étais pas du genre à me la compliquer de cette façon. On m'avait aidé.

Et j'étais là, tremblant de pas savoir si j'avais raison d'avoir tort, quand Franck s'est penché sur moi. Il sentait le cigare et la pisse, donc c'était lui. Il venait de traverser la fine paroi qui sépare le Monde du Paradis. Ou il était déjà en Enfer et on lui avait permis de me faire une petite visite pour m'expliquer à quoi j'avais servi dans cette affaire.

« T'as servi à rien, grogna-t-il. T'es trop con pour servir à quelque chose. Pourquoi que t'as pas quitté les lieux comme je t'avais dit ?

— Ce salopard a tué mon chien ! La pauvre bête a souffert le martyre !

— Je t'avais dit de partir avant que...

— Avant que quoi, Franck ? J'étais pas pressé à la minute... dans ma tête...

— *C'est pas de ta tête que tu dois te servir, connard ! J'en ai pas une, de tête, moi ? Ça te suffit pas de savoir que t'en as pas besoin d'une autre ?*

— *Mais j'ai des sentiments, Franck !*

— *T'aurais mieux fait de t'en servir avec Maritchu, de tes sentiments, mec ! »*

Et le voilà qui disparaît. Ça se refermait comme quand on noie quelqu'un, sauf qu'y avait pas d'éclaboussures. C'était blanc comme un drap. C'était peut-être un drap. Et j'étais pas au Paradis. Ça se pouvait. Mais que j'y fusse ou pas, j'étais dans de beaux draps. Avec un mal de tronche à faire bouillir le sang que j'avais dedans. C'est pas tous les jours que ça arrive. Je savais que j'étais dans l'exceptionnel, le fantastique. Et que les zombies que j'avais vus étaient peut-être des zombies. Ce qui m'angoissait. J'avais jamais envisagé la mort comme fiction. Il y en a qui deviennent fous comme ça. C'est ce que m'a dit Dean en crevant le drap. Il était heureux que je m'en sois sorti. Je lui ai demandé de m'expliquer. Il savait pas. Franck savait. Il y avait une explication. Dire que Maritchu était consentante et que je le savais pas ! Dean n'en revenait pas que j'ai été aussi con.

« T'as tort de pas faire ce qu'on te dit, Jerry. Ça te porte tort une fois de plus. Cette fois, t'as bien failli y passer.

— *C'étaient qui ces zombies ?*

— *C'est pas ton affaire. C'est quand que tu la reprends, ta retraite, mec ?*

— *C'est pas moi qui décide. Faut voir ce qu'en pense Franck. J'ai pas vraiment envie de retourner là-haut...*

— *Et Maritchu, mec ? Tu y penses à Maritchu ?*

— *J'ai dû baisser dans son estime...*

— *Elle est pas payée pour ça !*

— *Je sais même plus pourquoi je suis payé...*

— *C'est vrai, mec. T'étais vraiment à la retraite. »*

Je sais pas ce qu'il entendait par là, Dean, mais on s'est quitté bons amis. On avait même pas parlé de sa retraite à lui. Il lui était peut-être arrivé un truc dans le genre que j'avais eu à subir. Il en avait la tête. C'est fou ce qu'on se ressemblait, Dean et moi ! On était peut-être le même. Ce qui ne changeait rien à ma situation. J'avais vu ce que j'avais vu. J'avais pas compris ce qui était compliqué. Et j'étais seul depuis toujours.

32

Les cadavres des nègres étaient toujours là, rangés comme les bouteilles de la cave, mais en long, qu'il y manquait plus que l'étiquetage et le walkman des musées pour ne pas s'égarer dans ce labyrinthe. Ça sentait le moisi comme dans un sous-bois. Vous vous éclairiez avec une loupiote à leds que vous aviez trouvée à l'entrée, une fois sorti de la cave —les mains dans le dos et un bruit de chaîne à la suite. Rien n'avait changé, sauf que Gloria n'était plus là pour me guider. Elle connaissait les lieux comme ses vagues. Ah ouais... c'est vrai que je vous ai pas raconté, je sais plus à quel moment de cette audition, comment Gloria et moi on avait mis les adjas pour échapper à la fureur du commissaire Panglas qui nous séquestrait parce qu'il s'imaginait qu'on savait où Roger avait cavale sans nous. Gloria le savait peut-être et même sans doute, mais moi : queue d'allah comme on dit par chez nous. J'avais entendu des voix derrière le mur, je sais pas si je vous l'ai raconté... En plein dans le noir que j'étais, une main dans la douleur de l'axonomésis et la cheville remplie d'un gonflement qu'il valait mieux que j'ignore de quoi (*entre le 19 et le 20*).

Elle était apparue comme dans un film, dans un interstice de lumière qui n'éclairait rien, à part ses yeux et les miens. Elle savait où se trouvait l'ouverture du labyrinthe et comment l'ouvrir et la fermer. Le lieutenant Arto, qui avait inspecté la cave avec sa propre lumière n'avait rien eu à signaler à son patron, lequel

s'illuminait la gueule dans la trappe des fois qu'on oublie qu'il était le maître d'œuvre de cette recherche.

C'était une ouverture bien dissimulée, mais pas derrière les bouteilles ni une toile d'araignée plus grande que les autres, il faisait tellement noir que je n'ai pas pu me renseigner et Gloria se taisait en manipulant les données qui bipaient en mode majeur. J'ai alors pénétré dans l'inconnu et ça ne ressemblait pas à un labyrinthe, pas encore. En plus, les voix que j'avais entendues ne pouvaient pas être celles des cadavres qui s'alignaient dans un silence tellement parfait qu'on ne s'entendait plus. Elles appartenaient à au moins deux créatures aussi vivantes que moi, mais Gloria n'éclaira pas ma lanterne sur ce sujet sans doute délicat, pas plus que sur comment on trouvait l'entrée.

En passant, tout silencieux que j'étais et oubliant mes douleurs dans l'angoisse qui étreignait mes nouveaux songes, j'ai constaté que les cadavres étaient noirs, mais d'un noir que je ne pouvais pas attribuer à l'obscurité des lieux ni aux effets de la putréfaction : c'était un noir comme on en trouve qu'en Afrique. J'ai tout de suite fait la relation avec les objets et les meubles du salon, mais sans que ça prenne un sens, car il fallait se manier fissa fissa et Gloria commençait à s'éloigner, la lumière avec elle. Tout juste si j'ai eu la chance de m'accrocher à son slip, car elle en portait un, alors que d'habitude... mais passons. Voilà comment on avait échappé au commissaire (célèbre) Kol Panglas. Vous connaissez la suite. Non... ? L'explosion de la Cave à Carlos, tout ça... ? (20 et ss)

Ma deuxième cavale (revenons au temps présent) s'annonçait moins zésée. Gloria n'était plus là pour me dire où se trouvait l'ouverture du labyrinthe ni comment on le sésamait. Dans le noir le plus absolu, et cette fois sans voix pour me guider au moins approximativement, j'ai dû me fier au hasard. Un roman du hasard que j'étais en train de vivre. Du Saporta pur sucre. Avec ça que plus

personne ne lit ces tentatives de renouveler la narration du monde en proie à l'humain. Seulement le hasard avait ouvert l'ouverture. Comment et pourquoi, je ne sais pas. Flach ! Je n'ai pas cherché à comprendre. Peut-être que Gloria n'avait pas refermé derrière nous. Ou que quelqu'un d'autre était passé par là en oubliant de refermer. Mais le moment était mal choisi pour se poser des questions. J'ai mis la main sur la loupiote, exactement comme Gloria l'y avait mise la sienne. Les cadavres étaient toujours là, noirs et silencieux, et l'odeur circulait comme chez elle, que c'était peut-être chez moi si je ne me maniais pas. Mais rappelez-vous : j'étais menotté dans le dos. Et je traînais une chaîne que Panglas avait balancé à ma suite, laquelle m'avait fouetté la tronche qu'il me semblait avoir perdu un œil. Ou alors Panglas m'avait réellement éborgné avec son cigare et je me racontais des choses comme si c'était le moment de se croire déjà dans un roman.

Je n'avais pas mémorisé le parcours pour se tirer de là (temps passé). Tu parles ! Une allée bordée d'étagères genre catacombes, avec des croisements sans signalétique, comme si les propriétaires des lieux en connaissaient la topographie par cœur. Et quand je dis labyrinthe je dis pas que ça m'amusait ! Gloria lui appartenait, avec ce qu'il signifiait pour elle et pour le monde. Roger était comme ça : infini. Et il ne collectionnait pas que les médocs. Il n'accumulait pas que le pognon. Il entassait aussi des cadavres. Des noirs. Sans ordre apparent, mais bien rangés. Et ça voulait forcément dire quelque chose que Gloria m'avait comme qui dirait interdit de savoir aussi bien qu'elle. Elle me mettait ainsi à l'abri d'une possible épuration si jamais l'envie lui prenait à Roger, qu'on sait jamais ce qu'il a dans la tête, comme d'être marié depuis dix ans avec une cintrée de l'amour. Ça avançait, et moi avec, mais ça se ressemblait comme si je n'avais pas avancé. Le hasard m'avait abandonné. Avais-je refermé l'ouverture du labyrinthe ? Pile ou face ?

Je n'avais aucune envie de tourner en rond comme si c'était ma faute. Une fois de plus dans mon existence de pauvre, je ne savais pas où j'allais, sauf que je voulais en sortir, et une fois sorti, la question d'aller où se poserait encore. Je ne me suis jamais suicidé, même en pensée. Au contraire, j'ai toujours agi pour rester aussi vivant que possible, que quelquefois j'étais plus mort que vivant, mais je ne reprochais rien à personne, sauf à Dieu bien sûr, qui n'existe pas tant qu'on a les pieds sur terre. Après, on verra ou pas. Après tout, depuis des millénaires, ça n'est jamais que les paroles des hommes qu'on entend. Et surtout de ceux qui prétendent entendre la voix divine. Imposant alors le caractère sacré de l'Écrit et jusqu'à la Langue.

Vous allez me dire, si vous avez le temps, que j'en avais des pensées de bien haute tenue en ces moments de perdition sans solution de continuité. Un signe que j'allais y passer moi aussi, au milieu d'une quantité de nègres morts que je les avais pas comptés comme si je savais ou que je ne pouvais pas ignorer que c'était aussi impossible que la division par zéro. Ne divisez jamais par zéro ni la peur ni l'angoisse ! me conseillait mon petit lutin depuis mon jardin intérieur.

Pourtant, ce couloir de la mort destiné uniquement à la race originelle commençait à changer : il y avait des places vacantes sur les étagères. Ceci sans ordre, comme quand on prélève des pommes sur les clayettes du grenier de grand-mère qu'on s'emploie à ne pas en saboter l'agencement sous peine de martinet là où ça fait mal. Y avait même une brouette en travers de l'allée. Et une paire de gros gants de cuir aux doigts patinés par l'effort et l'usage. Ça m'a immobilisé entre deux ombres. Des ombres d'hommes debout. Il y en avait deux. Et même trois ! Avec l'éclairage en contrejour comme dans Frankenstein. Et un travelling avant avec zoom arrière (comme dans le clocher de

Vertigo) que j'en ai conçu un vertige et des vomissures que je savais pas que je pouvais dégueuler autant sans en crever de soif !

33

« Frank !

— Patrice ! »

Je les ai d'abord vus dans le mercure des lunettes que portait un cadavre qui penchait sa grosse tête crépue sur le bord zingué de son étagère. Trois types en salopette avec des outils plein les mains. Je ne sais plus si ça a fait : « Frank ! Patrice ! » ou « Patrice ! Frank ! ». J'ai pivoté sur la pointe d'un pied, les mains dans le dos et la chaîne a décrit un arc de cercle avant de se poser en cliquetant sur le dallage noir et blanc. Mes jambes ont d'abord plié, puis Frank a répété : « Patrice ! » et j'ignore si j'ai dit : « Frank ! » ou si c'est lui qui a gémi : « Qu'est-ce que tu fous ici, frangin... ? »

Deux minutes plus tard, on était lui et moi assis de chaque côté d'une table pas prévue pour partager un apéro, mais propre et même désinfectée, avec un trou au milieu en forme d'entonnoir. Les deux autres types se tenaient dans le dos de Frank, les mains dans les poches, les outils cliquetant et l'un d'eux, le regard incertain, observait les effets de sa pince monseigneur sur la chaîne au bout de laquelle tintinnabulaient mes menottes.

Frank avait l'air ni content ni le contraire, que des fois, si ça lui prenait, je me garais en double file et j'attendais que ça lui passe, quoique que j'aie fait pour provoquer sa colère rentrée. J'étais son

cadet d'à peine un quart d'heure, mais ça se voyait : ses épaules trahissaient la méthode qu'il employait pour se faire respecter. La porte, derrière moi, s'était refermée sur les catacombes, mais rien sur le labyrinthe. La pièce était tendue d'acier comme ma chambre de toile de jute écrue, là-bas, à Parigi. La lumière circulait en rond à l'angle du mur et du plafond et ses reflets rebondissaient sur le crâne chauve et brillant de mon frangin retrouvé. J'en avais le cœur qui battait la chamade, si des fois vous savez ce que c'est une chamade, que moi non.

« Faudra que tu me racontes tout ça en détail, Patou... Je t'ai pas présenté mes collaborateurs : Jerry Chinaski...

— Enchanté, Pat...

— Dean Arbuckle...

— De même...

— Je savais pas qu'il y avait des catacombes dans ce patelin... Trois semaines que j'y suis sur invite de Roger... Mais tu dois être au courant, Frankie...

— Sans doute autant que tu ne l'es pas, frangin...

— Tu vas me mettre au parfum...

— Ya des parfums qui sentent bon et d'autres non...

— Comment qu'y sent, çui-là... ?

— Ni bon ni mauvais. On a un système de ventilation forcée qui élimine les odeurs, les bonnes comme les mauvaises. Tu nous connais...

— Pas autant que je voudrais, mec... »

J'arrêtais pas d'avaler ma salive et de saliver en même temps et même plus. L'anisette avait un goût de pisser, quoique j'en ai jamais bu, de la pisser, si vous voyez ce que je veux dire. Moi je voyais pas. Et j'avais pas envie de comprendre ni surtout qu'on me mette au courant. La seule question qui me turlupinait les neurones que j'ai à la place de la vérité, c'est si Roger m'en voulait vraiment ou si le commissaire Panglas m'avait raconté des craques histoire d'en savoir plus sur ce que j'ignore. Frank devait le savoir, lui. Il était né pour ça. Et j'aurais mieux fait de pas être né. Il me regardait comme si j'étais mort et que je tentais de ressusciter sans me décrocher de la croix. La posca, ou je fais un malheur ! Mais quel malheur pouvait me sauver du pétrin où on m'avait fourré sans que je connaisse les tenants et les aboutissants d'activités criminelles que moi je m'y connaissais qu'en pièces de rechanges et encore d'occasion ! Ah ! les bagnoles !

« Ils sont encore là-haut... ? demandai-je comme si la question n'intéressait pas mon frangin retrouvé comme si je l'avais perdu dans une autre existence.

— T'inquiète donc pas, frérot.

— Je finirai que j'aurai rien compris...

— Inutile que tu comprennes. Roger est fou de rage, tu sais... ?

— Mais j'ai rien fait exprès ! D'autant que c'est pas moi qui...

— Non, c'est moi, dit péniblement le nommé Jerry Chinaski, comme s'il était assis sur un pal et qu'on lui proposait d'aller plus vite. Gloria...

— La ferme, Jerry ! »

Frank avait à peine effleuré la nappe, mais les verres se mirent à trembler comme s'ils allaient se renverser et moi avec. Jerry

chercha des yeux de quoi s'asseoir, des fois que ça l'occlue. Dean, qui maniait sa pince avec une dextérité de perceur, souriait le plus bêtement possible. Des fois, vaut mieux fermer sa gueule plutôt que de l'ouvrir pour qu'on la ferme à ta place. Je reconnus le mec prudent qui avait acquis au feu l'expérience de l'imprudence. Je ne connais pas l'humanité, mais je sais deux ou trois choses des hommes. Des fois, ça me sert, et d'autres fois non, sans que je sache si c'est oui ou si c'est non, comme ici à la même table que Frank qui n'avait pas invité ses deux collabos à partager l'anisette avec nous.

« Roger y dit comme ça que tu serais bien ailleurs, le temps que Panglas perde le fil que tu lui as mis à la patte, Patou. Il sait bien que t'as pas causé la mort de Gloria. Il le sait depuis le début, figure-té. Panglas s'est foutu de toi...

— Mais j'ai pas marché, mec ! J'ai même réussi à...

— Tu peux pas rester ici, bros. Demain on commence les travaux...

— Je peux vous donner un coup de main, Frankie ! Tu me connais que je suis pas un trou du cul s'il s'agit de donner un coup de main...

— ...pourvu qu'on t'explique, je sais. Mais on va pas t'expliquer. Tu sais skier ? »

La question « qui c'est qui sait jouer du piano ? » et tu te retrouves à briquer les chiottes ou en première ligne selon l'époque. Je voulais pas mourir idiot ! Je me suis levé, sans verre à la main parce qu'y avait rien à fêter, pas même nos retrouvailles que ça faisait bien des années qu'on s'était pas échangé des regards, Frank et moi.

« Je peux me démerder seul, déclarai-je comme si je savais pas.

— On va pourtant t'aider. Tu sais comment... ? »

Une balle dans le trou et le trou dans la balle. Je connaissais les méthodes de Frank. Je vous l'ai pas dit, parce que vous me l'avez pas demandé, mais je le haïssais et il le savait puisque ma haine était sans effet sur lui. En y réfléchissant, madame le substitut, je me demande si c'est pas lui, Pat Banana. J'ai pas bien lu ce que vous avez fait fuiter dans la Presse, mais j'ai comme idée que ça se pourrait bien qu'il se fasse appeler Pat Banana, comme vous m'avez reconnu sous le sobriquet de baron de la Rubanière, alors que je suis un Chercos comme Frankie et notre papa avant nous et comme ça jusqu'à Chercos dans les montagnes de marbre qui en savent long sur nos origines alors qu'on n'en connaît que la légende familiale. J'avais pas bien fait de retrouver l'ouverture du labyrinthe. Et j'aurais mieux fait de pas avoir un frère qui me ressemble, à part les épaules. Comme je répondais pas si je savais comment Frank mais pas lui seul allait m'aider et que je demeurais debout comme si j'avais pas encore décidé si j'allais accepter ou pas, Frank s'est levé lui aussi et il a posé sa lourde main sur mon épaule :

« Tu sais skier, fréro ? Moi je sais pas si tu sais, mais si tu veux apprendre parce que tu sais pas, dans deux jours tu seras pénard dans un hôtel de luxe, quelque part au sommet de la Russie olympique, avec des skis aux pieds et de jolies putes de quinze ans comme tu les aimes dans un plumard que tu m'en diras des nouvelles quand tu reviendras...

— Je... je reviendrai... ?

— Roger il a dit comme ça que si tu reviens pas de Krasnaïa Poliana c'est que t'auras changé d'adresse et tu sais quoi... ? Il te souhaite de passer l'hiver le plus prometteur de toute ta chienne d'existence, mec !

— Je demande pas mieux, mec... mais... il m'en veut pas... ?

— Puisque c'est Jerry qui a commis l'erreur sinon Gloria elle serait là pour en rire avec nous ! Ne l'as-tu pas dit toi-même : c'est pas toi qui as posé la bombe...

— Je l'ai dit... mais...

— Mais quoi ? Comme si on t'attendait pas, frangin. Tu t'imaginais qu'on savait pas que tu retrouverais l'entrée du labyrinthe ?

— Vous pouviez pas savoir que Panglas me jetterait de nouveau dans la cave... heu... aujourd'hui...

— On le lui a fait savoir, t'en fais pas pour ça ! »

34

Franck avait été clair. Et il devait être encore plus clair pour tout le monde que Patrice avait été exécuté. Dean et moi on ne connaissait pas les tenants et les aboutissants de ce qui mijotait dans la tête de Franck.

« Pas de bagnole, avait-il décidé. Vous prendrez le train. »

C'est ce qu'on a fait. On a voyagé de nuit. Franck n'avait rien précisé à ce sujet et comme j'avais déjà pris le train et apprécié les voyages de nuit, Dean m'a suivi sans rouspéter comme d'habitude. Franck avait aussi précisé qu'il ne tolérerait aucune dispute avant que le travail soit achevé.

On est arrivé de bon matin. Il faisait à peine jour. Dean, qui se réveillait lentement, frotta la vitre avec le revers de sa manche et poussa un cri d'admiration qui me fit penser qu'il avait encore repéré une brunette aux longues jambes. Mais ce qu'il me montrait n'avait rien à voir avec le sexe. Le quai était glissant. Plus loin, la neige s'entassait contre les murs. Et on entendait clairement le bruit des chenillettes comme au cinoche. J'en ai eu le corps tout refroidi malgré le souffle d'air chaud qui remontait de dessous les sièges.

Dean et moi on n'avait pas l'habitude de la montagne. En fait, on n'y avait jamais été. On est des mecs du Sud. On monte à cheval, en moto et on sait nager. Mais glisser debout sur ce tapis de froid

et de chutes n'était pas dans nos cordes. On n'avait jamais vu ça que dans le freezer. Et comme disait Dean en plaisantant, on n'avait jamais eu l'idée d'entrer dedans pour se préparer à une mission du genre de celle qu'on allait achever pour que tout le monde voie bien que Patrice avait été exécuté. Pourquoi il fallait que ça se voie, on n'en savait rien. Et on s'en foutait parce qu'on était payé pour fermer notre gueule.

On a patiné rudement sur le quai. En plus, il fallait descendre un escalier et passer par un souterrain pas du tout fait pour encourager les claustrophobes comme moi. Dean me poussait et j'avais honte de me plaindre comme une gonzesse qui veut pas y passer. Enfin, on est remonté. J'avais les pieds gelés à cause de mes pompes. Dean m'avait prévenu. Il portait de grosses godasses en poil d'animal blanc. On est passé chez un chausseur où c'est lui-même qui a choisi pour moi une paire de bottes avec des poils dedans. On était prêt à faire ce qu'on était venu faire.

À l'hôtel, on nous a pris pour deux pédés, mais Dean m'a expliqué comment on fait pour pas se formaliser quand on séjourne dans ce genre de milieu. Il faut dire qu'on n'était pas les mieux fringués. Surtout Dean qui ressemblait maintenant à son père. Je me suis bien gardé de le lui faire remarquer, parce que Dean et son vieux sont en froid. J'avais pas tellement envie de faire encore baisser la température. On est allé bouffer dans le restaurant de l'hôtel, bien pratique parce qu'on n'avait pas à sortir pour se les remettre au froid et au vent qui sifflait sous les portes.

Dean a rouspété parce que c'était pas donné, les patates fourrées au caviar, mais du moment qu'il rouspétait pas après moi, j'avais aucune raison de chercher à le calmer. C'est le garçon qui a pris à ma place. Il était pas commode non plus. Il a arraché la carte des mains de Dean, celles dont il se sert pour actionner les mécanismes compliqués de la mort. Il n'était pas question qu'il s'en serve pour

autre chose, alors j'ai tiré le garçon par la manche et je lui ai révélé que mon copain était nerveux à cause de son père.

« Il est mort ? dit-il en écarquillant les yeux. Le mien aussi vient de mourir.

— Alors vous comprenez que mon ami a envie de tuer quelqu'un pour soulager son deuil...

— Exactement comme moi ! Qu'est-ce que vous buvez ?

— De l'eau pour l'instant. Mais quand on aura fini, on reviendra pour goûter au vin de la clairière rouge.

— Il est excellent, monsieur ! »

Voilà comment on se fait des amis. Un truc que Dean ne sait pas faire. Heureusement que c'est moi qui désigne les cibles !

« Ils font chier, ces larbins, rouspéta-t-il quand je me suis rassis devant mon assiette.

— T'en as jamais tué, Dean. C'est pour ça. »

Le genre de remarque que Dean prend toujours pour un conseil, mais bon... on n'avait pas tout le temps devant nous et il fallait trouver Patrice avant qu'il nous trouve. Pas question de le mettre en fuite. Il y a longtemps que je ne trotte plus. Alors le galop... Bref, le garçon, qui s'appelait Vania, ce qui n'a aucune importance, nous servit double ration de patates fourrées au caviar, le tout arrosé d'une eau tirée directement du puits familial, lequel servait à abreuver des dizaines de générations de Vania. On a fait semblant d'aimer, surtout Dean qui n'est pas friand de ce qui n'a aucun goût.

« On va pas s'attarder, dis-je entre deux bouchées. Franck a bien précisé que ça devait se voir comme les yeux au milieu de la figure...

— Heureusement qu'on n'est pas d'ici...

— C'est parce qu'on n'est pas d'ici que ça va se voir encore mieux.

— Et on sera déjà loin quand ça se verra, hein, Jerry ? »

C'est ce que j'espérais en tout cas. Franck ne nous laissait pas le temps d'apprendre à skier. On aurait eu plus vite fait de descendre dans la vallée sur des skis, mais Franck avait fixé le jour et l'heure, ce qui supposait qu'on repérerait Patrice avant. Il voulait du sang dans la neige. Pas d'explosion ni de coups sur la tête. Et pas question non plus de le faire souffrir. C'était son frère, tout de même ! Dean avait donc préparé sa Remington pour un tir à moins de cent mètres. Pendant qu'il travaillerait, je serais au bar de l'hôtel en train de consommer. Enfin... de faire semblant, parce que Franck ne voulait pas nous voir beurrés avant qu'on soit rentré à Paris.

Mais ce jour-là, le jour de notre arrivée, c'était à moi de travailler et c'était Dean qui ferait semblant de consommer au bar. Je me suis équipé d'une grosse fourrure car le vent était chargé de cette maudite neige qui a le goût de l'eau. Mes pompes étaient bien graissées et mes arpions bien à l'aise dans les poils. Y avait que le bout de mon nez qui me tracassait. Et j'ai commencé à chercher du côté des hôtels hors de prix. Il fallait traverser la route et descendre sur le cul pour atteindre une place parfaitement déneigée, même qu'il y avait des radiateurs électriques en plein vent et qu'on pouvait s'y frotter sans se brûler. Mais j'ignorais que pour en avoir le droit, il fallait consommer. C'est comme ça que je me suis fait plumer à la terrasse tropicale d'un établissement réservé à ceux qui profitent qu'on soit pauvre.

Et j'ai bien fait de pas discuter avec le larbin qui m'a engueulé parce que ça se voyait que je l'étais. Il m'a arraché à la chaleur du radiateur tout rouge et j'ai failli lui en mettre une de définitive. Ah

on a de ces réflexes quand on a l'habitude de pas se laisser faire ! Mais j'ai réfléchi. C'est un avantage que j'ai sur Dean qui réfléchit toujours après si je suis pas là pour le guider dans la jungle sans pitié de ce monde de merde. J'ai même fait une gémflexion, posant presque un genou à terre. Et c'est à ce moment que Patrice m'a aperçu dans son collimateur. Exactement comme Franck l'avait prévu. L'essentiel étant que Dean ne soit pas repéré par la cible.

« Qu'est-ce que tu fous là ? a grogné Patrice en bottant le cul du larbin qui s'est calté comme un lapin qui l'a échappé belle.

— Je suis pas venu faire du ski, Patrice !

— Alors qu'est-ce que t'es venu faire ? J'ai dit à Franck que je voulais qu'on me foute la paix, merde !

— Il est pas de cet avis, Patrice. Il a peur que tu fasses une connerie. Il préférerait que je la fasse à ta place.

— Et quelle connerie tu ferais, connard ! T'en a pas fais assez ? »

Il était prêt à me labourer la gueule avec la crosse de son Luger, mais il y avait trop de monde pour que ça se voie pas. J'ai pris un air de convalescent qui a peur de pas s'en sortir.

« Je serai discret, Patrice. Je peux même aller m'acheter des fringues dignes de ton monde si ça doit me permettre de pas désobéir à Franck. Tu le connais...

— J'ai pas besoin de nounou. Et puis je veux pas qu'on me voie avec toi. T'as l'air d'un pédé !

— Mais je le suis pas, Patrice ! Je suis né comme ça...

— N'empêche. »

Il m'a planté là entre le radiateur et une plante verte. J'en ai toujours eu marre de ce type. C'est sans doute pour ça que Franck m'avait confié ce travail. J'ignorais pourquoi il voulait buter son frère, ni pourquoi il fallait que ça voie que c'était une exécution. Les types qui mènent la barque de ce monde ne vous disent jamais pourquoi c'est vous le minable et eux les propriétaires de votre âme. Je suis entré dans ce bar huppé. Malgré mes fringues. Mais c'était pas mes fringues qui emmerdaient Patrice. Et les gens qui me regardaient passer entre leurs tables fleuries avec un téléphone dessus me voyaient nu comme un ver au lieu de se préoccuper de la présence d'un étranger parmi eux. J'ai rejoint Patrice au comptoir de cuir qui éclairait les visages par-dessous. Le sien, il le tenait dans l'ombre, ayant reculé son tabouret. Je suis resté debout.

« File ! grogna-t-il. Je veux pas qu'on me voie avec toi. Tu vas me faire une réputation. J'ai encore rien levé depuis que je suis là.

— C'est pas la chair fraîche qui manque, à ce que je vois...

— Justement j'hésite !

— Tu veux fonder un foyer ou quoi !

— Tu ferais mieux de la fermer, Jerry ! Et te tirer d'ici. Tu diras à mon frère que j'ai besoin de vacances. J'en ai marre d'être le fils de son père, voilà ! »

Il était sur le point de se confier à moi. Ça devenait dangereux. J'étais pas payé pour savoir des choses. J'en avais bien assez d'en savoir sans le vouloir. J'aurais pu me calter en vitesse et changer les plans, mais si je suis un vrai spécialiste de la vitesse en cas de problème, j'y connais rien en plan. Et il était sans doute trop tard pour en changer. Mais j'ai joué le jeu et j'ai commandé un Gibson.

« Olive ou oignon ? me demande le barman.

— *Mets-y ton doigt et remue ! » grognai-je.*

Patrice m'envoya alors son coude dans les côtes. Il était furieux, rouge, suant, une vraie bête en cage. Je le tenais !

« C'est pas comme ça qu'on cause ici, murmura-t-il entre ses dents serrées. Tu leur fous la paix aux larbins, compris ?

— *C'était juste de l'humour, mec !*

— *C'est des larbins qui rigolent qu'avec leurs semblables. Et tu leur ressembles pas du tout. Même que si je continue de te parler, on va croire que je te fais des propositions.*

— *Merde, Patrice ! C'est pas ma faute si je suis né comme ça ! J'aime les gonzesses moi aussi. Tu veux tout de même pas que je te le prouve !*

— *Tu finirais de me casser la baraque, connard ! »*

Le barman avait choisi pour moi. C'était une olive. J'aime pas les olives. Les oignons non plus d'ailleurs. Et il avait pas assez forcé sur le gin. Un vrai gamin qui veut pas jouer avec les grands de peur de se la faire mettre sans l'autorisation de Papa. Je lui ai lâché un regard assassin sans intention de tuer. Il s'en foutait éperdument. Une pédale.

« Tu vas me coller jusqu'à jeudi ? fait Patrice avec un air soudain désespéré.

— *Non... Je... Je repars demain...*

— *Mais qu'est-ce que t'es venu foutre ici, bordel de merde, si tu me colles pas jusqu'à la fin de mes vacances ? Tu veux m'empêcher de baiser comme un homme doit le faire ?*

— T'as rien compris, Patrice. Je fais qu'obéir à Franck, moi. Tu ferais bien d'en faire autant.

— J'obéirai plus à personne, merde ! »

Je comprenais maintenant pourquoi Franck voulait le buter. Mais ça n'expliquait pas pourquoi il exigeait qu'on salope le travail pour qu'on voie bien que c'était une exécution et pas un suicide ou un accident. Une balle explosive dans la tête, qu'il avait dit. Et il voulait que l'angle de tir soit tel qu'on la retrouve. Un travail compliqué, comme vous voyez. Et Patrice n'arrêtait pas de me harceler parce que j'avais l'air d'une fille et qu'il était maintenant trop tard pour expliquer à ces gonzesses sophistiquées qu'il était pas aussi pédé que les apparences pouvaient le faire croire.

« Va expliquer ça à une gonzesse qui a autant de fric que toi et peut-être même plus, dit-il en se triturant la gueule à pleine main.

— *Je leur explique jamais rien, mec.*

— *Ah ouais... ? Et ça leur fait rien de coucher avec un mec qui a l'air d'une fille ?*

— *C'est peut-être des gouines...*

— *Et ta queue, mec, elle a l'air d'un clitoris ? »*

Il allait trop loin dans la critique. Franck m'aurait dit, en m'envoyant la fumée de son cigare dans les yeux pour m'aider à expliquer mes larmes, que le moment était venu de ne pas me laisser critiquer comme ça sans rien dire. Ou sans rien faire, je me rappelais plus de ce qu'il m'avait conseillé la dernière fois. Je me souvenais plus de quand c'était la dernière fois. Ce maudit Patrice avait le don de m'embrouiller. Il savait que je finissais par chialer. Il attendait le moment de me tendre son mouchoir. Qu'en penseraient les gonzesses friquées qui le guettaient depuis que

j'étais entré dans le bar ? Je n'ai jamais été à l'aise si je ne suis pas chez moi. Et chez moi, je suis seul.

« Bon, fit-il soudainement. Je te quitte. Je vais me coucher. Seul. Tu restes ici jusqu'à ce que l'ascenseur commence à monter. Et ensuite tu sors et tu disparais en direction de ton hôtel minable. Compris ? »

Il devenait insupportable à peine 24 heures avant de mourir. Il s'était toujours montré désagréable avec moi, mais maintenant, allez savoir pourquoi, je ne pouvais plus le supporter. Ce sentiment nouveau avait quelque chose à voir avec sa mort prochaine. L'essentiel était que je l'amène à l'endroit exact où la balle sortie du Remington de Dean lui ferait exploser la tête.

« On se revoit demain, hein, Patrice ?

— Et alors ? C'est demain que je te vois plus. Ça m'a rendu patient de le savoir. Et c'est demain que je me décide. J'ai d'ailleurs ma petite idée. Tu veux pas savoir ?

— Oh moi, tu sais, Patrice, j'aime pas trop savoir ce qui me regarde pas. Mais t'as raison, mec, c'est demain que je finis mon travail. Mais je partirai pas sans te saluer.

— Alors à demain. Dors bien, pédé ! »

Il insistait, ce salaud. J'ai rien contre les pédés, mais j'en suis pas et ça me fait mal de pas avoir le physique qu'il faut pour pas en avoir l'air. Je sentais monter en moi une colère d'enfer comme j'en avais jamais expérimenté. Il m'est souvent arrivé d'en vouloir à quelqu'un, à commencer par mon père qui valait pas mieux que moi dans un miroir. Mais la colère, non, jamais. Même Dean faisait que m'énerver quand il se comportait comme un demeuré. J'ai accroché la manche soyeuse de Patrice, l'empêchant de se lever.

Lui aussi était en colère maintenant. Il me montra ses dents pointues. Sa langue rose s'agita.

« Enlève tes pattes de mon costard à 600.000 roubles, connard ! Tu sais pas de quoi je suis capable quand je deviens plus méchant que mon frère. Et t'avise pas de recommencer. »

Il avait dit ça d'une voix grave que je ne lui connaissais pas. Ses yeux étaient devenus tout blancs. Mais ses mains ne me touchaient pas. Je ne sais pas qui est le plus costaud de lui ou de moi. Le plus méchant. Je sais seulement qu'il est farci de pognon, qu'il est le frère de mon patron et qu'il n'en a plus pour longtemps à me faire chier. Et je suis assez sage pour comprendre qu'il vaut mieux en rester là. Peut-être que j'éprouverai du plaisir à voir sa tête éclater et son sang se répandre dans la neige.

35

Le lendemain, à l'heure prévue, je vois la lunette du Remington envoyer un reflet bleu sur le mur contre lequel Patrice est en train de pisser. Deux minutes plus tôt, quand il m'a déclaré qu'il avait envie de pisser, je me suis dit qu'on allait prendre du retard et que Dean se mettrait à trembler en marmonnant, la joue contre la crosse, que tout allait foirer parce qu'on n'avait pas prévu que Patrice aurait envie de pisser. Et quand Patrice a envie de pisser, il pisse dans une pissotière de luxe, pas dans celle que la municipalité a mise à la disposition du citoyen libre de pisser dans l'égalité et la fraternité. Heureusement que le mur était tapissé de carreaux en céramique façon Orient et pas d'affiches vantant les mérites artistiques d'un chanteur populaire, sinon Patrice aurait pris la direction de son hôtel et le soleil aurait eu le temps de se coucher suffisamment pour interdire au cerveau de Dean de faire la mise au point sur le crâne qu'il s'agissait de défoncer. Mais d'abord, Patrice a résisté. Question de principe.

« Je pisse pas n'importe où, moi, connard ! J'ai de l'éducation. Dis donc... il est pas mal ce mur. C'est quoi ces carreaux ?

— C'est de la céramique... Ça doit être la maison d'un Arabe. Ils ont aussi du pognon, les Arabes, tu sais ? »

Voilà comment j'ai décidé Patrice à pisser contre ce satané mur de merde. Façon de dire que si j'avais fait la même chose pour l'arbre contre lequel je m'appuyais, il serait pas tombé dans cette putain

de fosse et aurait eu le crâne défoncé par une balle explosive et non pas par un bout de tuyau qui dépassait. Il a disparu d'un coup. J'ai tout de suite imaginé la tête de Dean. Il en fait jamais une autre quand quelque chose le surprend en pleine concentration professionnelle. Patrice était mort, le crâne ouvert, dans le fond du trou. C'est ce que j'ai dit à Dean quand je l'ai retrouvé à la gare. Il en faisait une tête. Et il s'est mis à gesticuler en me décrivant la scène :

« J'avais le doigt sur la détente, chuchotait-il sur mon épaule. Pourquoi tu l'as poussé ?

— Je l'ai pas poussé, mec ! Tu vas pas raconter ça à Franck, dis ?

— En tout cas il est mort. Je te fais confiance.

— Tu peux. On voyait sa cervelle. Y avait de la neige au fond du trou.

— Exactement comme voulait Franck. Seulement ça aura l'air d'un accident. Y a que moi qui sais que tu l'as tué. Et me dis pas que tu l'as pas fait exprès...

— Comment veux-tu qu'on maquille un accident en exécution ? Tu crois que j'y ai pas pensé ?

— On ferait bien d'y retourner pour voir ce qu'on peut faire. Parce que si j'y dis pas à Franck que c'est une exécution même si ça n'en a pas l'air, on va se faire enguirlander. Et il nous réclamera les frais. T'imagines ?

— Putain je fais que ça, mec ! »

On était, Dean et moi, dans un sacré pétrin. On n'avait fait que la moitié du boulot. Et Franck allait nous faire payer l'autre moitié.

36

La Greggo peinture 46 se posa négligemment sur le mégot du puro, havane lui aussi, puis la jambe se mit à guincher comme au temps de papa. Zinaïda Alexandrovna s'empessa de décoller le chewing-gum qui était sérieusement enfoncé dans les reliefs de l'asphalte. Elle usait savamment d'un canif à manche d'ivoire gravé d'un cœur comme on n'en voit plus à notre époque, c'était du moins ce qu'elle s'imaginait. Le chewing-gum se détacha enfin. Et à temps, car la Greggo approchait et une allumette encore en feu venait de se poser parmi les graviers du trottoir. Aussitôt, pour en finir avant qu'on l'en empêche, la fillette introduisit la gomme en forme de pièce de monnaie dans sa petite bouche qui à l'homme parut aussi jolie qu'un pétale de rose. Puis elle pivota, se redressa et s'enfuit dans le jardin attendant où des touristes consultaient les titres d'un kiosque haut en couleur. L'homme ne s'arrêta pas pour la voir disparaître parmi les autres enfants. Il atteignit le bout de l'allée et, avant de traverser la place, veilla à ne pas se faire renverser par les camionnettes de livreurs qui se croisaient en silence. Parvenu de l'autre côté, il avisa un grand portail de fer forgé et lissa contre ses mollets ses deux Greggo (l'une après l'autre, est-il besoin de le préciser ?), lançant des bouffées épaisses et grises contre le ciel presque ensoleillé. Une autre allée s'enfonçait sous les pins, rectiligne. Il la parcourut sans s'intéresser aux plates-bandes. Rien à foutre des fleurs ! Il gravit deux ou trois marches de marbre rose et jaillit dans un hall désert, à part des plantes vertes qui semblaient monter la garde. Il se dirigea alors

tranquillement vers le guichet qui, comme mû par un automatisme secret, s'ouvrit sans bruit. La gueule enfarinée d'un employé parut dans cette ouverture demi-circulaire. L'homme aux Greggo avait tout bien noté : le jardin public, la fillette qui pouvait se nommer Zinaïda Alexandrovna, les livreurs précis comme des missiles de haute technologie, le portail ambitieux à l'entrée de l'hôpital, les ficus ou autres espèces de plantes vertes alignées comme des bougies d'anniversaire sur le moka du dallage.

« Je suis Nicolaï Panglaski, dit-il au préposé. Je suis attendu par le docteur Recourbé...

— À dada ! sembla se réjouir l'amphitryon. Je vous montre le chemin...

— À dada... ? »

Nicolaï Panglaski suivit l'agent qui connaissait les lieux. On traversa encore de la verdure, en herbe, en branches, en haie, en rampant sur les murs et les premiers habitants apparurent, tous vêtus de blancs tabliers, les uns sur pattes, déambulant, les autres sur des chaises que d'autres encore poussaient ou retenaient car le terrain était en pente et donnait sur un étang couvert de nénuphars ou en tout cas de plantes flottants dans une tenace immobilité. Voici une table de fer dans le style anglais, des chaises appareillées et de quoi se sustenter car les quatre types qui trempaient leurs doigts dans les écuelles de cristal commençaient à peine la journée. Seul Frank Chercos, dit Patris Bananov, se leva pour serrer la main du commissaire Kol Panglas qui était lui aussi en mission incognito à Sotchi. Le docteur Recourbé, qui ne se cachait pas car il était chez lui, demeura assis et se contenta de tendre une main que le commissaire secoua avec précaution car il savait l'homme fragile et surtout susceptible. Les deux autres n'avaient pas cessé de mâcher et de piquer dans les plats. Panglas accepta sans cérémonie une chaise qui se positionna obliquement sur le gazon

fraîchement irrigué de l'intérieur. Il chercha un cendrier et le docteur lui fit signe qu'il pouvait répandre ses cendres sur le gazon.

« Patris Dzhozefitch Chercoski est-il encore de ce monde ? dit-il en repoussant une tasse café où nageait un papillon mort.

— Ces connards l'ont raté, » dit Frank Chercos.

Il désigna les deux types qui interrompirent leurs mastications pour se consulter du regard, exactement comme s'ils étaient en train de prendre leur dernier repas. Mais ils ne protestèrent pas. On aurait dit un frère et une sœur. Ou deux pédés.

« Donc, poursuivit Frank, il a eu un accident... appuyant sur le mot accident comme là où ça fait mal et en effet les deux types retirèrent instantanément leurs arpions pour les planquer sous la table, sans doute pour se la remettre en place.

— Roger doit pas être content, dit Panglas. Vous savez pas où je peux le trouver... ? »

Frank et le docteur échangèrent un rapide regard que le commissaire tenta de traduire en langage policier. Il avait l'air détendu à l'extérieur, mais ne parvenait pas à dissimuler une tension intérieure qui virait lentement mais sûrement à la douleur.

« Je sais pas s'il vous attend, monsieur le commissaire... commença Frank.

— Fermez-la, Chercos ! On n'est pas chez nous ici... *(le docteur)*

— En tout cas, constata Panglas en essayant de sourire gaiment, vous devez avoir de sacrées relations pour avoir pu investir dans un pareil établissement. Je me suis laissé dire que les tarifs sont à la hauteur de la prestation... ou le contraire...

— Nous vous avons préparé une chambre tout ce qu'il y a de chic, vous inquiétez pas, commissaire, jubila Frank comme s'il avait des actions dans l'affaire.

— Je vous invite à y demeurer autant de temps qu'il vous plaira, corrigea le docteur pincé comme un crabe.

— Pas plus longtemps que les besoins de l'enquête, dit Panglas un ton plus bas, comme chaque fois qu'il exprimait une certitude relative à ses compétences professionnelles. Je n'ai aucun pouvoir ici. Vous avez bien fait de vous y planquer...

— Comme en Mongolie ! s'écria Frank qui paraissait de plus en plus amusé par la situation.

— Ah ! Vouais... fit Panglas. Je suis au courant... Pedro Phile... tout ça. J'ai lu ça dans les volumes précédents celui-ci. Vous avez des nouvelles du brigadier Laminouche et de notre experte Alice Qand... ?

— Aucune, dit le docteur. Il paraît que le lieutenant Lafigougnasse est toujours coincé dans sa combinaison de plongée... Je lui avais dit de ne rien acheter chez Marathon.

— C'est sa cousine qui...

— La Cagnasse ? Comment elle va... ?

— Imaginez. »

Et la conversation s'enlisa dans les non-dits. J'étais à la fenêtre. Je devrais dire au rideau, même s'il était transparent. Dites-vous bien, madame le substitut, que ce que je viens de raconter dans ce dernier chapitre est strictement ce que j'ai vu de ma fe... de mon rideau. Les dialogues sont purement imaginaires. Je ne vous les

livre que pour servir la vérité telle que je la conçois maintenant qu'au lieu d'être libre je ne le suis plus.

« Dobroye utro, monsieur le baron ! C'est l'heure du bain... »

Je m'interromps, excusez-moi, juste le temps de satisfaire aux exigences de mon nouvel emploi : convalescent sans espoir de retrouver toute ma tête dont la moitié m'a été arrachée par du 11 Remington alors que je me croyais en vacances et que je m'apprêtais à prendre ma première leçon de ski. C'était du 12 ?

— Monsieur Chercos...

— Patrice... Je précise parce que Frank...

— Monsieur Chercos Patrice, essayez de vous concentrer sur notre sujet : où est Roger Russel ?

— C'est ce que m'a demandé Panglas quand il est monté dans ma chambre. Il y était assis quand je suis revenu du bain, poussé par Zinaïda Alexandrovna qui s'est mise en pétard et a arraché sans finesse le cigare que Panglas venait d'allumer, l'allumette encore flambant entre ses doigts.

« Vous êtes qui, vous, espèce de... ?

— Nicolaï Panglaski... Hein, monsieur le baron, que je suis Nicolaï Panglaski, fabricant de chocolat suisse dans la banlieue de Moscou... ?

— J'ai pas dit le contraire... Veuillez nous laisser, princesse...

— Princesse ! »

Mais comme l'allumette continuait de flamber, Zinaïda Alexandrovna ayant omis de la souffler en gonflant ses joues rasées de frais, Panglas alluma un autre cigare et balança

l'allumette par la fenêtre, entre les deux rideaux. Elle sortit à peu près en même temps.

« Il vous a pas arrangé, le Jerry...

— C'est Dean qui...

— Du pareil au même ! Ça ne me regarde pas. Moi qui comptais sur vous...

— Je ne sais pas où il se planque, le Roger ! Si je le savais...

— ...vous l'auriez déjà dit au toubib, à Frank et même à ses sbires. Je sais. »

— Et alors... ?

— Et alors rien ! Je sais pas où il est Roger.

— Cherchez encore, monsieur le baron. Et cessez de tirer sur vos menottes. Vous allez vous provoquer une axonotmésis. Encore un peu de posca ?

— Sans l'éponge, s'il vous plaît...

— Et dans un verre, je suppose... ?

— Comme quand j'étais môme, madame le...

finis

Gor Ur - La posca, ou je fais un malheur !

